156884

UNIVERSITÉ DE BUCAREST
FACULTÉ DES LANGUES ROMANES

GEORGE HANGANU
Docteur ès lettres

ANTHOLOGIE de TEXTES PHILOSOPHIQUES et LITTERAIRES FRANÇAIS

II-156.884

BUCUREŞTI
— 1976 —

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

BIBL. CENTR. UNIV.
„M. EMINESCU" IAȘI
II-156884

BCU IAȘI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

I.154 D 936886

UNIVERSITÉ DE BUCAREST
FACULTÉ DES LANGUES ROMANES

237955

GEORGE HANGANU
DOCTEUR ES LETTRES

185613
B.C.U. - IASI

ANTHOLOGIE de TEXTES PHILOSOPHIQUES et LITTERAIRES FRANÇAIS

BUCUREŞTI
— 1976 —

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

B.C.U. „M. EMINESCU"
de 434886

Prezenta lucrare este destinată studenților de la Facultatea de filozofie care studiază limba franceză.

Lucrarea a fost analizată în colectivul de catedră, care s-a declarat de acord cu tipărirea în actuala redactare.

BCU IAȘI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

TABLE DES MATIÈRES

Page

TABLE DES MATIÈRES 3

INTRODUCERE. 9

1. KARL MARX (1818—1883). 11
— Vie, oeuvre 11
— La source de plus-value est la force de travail. . . 12
— Valeur de la force de travail. 14

2. NICOLAE CEAUŞESCU 17
— Discours prononcé à la Conférence Internationale des Partis Communistes et Ouvriers (Extrait). 17

3. RABELAIS, François 21
— Vie, oeuvre 21
— Les moutons de Panurge (Pantagruel). 24
— Le sens de la beauté (Gargantua). 26
— La confiance en la nature (Gargantua). 27

4. MONTAIGNE, Michel de 30
— Vie, oeuvre 30
— Comment il faut former le jugement des enfants. . . 31
— Contre le colonialisme 33

5. PASCAL, Blaise 36
— Vie, oeuvre 36
— L'esprit de géométrie et l'esprit de finesse. 37
— Les deux infinis. 40
— Grandeur de l'homme — Le roseau pensant. 43

BCU "SIC CEFRA" UNIVERSITY LIBRARY

Page

6. DESCARTES, René 46
— Vie, oeuvre 46
— Le discours de la méthode- présentation. 47
— Les quatre règles de la méthode. 48

7. LA ROCHEFOUCAULD, François. 51
— Vie, oeuvre 51
— L'empire de l'amour-propre 53
— La comédie des vertus. 55

8. PIERRE BAYLE. 57
— Vie, oeuvre 57
— Esprit critique, esprit scientifique. 58
— Deux préjugés : Tradition et autorité. 59

9. FONTENELLE 61
— Vie, oeuvre 61
— La dent d'or 62
— Irons nous dans la lune ? 64

10. VOLTAIRE 67
— Vie, oeuvre 67
— L'ermite 70
— Il faut cultiver notre jardin. 72
— L'affaire Calas 74
— L'affaire Sirven 75

11. DIDEROT 77
— Rêve de D'Alembert. 78

12. L'ENCYCLOPÉDIE. 81
— Le But de l'Encyclopédie (D'Alembert). 82

13. J. J. ROUSSEAU 84
— Vie, oeuvre 84
— Du contrat social. 86

14. SAINT-JUSTE 89
— Avant-propos 89
— Rapport contre la clémence. 90

BCU/JAU CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

Page

15. COMTE, Auguste 92
— Vie, oeuvre 92
— Exposition du plan de ce cours, ou considérations générales sur la hiérarchie des sciences positives. . . . 94

16. TAINE, Hippolyte 99
— Vie, oeuvre 99
— Le monde de Balzac. 100

17. RENAN, Ernest 104
— Vie, oeuvre 104
— Science et poésie. 105
— Prière sur l'Acropole. 107

18. FUSTEL DE COULANGES. 112
— Vie, oeuvre 112
— La méthode historique 113

19. GOBLOT, Edmond 116
— Le réel et l'intelligible. 116
— Les sciences morales. 117
— Perception. 119
— Personnalité 122
— Universel 122

20. LALANDE, André 124
— Vie, oeuvre 124
— Introduction 124

21. MARITAIN, Jacques 128
— Vie, oeuvre 128
— Héraclite, Démocrite, Anaxagore 129

22. BERGSON, Henri 133
— Vie, oeuvre 133
— Durée et création. 134

23. MOUNIER, Emmanuel 136
— Vie, oeuvre 136
— Position du personnalisme 136

BCU LAUSANNE CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

Page

24. CAMUS, Albert 141
— Vie, oeuvre 141
— La solidarité humaine. 143

25. SIMONE DE BEAUVOIR. 145
— Vie, oeuvre 145
— Condition de la femme. 146

26. SARTRE, Jean-Paul 149
— Vie, oeuvre 149
— Nous avons à être ce que nous sommes. 150

27. LEFEVRE, Henri 154
— Vie, oeuvre 154
— Marxisme contre existentialisme. 154

28. THOREZ, Maurice 158
— Vie, oeuvre 158
— Catastrophe dans une mine. 158

TEXTES LITTÉRAIRES

1. En longeant les quais de la Seine (A. France). 163
2. Jeanne d'Arc, ou le refus d'abdiquer (Thierry Maulnier). . 165
3. La Touraine, „Jardin de la France" (A. de Vigny). . . . 169
4. L'honnête homme (P. Gaxotte). 171
5. L'esprit de Voltaire (Léon Treich). 173
6. Mort de Gavroche (V. Hugo). 176
7. Le culte des „Idées" (André Maurois). 179
8. Solitude et grandeur de la France (M. E. Naegelen). . . 181
9. Pour une tête „bien faite" plutôt que „bien pleine" (Montagne) 183
10. Emile a quinze ans (J. J. Rousseau). 185
11. Le retour du Grand Meaulnes (Alain Fournier). 187
12. Une „explication" de Phèdre" (Paul Guth). 191
13. Monsieur Bergson au collège de France (J. et J. Tharaud). 195
14. Crainquebille et l'agent 64 (A. France). 197

BCU LAUSANNE CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

Page

15. Pilote de ligne (A. de Saint-Exupéry). 200
16. L'homme de théâtre (Jean-Louis Barrault). 203
17. Le français, langue universelle (Rivarol). 205
18. Le jugement du fol (Rabelais). 207
19. Réflexions et Maximes (La Rochefoucauld). 209
20. Le bûcher (Voltaire). 211
21. Le lac (Alphonse de Lamartine). 213
22. La maison du berger (fragment) A. de Vigny. 216
23. Fantasio (A. de Musset). 218
24. Je vous salue ma France (Aragon). 221
25. Le Pont Mirabeau (G. Apollinaire). 223
26. Pour toi mon amour (Jacques Prévert). 225
27. Le Chat et l'oiseau (J. Prévert). 227

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

B.C.U. „M. ... Cl." - IAŞI

Antologia de texte filozofice franceze încearcă să prezinte studenţilor de la facultatea de filozofie, evoluţia gîndirii filozofice franceze în decursul secolelor — de la Renaştere pînă la Jean Paul Sartre. Încrederea în raţiunea umană, în adevăr, în natura omenească şi frumos sînt trăsăturile fundamentale ale gîndirii filozofice franceze animată de un umanism cald şi generos. Descartes, Diderot, Voltaire, Condillac, Jean-Jacques Rousseau, Auguste Comte, rămîn în istoria gîndirii filozofice franceze — neobosiţi militanţi în combaterea misticismului, superstiţiilor, abuzurilor sociale. Denis Diderot — prin concepţia sa materialistă asupra lumii, poate fi socotit ca un precursor al transformismului. Lupta dintre idealism şi materialism poate fi urmărită în special în textele filozofilor din secolul XIX şi XX.

Noţiunile de vocabular filozofic au fost extrase din lucrarea lui Goblot: „Vocabulaire philosophique".

Desigur, antologia de texte filozofice franceze pe care o prezentăm, nu este nici completă, nici în formă definitivă. Pe măsură ce ea va fi experimentată, se vor face ameliorările necesare. Aducem mulţumirile noastre afectuoase tov. Tudor Bugnariu — profesor universitar — de la Facultatea de Filozofie a Universităţii din Bucureşti pentru preţioasele îndrumări pe care ni le-a dat.

AUTORUL

BCU IAŞI - FILOZOFIE - UNIVERSITY LIBRARY

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

Né à Trèves, en 1818, mort à Londres en 1883.

Il fit ses études aux Universités de Bonn, de Berlin et de Iéna, et fonda en 1842, la *Gazette Rhénane*. Il se rendit à Paris en novembre 1843, et y lança les *Annales franco-allemandes*. Expulsé en 1845, il se réfugia à Bruxelles effectua un voyage en Angleterre, au cours duquel il rédigea avec Engels le *Manifeste* du parti communiste. Il est expulsé de Belgique en 1848, fait un bref séjour à Paris et s'installe à Cologne, où il fonde la *Nouvelle gazette rhénane*. Chassé des Etats rhénans en 1849, il se rend à Paris, d'ou il est expulsé et il part vivre à Londres. Il y connaît la misère, malgré le soutien amical d'Engels. A Londres, il élabore ses ouvrages fondamentaux de philosophie, sciences politiques et économie. L'*Internationale ouvrière* est créée en 1864, grâce à son activité d'organisateur.

Il mourut d'un abcès du poumon. C'est en Angleterre que Marx étudia scientifiquement, en économiste, les problèmes de la classe ouvrière, et qu'il fut amené à élaborer et à exprimer sa doctrine : le marxisme. Les transformations sociales dont l'histoire nous donne le spectacle ont pour base la structure économique. C'est le principe du *matérialisme historique*. „L'extistence des classes est liée à des phases du développement historique déterminé de la production". La lutte des classes est le rouage primordial de la transformation du monde. Considérant le fait que le prolétariat est attaché au mode de production le plus avancé, c'est lui qui a la mission de transformer la structure de la société capitaliste par la révolution socialiste. L'analyse économique le conduit

BCU CLUJ / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

à démontrer que le mode de production des richesses est collectif, alors que leur mode d'appropriation demeure individuel ; là est la base de l'antagonisme des classes „Le processus suivant lequel le travail est transformé en capital contient en lui le secret de la destruction future du capitalisme". La dépérissement de L'Etat bourgeois est une étape de cette destruction, qui doit aboutir, à la dictature du prolétariat. Mais celle-ci ne doit être qu'un passage vers l'instauration d'une société sans classes, c'est-à-dire d'une société communiste où la propriété privée sur les moyens de production sera supprimée. Les principales influences que l'on décèle dans la pensée de Marx sont la philosophie classique allemande, l'économie politique anglaise et le socialisme utopique.

Oeuvres principales : *Différence de la philosophie de la nature chez Démocrite et chez Epicure* (1839), *Critique de la philosophie de l'Etat de Hegel* (1842), *Critique de la philosophie du droit de Hegel* (1844), *Economie politique et philosophie* (1844), *La Sainte Famille ou Critique de la critique* (1845), *La misère de la philosophie, réponse à la „Philosophie de la misère" de M. Proudhon* (1847), *Manifeste du parti communiste* (1848), *Les luttes de classe en France* (1850), *Les dix-huit brumaire — de Louis Bonaparte* (1852), *Contribution à la critique de l'économie politique* (1859), *Herr Vogt* (1860), *Le Capital* (I, 1867 ; II, 1885 ; III, 1894).

LA SOURCE DE PLUS-VALUE EST LA FORCE DE TRAVAIL

L'augmentation de valeur qui transforme l'argent en capital, ne peut pas provenir de l'argent ; s'il sert de moyen d'achat ou de moyen de payement, il ne fait que réaliser le prix des marchandise qu'il achète ou qu'il paye ; s'il reste tel quel, il n'augmente évidemment pas. Il faut donc que le changement de valeur provienne de la marchandise achetée, puis revendue plus cher.

Ce changement ne peut s'effectuer ni dans l'achat, ni dans la revente ; dans ces deux actes, en effet, il n'y a, d'après notre supposition, qu'un échange de valeurs équiva-

BCU - CENTRALE - BIBLIOTHEK

lentes. Il ne reste plus, dès lors, qu'une supposition possible, c'est que le changement provient de l'usage de la marchandise après son achat, et avant sa revente. Or, il s'agit d'un changement dans la valeur échangeable. Pour obtenir une augmentation de valeur échangeable par l'usage d'une marchandise, il faudrait que l'homme aux écus eût l'heureuse chance de découvrir, dans la circulation, une marchandise qui possédât la vertu particulière d'être, par son emploi, source de valeur échangeable, de sorte que en user, la consommer, serait créer de la valeur.

Et notre homme trouve effectivement sur le marché une marchandise douée de cette vertu particulière, elle s'appelle puissance de travail ou force de travail. Sous ce nom, il faut comprendre l'ensemble des facultés musculaires et intellectuelles qui existent dans le corps d'un homme, et qu'il doit mettre en mouvement pour produire des choses utiles.

L'échange indique que les échangistes se considèrent réciproquement comme propriétaires des marchandises échangées, agissant librement et égaux en droits. La force de travail ne peut donc être vendue comme marchandise que par son propre possesseur. Ce possesseur doit jouir juridiquement des mêmes droits que le possesseur d'écus avec lequel il traite, être maître de disposer de sa personne, ne vendre jamais sa force de travail que pour un temps déterminé, de telle sorte que, après l'écoulement de ce temps, il en recouvre la pleine propriété ; s'il la vendait une fois pour toutes, de libre qu'il était, il se ferait esclave, de marchand il deviendrait marchandise.

D'autre part, pour que le possesseur d'écus trouve à acheter la force de travail, il faut que le possesseur de cette force, dépourvu et des moyens de subsistance, et des moyens de production, matières premières, outils, etc., qui lui permettraient de satisfaire ses besoins en vendant les marchandises produites de son travail, soit ainsi obligé d'offrir sa force de travail comme marchandise, n'ayant ni d'autre marchandise à vendre, ni de quoi vivre en dehors de cela.

Il est clair que la nature ne produit pas, d'un côté, des possesseurs d'argent ou de marchandises, de l'autre, des gens

ne possédant que leur force de travail. Ce rapport, qui n'a pas un fondement naturel, n'est pas, non plus, un rapport social commun à toutes les périodes de l'histoire. Et ce qui caractérise l'époque capitaliste, c'est que le détenteur des moyens de subsistance et de production, rencontre sur le marché le travailleur, dont la force de travail a revêtu la forme de marchandise, et le travail, par conséquent, la forme de travail salarié.

KARL MARX. *Le Capital*, II-e Section chap. VI (Achat et vente de la force de travail). Marpon et Flammarion, édit.

VALEUR DE LA FORCE DE TRAVAIL

De même que toute marchandise, la force de travail possède une valeur, déterminée, comme pour toutes, par le temps de travail nécessaire à sa production.

La force de travail étant une faculté de l'individu vivant, il faut, afin qu'elle dure, que l'individu se conserve. Pour son entretien ou pour sa conservation, l'individu a besoin d'une certaine quantité de moyens de subsistance ; la force de travail a donc juste la valeur des moyens de subsistance nécessaires à celui qui la met en jeu, pour qu'il puisse recommencer le lendemain dans les mêmes conditions de vigueur et de santé.

Les besoins naturels, tels que nourriture, vêtements, chauffage, habitation, etc., diffèrent suivant le climat et autres particularités physiques d'un pays. D'un autre côté, le nombre même de soi-disant besoins naturels, aussi bien que la façon de les satisfaire, dépend, en grande partie, du degré de civilisation atteint. Mais, pour un pays et une époque donnés, la mesure des moyens de subsistance nécessaires est également donnée.

Les possesseurs de la force de travail sont mortels ; afin qu'on la rencontre toujours sur le marché, ainsi que le réclame la transformation continuelle de l'argent en capital, il faut qu'ils se perpétuent, qu'ils reproduisent au moins en quantité égale, la quantité de force de travail que l'usure et la mort enlèvent. La somme de moyens de subsistance nécessaires à

BCU CLUJ / BABEŞ-BOLYAI UNIVERSITY LIBRARY

la production de la force de travail, comprend donc les moyens de subsistance des remplaçants c'est-à-dire des enfants des travailleurs.

D'autre part, pour modifier la nature humaine de manière à lui faire acquérir habilité et rapidité dans un genre de travail déterminé, c'est-à-dire, pour en faire une force de travail développée dans un sens spécial, il faut une certaine éducation qui, plus ou moins étendue, entraine une dépense plus ou moins grande en marchandises diverses : la force de travail équivalant à la somme des marchandises nécessaires à sa production, lorsque cette somme augmente, comme c'est ici le cas, sa valeur augmente.

Le prix de la force de travail atteint son minimum, lorsqu'il est réduit à la valeur des moyens de subsistance qui ne pourraient être moindres sans exposer la vie même du travailleur ; le travailleur alors ne fait que végéter ; or, la valeur de la force de travail étant basée sur les conditions d'une existence normale, son prix est, en ce cas, au-dessous de sa valeur.

Une fois le contrat passé entre acheteur en vendeur, de la nature particulière de la force de travail, il résulte que sa valeur d'usage n'est pas encore passée réellement entre les mains de l'acheteur. Si sa valeur, puisqu'elle a exigé la dépense d'une certaine quantité de travail social, était déterminée avant qu'elle entrât dans la circulation, sa valeur d'usage, qui consiste dans sa mise en oeuvre, ne se montre qu'ensuite. L'aliénation de la force de travail et son service comme valeur utile, en d'autres termes, sa vente et son emploi, n'ont pas lieu en même temps. Or, presque toutes les fois qu'il s'agit de marchandises de se genre, dont la valeur d'usage aliénée par la vente, n'est pas en même temps réellement transmise à l'acheteur, le vendeur ne reçoit l'argent qu'à un terme plus ou moins éloigné, quand sa marchandise a déjà servi à l'acheteur de valeur utile. Dans tous les pays où règne la production capitaliste, la force de travail n'est payée que lorsqu'elle a déjà fonctionné pendant un certain temps fixé par le contrat, à la fin de chaque semaine par exemple. Le travailleur laisse donc partout consommer sa force de travail par le capitaliste avant d'en obtenir le prix, en un mot, il lui fait partout crédit. Ce crédit, qui n'est

pas un bénéfice vain pour le capitaliste, ne modifiant pas la nature même de l'échange, nous supposerons provisoirement, pour éviter des complications inutiles, que le possesseur de la force de travail en reçoit le prix fixé dès qu'il la vend.

La valeur d'usage livrée par le travailleur à l'acheteur en échange de son argent, ne se montre que dans l'emploi même, dans la consommation de la force de travail vendue. Cette consommation qui est en même temps production de marchandises et de plus-value, se fait, comme la consommation de toute marchandise, en dehors du marché, du domaine de la circulation ; il nous faut, par conséquent, sortir de ce domaine et pénétrer dans celui de la production, pour connaître le secret de la fabrication de plus-value.

KARL MARX. *Le Capital*, II-e Section chap. VI (Achat et vente de la force de travail). Marpon et Flammarion, édit.

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

EXTRAIT DU „DISCOURS PRONONCÉ À LA CONFERENCE INTERNATIONALE DES PARTIS COMMUNISTES ET OUVRIERS"

. . . . . .

C'est à juste titre que le document présenté à la Conférence souligne la nécessité de la lutte contre toute manifestation de nationalisme ou de racisme, contre toute tendance à l'hégémonie.

Comme on le sait, le nationalisme se manifeste par le refus de reconnaître les droits d'autres nations ou nationalités, par un régime d'inégalité et de violation de leur intérêts légitimes, par la persécution et l'oppression d'autres peuples.

On sait que les milieux réactionnaires impérialistes ont toujours eu recours à l'arme du nationalisme et du chauvinisme pour dresser les peuples les uns contre les autres et pouvoir les exploiter et les opprimer d'une façon barbare. Aussi est-ce, pour les communistes un devoir que de lutter avec la plus grande fermeté contre toute manifestation de nationalisme ou de racisme, de chauvinisme ou de tendance à l'hégémonie, conceptions propres à l'idéologie bourgeoise et en opposition irréductible avec le marxisme léninisme.

Pour pouvoir justement mener cette lutte avec succès, il est nécessaire, comme le soulignait Lénine, que chaque nation combatte en premier lieu toute forme de nationalisme et tout tendance à l'hégémonie surgissant dans les rangs de sa propre nation.

Le nationalisme des petites nations ou des nationalités est provoqué et constamment alimenté, en premier lieu, par la

BCU Lausanne UNIVERSITY LIBRARY

politique de domination et d'oppression nationale. Voilà pourquoi la lutte pour la libération nationale, pour la conquête et la sauvegarde de l'indépendance constitue une partie intégrante de la lutte contre le nationalisme, pour l'amitié entre les peuples.

Il va sans dire que l'examen marxiste-léniniste de ce problème implique une démarcation claire entre le nationalisme et la lutte pour la défense des intérêts nationaux de chaque peuple.

Il serait totalement injuste de considérer l'affirmation des principes de l'égalité en droits, de la souveraineté nationale et de l'indépendance des partis comme des manifestations nationalistes ou des atteintes à l'internationalisme prolétarien.

L'internationalisme implique inconditionnellement l'existence libre et égale en droits des nations, le développement des partis communistes indépendants — en tant que prémisses fondamentales et décisives de leurs liens de solidarité fraternelle. Le devoir des communistes consiste avant tout à se préoccuper de l'organisation de la lutte révolutionnaire dans leur propre pays et, là où ils sont partis de gouvernement, d'assurer la construction de la société socialiste. En aucun cas, leur sollicitude pour le progrès et la prospérité de leur pays, pour son développement économique et culturel qui ne se réalisent pas aux dépens d'autres peuples, au détriment ou par la négation des intérêts d'autrui, ne peut être présentée comme étant l'expression du nationalisme. Au contraire, ce n'est qu'ainsi que les communistes remplissent leur rôle d'avant-garde et de force dirigeante de leur propre peuple, contribuent à l'établissement de relations de respect et de confiance entre tous les peuples — fondement d'une réelle solidarité avec les mouvements révolutionnaires de tous les pays.

Entre la lutte pour la défense des intérêts nationaux, pour la pleine égalité en droits entre les pays, comme entre les partis, d'une part, et, d'autre part, la manifestation de la solidarité internationale, il n'existe aucune contradiction, mais, au contraire, une étroite unité dialectique. On ne saurait lutter avec succès pour la défense des intérêts de la classe ouvrière de son propre pays sans développer une étroite colaboration avec la classe ouvrière d'autres pays ; de même,

on ne peut être internationaliste si l'on ne veille à défendre les intérêts de sa propre classe ouvrière et de son propre peuple.

Seule une juste imbrication des intérêts nationaux et de ceux de la lutte internationale peut assurer le véritable accomplissement des principes marxistes-léninintes.

Par le passé, comme à présent, le Parti Communiste Roumain s'est toujours préoccupé d'allier harmonieusement la lutte révolutionnaire et les efforts pour l'édification du socialisme en Roumanie au développement de la solidarité internationale. L'internationalisme des communistes roumains a de longues et inébranlables traditions, il s'est concrétisé par la participation, les armes à la main, à la lutte pour la victoire et pour la défense de la Grande Révolution Socialiste d'Octobre, par d'innombrables manifestations de solidarité avec les mouvements révolutionnaires de différents pays du monde, par la participation aux brigades internationales dans la lutte contre le fascisme en Espagne, au mouvement de partisans de France et d'autres pays pendant la seconde guerre mondiale.

Le Parti Communiste Roumain a accordé une aide active au peuple coréen dans sa lutte contre l'agression des Etats-Unis d'Amérique ; il accorde tout son soutien à la lutte héroïque du peuple vietnamien, manifeste sa solidarité avec la lutte de Cuba révolutionnaire pour la défense de sa liberté et de son indépendance. Il accorde un soutien multilatéral, matériel, politique et moral aux mouvements de libération nationale, à la lutte des peuples des colonies.

En ce qui concerne ses relations internationales, notre parti, partant justement des principes de l'internationalisme prolétarien, a développé ses relations avec les partis communistes et ouvriers de tous les pays du système socialiste mondial ; il entretient d'étroits rapports et intensifie ses contacts avec un grand nombre de partis communistes et ouvriers des autres pays du monde, ainsi qu'avec des mouvements de libération nationale de tous les continents.

J'ai parlé de tout cela, en songeant que, quelquefois, l'on a dit ou laissé entendre, au sujet des communistes roumains, que ceux-ci mèneraient une politique nationaliste ou négligeraient leurs obligations internationalistes. Non, camarades, le

Parti Communiste Roumain et le peuple roumain ignorent les manifestations de nationalisme et l'étroitesse nationale, en même temps que leur sont chères les idées de la solidarité internationale, de l'internationalisme prolétarien correctement compris et correctement conçu, tel que l'ont pensé Marx, Engels et Lénine.

Étant des communistes roumains, nous sommes les défenseurs décidés des intérêts nationaux de notre peuple, nous n'épargnons rien pour assurer l'édification du socialisme en Roumanie et, en même temps, nous apportons toute notre contribution à la consolidation des forces mondiales du socialisme, au renforcement des positions du communisme dans le monde. Justement parce que nous sommes internationalistes, nous sommes pour l'accomplissement sans réserve et réel de l'égalité entre nations, entre partis. A l'avenir, également, le Parti Communiste Roumain militera inlassablement pour le développement de ses relations de solidarité internationaliste avec tous les partis communistes et ouvriers, accomplira toujours les obligations qui lui reviennent en tant que détachement du grand front international des communistes.

. . . . . .

NICOLAE CEAUŞESCU — Discours prononcé à la Conférence Internationale des Partis Communistes et Ouvriers (Ed. Meridiane), pp. 42—46.

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

Rabelais est né à la Devinière, près de Chinon, en 1493 ou 94. Après de solides études, il entre dans les ordres ; mais il abandonne bientôt le froc pour faire de la médecine. Nous avons conservé la trace de son séjour à la Faculté de Montpellier, où il est immatriculé comme élève le 17 septembre 1530, est reçu banchelier le 1-er décembre, et fait en 1531 des leçons sur Hippocrate et Galien. En 1532, il est nommé médecin à l'Hôtel-Dieu de Lyon. Là il commence à écrire de savants ouvrages de médecine et de droit, ainsi que des almanachs populaires (telle la *Pantagrueline prognostication pour l'an perpétuel*). C'est la publication des Grandes et inestimables *Chroniques du grand et énorme géant Gargantua* (dont on l'a cru l'auteur) qui lui donna l'idée de son grand roman, dont il fit paraître les deux premiers livres (en 1532 et 1534) sous l'anagramme de Maître Alcofribas Nasier et les deux suivants (en 1546 et 1552) en les signant de son nom, et dont le cinquième paru après sa mort (en 1562 et 1564) — a été composé, peut-être d'après ses notes, par un autre écrivain qui s'est abrité à l'ombre de sa gloire.

Dans les années 1534 et 1535 Rabelais fit deux séjours à Rome, comme médecin du cardinal Jean du Bellay, qui avait été chargé par François I-er d'une mission diplomatique auprès du Saint-Siège. De retour en France, li alla à Paris, puis revint à Montpellier, où il passa sa licence et son doctorat en 1536. Tout en étant médecin, il devient en 1540 chanoine de l'abbaye de Saint-Maur-les Fossés. En 1546, effrayé par l'exécution d'Etienne Dolet, il se réfugie à Metz. En 1548, nouveau séjour à Rome auprès du cardinal du Bellay. En 1551, il est nommé curé de Meudon. Il mourut à Paris en 1553 ou en 1554.

BCU CLUJ / BABEŞ-BOLYAI UNIVERSITY LIBRARY

Outre les oeuvres déjà signalées, nous avons de Rabelais quelques lettres de quelques poésies, sans parler d'écrits divers qui lui sont attribués.

Telle fut la vie de Rabelais. Mais de bonne heure la légende s'empare de sa personne : on voulut voir l'homme à travers son oeuvre, et, composant sa figure à la ressemblance des héros de son roman, on fit ce laborieux érudit un joyeux épicurien. C'est sous ces traits que représentait Ronsard dans l'épitaphe qu'il composa pour lui vers 1560 :

Si d'un mort, qui pourri repose,
Nature engendre quelque chose,
Et si la génération
Se fait de la corruption,
Une vigne prendra naissance
De l'estomac et de la panse
Du bon Rabelais qui buvait
Toujours cependant qu'il vivait ...

L'analyse du roman

LIVRE I. — Naissance de Gargantua, fils de Grandgousier et de Gargamelle ; son éducation ; sa participation avec frére Jean des Entommeures à la guerre que soutient son père contre son voisin le roi Picrochole. Pour récompenser l'aide qu'a prêtée frère Jean, Grandgousier et Gargantua lui font bâtir l'abbaye de Thélème, dont tout le règlement consiste dans cette formule : *Fais ce que voudras.*

LIVRE II. — Naissance de Pantagruel, fils de Gargantua et de Badebec. Devenu jeune homme, il parcourt pour s'instruire les plus célèbres universités : à Orléans il rencontre l'écolier limousin qui parle latin en français ; à Paris il recoit une lettere de son père, qui lui trace un programme complet d'éducation. Il fait la connaissance de Panurge et prend part avec lui à la lutte contre les Dipsodes et les géants.

LIVRE III. — Panurge, devenu le compagnon inséparable de Pantagruel, se livre, pour savoir s'il doit prendre femme ou nan, à toutes sortes de consultations, notamment auprès de

BCU CLUJ UNIVERSITY LIBRARY

la sybille de Panzoust, du poète Raminagrobis, du magicien Her Trippa, du médecin Rondibilis, du philosophe Trouillogan et du fou Triboulet, qui finalement lui conseille d'aller interroger l'oracle de la Dive Bouteille.

LIVRE IV. — Panurge, frère Jean, Pantagruel avec son précepteur Epistemont te son écuyer Gymnaste, et quelques autres amis s'embarquent sur douze vaisseaux au port de Thalasse. Dès le début de la travereée se place l'épisode des moutont de Panurge. Puis les voyageurs visitent successivement diverses contrées fantastiques, telles que l'île des Chicanous (sergents et huissiers), l'île des Tapinois où règne Quaresmeprenant, l'île Farouche royaume des Andouilles, l'île des Papefigues (protestants), l'île de Papimanes (catholiques) celle de Messire Gaster (séjour des épicuriens) ...

LIVRE V. — Après s'être arrêté à l'Ile Sonnante (Rome), au Guichet habité par les Chats-fourrés (gens de justice) et leur archiduc Grippeminaud, et dans quelques autres îles encore, les navigateurs abordent enfin au pais de Lanternois, où se trouve l'oracle de la Dive Bouteille, dont la prêtresse Bacbuc leur communique la réponse contenue dans ce seul mot : *Trink* (buvez).

Histoire de sa publication

En 1532 parut à Lyon le premier livre de Pantagruel sous ce titre : *Pantagruel, roi des Dipsodes, restitué à son naturel, avec ses faits et prouesses épouvantables.* En 1543 parut *La vie très horrifique du grand Gargantua, père de Pantagruel*, qui devit le premier livre de l'ouvrage complet. En 1542 parut une édition des deux premiers livres. En 1546 parut à Paris *Le Tiers Livre*. En 1548 *Le Quart Livre* parut incomplet à Grenoble, et en 1552 complet à Paris. En 1553 fut donnée une édition des quatre livres réunis. Quant au cinquième livre, il parut incomplet (16 chapitres seulement), en 1562 sous ce titre ; *L'Ile Sonnante* et complet en 1564 sous le titre : *Le cinquième et dernier livre des faits et dits héroïques du bon Pantagruel.*

BCU - GENERAL LIBRARY

LES MOUTONS DE PANURGE (1548)

Pantagruel, fils de Gargantua, accompagne Panurge dans ses voyages. Sur le navire qui les porte, Panurge fait la connaissance d'un marchand de moutons, Dindenaut, à qui il se promet de jouer un bon tour ; il lui achète, après de longues négociations, un de ses moutons. Dans le fragment qui suit, et qui contient le dénouement de cette petite comédie, on remarquera la parfaite *clarté de la composition* et l'intérêt *dramatique* du récit. Il y a quatre parties : 1° Panurge paye et prend le mouton ; 2° Panurge jette le mouton à l'eau, et les autres suivent ; 3° intervention du marchand ; 4° attitude de Panurge à l'égard de ses victimes.

Panurge ayant payé le marchand [1], choisit de tout le troupeau un beau et grand mouton, et l'emportait criant et bêlant, oyant tous les autres et ensemblement bêlant [2], et regradant quelle part [3] on menait leur compagnon. Cependant le marchand disait à ses moutonniers : „O qu'il a bien su choisi le chaland [4] ! Il s'y entend, le paillard [5] ! Vraiment, le bon vraiment, je le réservais pour le seigneur de Candale, comme bien connaissant son naturel. Car de sa nature il est tout joyeux et ébaudi quand il tient une épaule de mouton en main et bien séante et avenante, et avec un couteau bien tranchant, Dieu sait comment il s'en escrime !"

Soudain, je ne sais comment (le cas fut subit, je n'eus loisir le considérer), Panurge, sans autre chose dire, jette en pleine mer son mouton criant et bêlant. Tous les autres moutons criant et bêlant en pareille intonation, commencèrent se jeter et sauter en mer après à la file. La foule était à qui premier y sauterait après leur compagnon. Possible n'était les en garder, comme vous savez être du mouton le naturel, toujours suivre le premier, quelque par qu'il aille [6]. Aussi le

---

[1] *Le marchand*, Dindenaut.

[2] Cette phrase doit se lire ainsi : „tous les autres (moutons) l'entendant et bêlant ensemble".

[3] *Quelle part*, de quel côté.

[4] *Chaland*, client.

[5] *Paillard*, qui couche sur la paille ; — de là : vagabond, mendiant.

[6] D'où le proverbe : sauter comme les moutons de Panurge

BCU - FELIX MANES - LIBRARY

dit Aristoteles, lib. 9, *de Histor. anim.*[7], être le plus sot et inepte animal du monde.

Le marchand, tout effrayé de ce que devant ses yeux périr voyait et noyer ses moutons, s'efforçait les empêcher et rentenir de tout son pouvoir. Mais c'était en vain. Tous à la file sautaient de dans la mer et périssaient. Finalement, il en prit un grand et fort par la toison sur le tillac de la nauf[8], cuidant[9] ainsi le retenir, et sauver le reste aussi conséquemment. Le mouton fut si puissant qu'il emporta en mre avec soi le marchand, et fut noyé, en pareille forme que les moutons de Polyphemus, le borgne cyclope, emportèrent hors la caverne Ulysse et ses compagnons[10]. Autant en firent les autres bergers et moutonniers, les prenant un par les cornes, autres par les jambes, autres par le toison. Lesquels tous furent pareillement en mer portés et noyés misérablement.

Panurge, à côté du fougon[11], tentant un aviron en main, non pour aider aux moutonniers, mais pour les engarder de griper sur la hauf et évader le naufrage, les prêchait éloquemment comme si fût un petit frère Olivier Maillard[12], ou un second frère Jean Bourgeois, leur remontrant par lieux de rhétorique les misères de ce monde, le bien et l'heur[13] de l'autre vie, affirmant plus hereux être les trépassés, que les vivants en cette vallée de misère, et à un chacun d'eux promettant ériger un beau cénotaphe[14] et sépulcre honoraire au plus haut du mont Cenis, à son retour de Lanternois[15]; leur optant[16] ce néanmoins, en cas que vivre entre les

---

[7] Titre abrégé de la traduction latine d'un ouvrage d'Aristotel : *de Historia animalium* (Histoire des êtres animés).

[8] *Nauf, nef*, vaisseau.

[9] *Cuidant*, croyant.

[10] Cf. *Odyssée*, cg. IX.

[11] *Fougon*, cuisine du navire.

[12] *Olivier Maillard*, prédicateur cordelier du XV[2] siècle, célèbre par sa fougue et par sa courageuse franchise ; — *Jean Bourgeois*, prédicateur du même temps.

[13] *Heur*, bonheur.

[14] *Cénotaphe*, tombeau vide. Le mot est ici spirituel et cruel.

[15] *Lanternois*, ce pays imaginaire est celui où se trouve l'oracle de la Dive bouteille que Panurge va consulter.

[16] *Optant*, souhaitant.

BCU LYON UNIVERSITY LIBRARY

humains ne leur fâchât, et noyer ainsi ne leur vînt à propos, bonne aventure et rencontre de quelque baleine, laquelle au tiers jour subséquent les rendît sains et saufs en quelque pays de satin [17], à l'exemple de Jonas.

(Pantagruel, liv. IV, ch. VIII).

GARGANTUA — „LE SENS DE LA BEAUTÉ"

L'Abbaye de Thélème. Reste à récompenser Frère Jean que son exploit à Seuily, puis son comportement pendant la guerre ont rendu très sympathique à Gargantua. Frère Jean souhaite fonder une abbaye où les règles seraient à rebours de celles des couvents ordinaires. Gargantua lui accorde un terrain entre l'Indre et la Loire où Jean fait bâtir un véritable château.

Le bâtiment fut en figures hexagone, en telle façon qu'à chacun angle était bâtie une grosse tour ronde à la capacité de soixante pas en diamètre, et étaient toutes pareilles en grosseur et portrait. La rivière de Loire découlait sur l'aspect de septentrion. /. . ./ Entre chacune tour était espace de trois cent douze pas [18]. Le tout bâti à six étages, comprenant les caves sous terre pour un [19]. Le second [20] était voûté à la forme d'une anse de panier ; le reste était embrunché de guy [21] de Flandre à forme de culs-de-lampe le dessus couvert d'ardoise fine, avec l'endossure [22] de plomb à figures de petits mannequins et animaux bien assortis et dorés, avec les gouttières qu'issaient hors la muraille, entre les croisées, peintes en figure diagonale d'or et azur, jusques en terre, où finissaient en grands échenaux [23] qui tous conduisaient en la rivière par-dessous le logis.

---

17 *Pays de satin*, une des régions où Panurge aborde, dans la suite de son voyage.
18 environ 260 mètres.
19 comptant pour un étage.
20 donc le rez-de-chaussée.
21 gypse, plâtre.
22 revêtement du faîte.
23 chéneaux.

BCU CLUJ / KOVÁCS KÁROLY LIBRARY

Le dit bâtiment était cent fois plus magnifique que n'est Bonnivet [24], ni Chambord, ni Chantilly ; car en celui étaient neuf mille trois cent trente et deux chambres, chacune garnie d'arrière-chambre, cabinet, garde-robe, chapelle et issue en une grande salle. Entre chacune tour, au milieu du dit corps de logis, était une vis brisée dedans icelui même corps, de laquelle les marches étaient part de porphyre, part de pierre numidique [25], part de marbre serpentin [26], longues de XXII pieds [27] ; L'épaisseur était de trois doigts, l'assiette par nombre de douze entre chacun repos [28]. En chacun repos étaient deux beaux arceaux d'antique [29] par lesquels était reçue la clarté, et par iceux on entrait en un cabinet fait à claire-voie [30], de largeur de la dite vis. Et montait [31] jusques au-dessus la [32] couverture, et là finait en pavillon. Par icelle vis on entrait de chacun côté en une grande salle, et des salles ès chambres.

Depuis la tour Artice jusques à Crière étaient belles grandes librairies, en Grec, Latin, Hébreu, Français, Toscan et Espagnol, disparties par les divers étages selon iceux langages.

(*Gargantua*, chap. LIII : Comment fut bâtie et dotée l'abbaye des Thélémites).

GARGANTUA — LA CONFIANCE EN LA NATURE

„FAIS CE QUE VOUDRAS" Rabelais continue à décrire l'abbaye et ses alentours : fontaines, galeries d'art et de sciences naturelles, lices, hippodrome, théâtre, piscine, jardin d'agrément, labyrinthe, jeu de paume, verger, fauconnerie, chenil pour les meutes, boutiques de tailleurs et d'orfèvres,

---

24 près de Poitiers.
25 marbre rouge.
26 marbre veiné de rouge et de blanc sur fond vert.
27 7 m 15.
28 il y avait 12 marches entre deux paliers.
29 arcades en plein cintre.
30 une sorte de loggia.
31 l'escalier montait.
32 de la

BCU CENTRAL UNIVERSITY

tous ces détails créent une ambiance mondaine et brillante que confirment les précisions sur le costume des femmes et des hommes. Voici lès règles de vie de cette étrange abbaye.

Toute leur vie était employée non par lois, status ou règles, mais selon leur vouloir et franc arbitre. Se levaient du lit quand bon leur semblait, buvaient, mangeaient, travaillaient, dormaient quand le désir leur venait ; nul ne les éveillait, nul ne les parforçait ni à boire, ni à manger, ni à faire chose autre quelconque. Ainsi l'avait établi Gargantua. En leur règle n'était que cette clause :

Fais ce que voudras,

parce que gens libères, bien nés, bien instruits, imbold conversant en compagnies honnêtes, ont par nature un instinct et aiguillon, qui toujours les pousse à faits vertueux et retire de vice, lequel ils nommaient honneur. Iceux, quand par vile sujétion et contrainte sont déprimés et asservis, détournent [33] la noble affection, par laquelle à vertus franchement tendaient, à déposer et enfreindre ce joug de servitude ; car nous entreprenons toujours choses défendues et convoitons ce que nous est dénié.

Par cette liberté entrèrent en louable émulation de faire tous ce qu'à un seul voyant plaire. Si quelqu'un ou quelqu'une disait : „Buvons", tous buvaient ; si disait : „Jouons", tous jouaient si disait : „Allons à l'ébat ès champs", tous y allaient. Si c'était pour voler ou chasser, les dames, montées sur belles haquenées [34] avec leur palefroi [35] gorier [36], sur le poing mignonnement engantelé, portaient chacune ou un

[33] emploient en la détournant de son but véritable.
[34] juments paisibles.
[35] cheval de chasse.
[36] richement harnaché.

BCU STRASBOURG UNIVERSITÄTSBIBLIOTHEK

épervier [37], ou un laneret [37], ou un émerillon [37]. Les hommes portaient les autres oiseaux.

Tant noblement étaient appris [38] qu'il n'était entre eux celui ni celle qui ne sût lire, écrire, chanter, jouer d'instruments harmonieux, parler de cinq à six langages, et en iceux composer tant en carme [39] qu'en oraison solue [40].

(*Gargantua*, chap. LVII : Comment étaient réglés les Thélémites à leur manière de vivre).

---

[37] petit oiseau de proie servant à la chasse des lapins et des moineaux.
[38] instruits.
[39] vers.
[40] prose.

BCU Iași / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

MONTAIGNE (1533–1592)

1. *Vie.* Michel de Montaigne, né le 28 février 1535, au château de Montaigne, près de Bordeaux, fut élevé par son père avec beaucoup d'indulgence, et même avec quelque mollesse. Tout enfant, il ne parlait que le latin ; il fit au collège de Guienne, à Bordeaux, d'excellentes études ; puis, après avoir étudié le droit à Toulouse, il fut nommé conseiller à la cour des aides de Périgueux ; c'est là qu'il rancontra La Boétie, pour qui il ressentit dès la première entrevue une amitié restée légendaire. Nommé au Parlement de Bordeaux, il se démit de ses fonctions en 1570. — A partir de cette date, Montaigne vit dans son château, et commence à écrire ses *Essais*, dont il publie les deux premiers livres en 1580. Pour se reposer, il fait un voyage : il passe par les Vosges, la Suisse, le Tyrol, et séjourne quelque temps à Rome. Quand il revient, il est nommé maire de Bordeaux. — En 1588, il publie le troisième livre des Essais, et il meurt en 1592, à l'âge de cinquante-neuf ans.

2. *Les Essais.* Sous ce titre à la fois modeste et prudent, Montaigne nous a laissé un ouvrage divisé en trois *livres*, dont chapitres se suivent sans aucun plan. Cet ouvrage, commet l'a-t-il composé ? Une première fois, de 1571 à 1580, il s'enferme dans sa *librairie*[1]. Il lit des historiens et des moralistes ; tout en notant, tout en collectionnant des anecdotes de Plutarque et des maximes de Sénèque, il réfléchit beaucoup, il s'étudie lui-même ; et peu à peu il écrit une série de petites dissertations morales où il insére le meilleur de ses lectures.

[1] *Librairie* bibliotheque.

BCU CENTRALE UNIVERSITY LIBRARY

Ainsi se forment les deux premiers livres des *Essais*, publiées en 1580.

Puis il voyage. Il va „se frotter et se limer la cervelle contre celle d'autrui". Il devient le premier magistrat et l'administrateur de la riche et populeuse ville de Bordeaux. Il est aux prises avec des difficultés politiques. Et quand il en est libéré, il s'enferme de nouveau dans sa tour. Son expérience plus étendue et plus variée. Il relit, pour le fortifier et le compléter, ce qu'il écrivait huit ans auparavant et il ajoute un *troisième livre*. C'est l'édition de 1588. Désormais l'ouvrage est au point.

Cependant il le revoit encore, et il laisse à ses héritiers le soin de publier, après sa mort, une édition plus complète.

3. *Son style*. Montaigne a la langue et le style d'un poète. Il exprime ses idées par des images pittoresques et imprévues, qui charment l'esprit. Il abonde en anecdotes et en citations. Sa méthode est *primesautière ;* il semble souvent *quitter son propos*, et il y revient capricieusement. Sa syntaxe est encore un peu embarrassée, et quelques-unes de ses phrases sont longues et surchargées d'incidentes.

COMMENT IL FAUT FORMER LE JUGEMENT DES ENFANTS (1580, texte de 1595)

Montaigne, pour l'éducation des enfants, est à la fois un continuateur et un contradicteur de Rabelais. Comme celui-ci, il veut que l'enfant soit élevé par un précepteur intelligent ; mais Montaigne se défie de la *science* et de la *mémoire*, et le fond de sa pédagogie c'est : „la formation du *jugement* par la conversation, par l'expérience et par les voyages".

Qu'il [2] lui fasse tout passer par l'étamine [3] et ne loge rien en sa tête par simple autorité et à crédit. Les principes d'Aristote ne lui soient principes, non plus que ceux des stoïciens ou épicuriens ; qu'on lui propose cette diversité de jugements, il choisira s'il peut, sinon il en demeurera en doute :

[2] *Il*, le précepteur.

[3] *Etamine*, étoffe de laine (latin stamen), dont on se servait pour filtrer les liquides.

Che non men che saper, dubbiar m'aggrata [4] ; car s'il embrasse les opinions de Xénophon et de Platon par son propre discours, ce ne seront plus des leurs, ce seront les siennes [5] ;qui suit un autre, il ne suit rien, il ne trouve rien, voire il ne cherche rien. *Non sumus sub rege : sibi quisque se vindicet* [6]. Qu'il sache qu'il sait, au moins. Il faut qu'il imboive [7] leurs humeurs, non qu'il apprenne leurs préceptes ; et qu'il oublie hardiment, s'il veut, d'où il les trient, mais qu'il se les sache approprier... Les abeilles pillotent deçà delà les fleurs mais elles en font après le miel, qui est tout leur ; ce n'est plus thym, ni marjolaine : aussi les pièces empruntées d'autrui, il les transformera et confondra pour en faire un ouvrage tout sien, à savoir son jugement : son institution, son travail et étude ne vise qu'à le former.

Le gain de notre étude, c'est en être devenu meilleur et plus sage. C'est, disait Epicharmus [8], l'entendement qui voit et qui oit [9] ; c'est l'entendement qui approfite tout, qui dispose tout, qui agit, qui domine et qui règne ; toutea autres choses sont aveugles, sourdes et sane âme. Certes, nous le rendons servile et couard, pour ne lui laisser la liberté de rien faire de soi. Qui demande jamais à son disciple ce qu'il lui semble de la rhétorique et de la grammaire, de telle ou telle sentence de Cicero ? on nous les plaque en la mémoire toutes empennées [10], comme des oracles, où les lettres et les syllabes sont de la substance de la chose. Savoir par coeur n'est pas savoir : c'est tenir ce qu'on a donné en grade à sa mémoire. Ce qu'on sait droitement, on en dispose, sans regarder au patron, sans

---

[4] DANTE, *Enfer*, XI, 93. „Car non moins que savoir, douter me plaît".

[5] Il les aura rendues siennes, en se les assimilant.

[6] SENEQUE, *Ep. à Lucilius*, 33. „Nous ne sommes pas sous un roi ; que chacun agisse à sa guise".

[7] *Imboive* (doublet de *imbiber*), se pénètre de.

[8] *Epicharmus*, le premier en date des auteurs comiques grecs (+ 450 av. J.-C.).

[9] *Oit* (3e pers. du sing. de l'ind. prés. du verbe *ouïr* (la tin audire) : entend. — Nous avons conservé aujourd'hui l'expression *ouï-dire ;* mais les autres formes de ce verbe, très fréquentes encore chez Corneille et chez Molière *(oyons, oyez, orrai, orra, oit*, etc...) sont tombées en désuétude.

[10] *Empennées*, pourvues de leurs plumes, comme les oiseaux adultes.

tourner les yeux vers son livre. Fâcheuse suffisance, qu'une suffisance pure livresque [11] ! Je voudrais que le Paluel ou Pompée [12], ces beaux danseurs de mon temps, apprissent des caprioles [13] à les voir seulement faire, sans nous bouger de nos places ; comme ceax-ci veulent instruire notre entendement, sans l'ébranler ; ou qu'on nous apprît à manier un cheval, ou une pique, ou un luth, ou la voix, sans nous y exercer ; comme ceux-ci nous veulent apprendre à bien juger et à bien parler, sans nous exercer à parler ni à juger. Or, à cet apprentissage, tout ce qui se présente à nos yeux sert de livre suffisant : la malice d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table, ce sont autant de nouvelles matières.

A cette cause le commerce des hommes y est merveilleusement propres, et la visite des pays étrangers ; non pour en rapporter seulement, à la mode de notre noblesse française, combien de pas a *Santa Rotonda* [14], ou, comme d'autres, combien le visage de Néron, de quelque vieille ruine de là, est plus long ou plus large que celui de quelque pareille médaille ; mais pour en rapporter principalement les humeurs de ces nations et leurs façons, et pour frotter et limer notre cervelle contre celle d'autrui.

(Livre I, chap. XXV, *De l'institution des enfants*).

ESSAI CONTRE LE COLONIALISME

Montaigne s'était tenu au courant des affaires du Nouveau Monde tant par des témoignages oraux (il avait vu des „sauvages" du Brésil à Rouen en 1562) que par des récits de voyages qui lui avaient déjà inspiré en 1579 le chapitre *Des canibales* (I, XXXI).

---

[11] *Suffisance*. Montaigne joue sur le mot, qui signifie à la fois *sciance* et *vanité* ; *pure*, purement ; — *livresque*, qui es tout entière sortie des livres, et non tirée de l'expérience.

[12] Nom de danseurs célèbres (?).

[13] *Caprioles* (ital. *capriola*, du latin *caper*, chèvre) cabrioles.

[14] *Santa Rotonda*, église de Rome, Sainte-Marie-aux-Martyrs, établie dans le Panthéon d'Agrippe, qui avait été construit en 27 av. J.—C.

En 1586—1597, il médite à nouveau sur la leçon de relativité que nous donnent les grandes découvertes : „Notre mode vient d'en trouver un autre", dit-il, et il raporte, d'après l'*Histoire des Indes*, de Lopez de Gomara, ce dialogue qu'eut en 1509 un certain docteur Enciso avec les Indiens qui l'accueillirent lors de son débarquement.

En côtoyant [15] la mer à la quête de leurs mines [16], aucuns Espagnols prirent terre en une contrée fertile et plaisante, fort habitée, et firent à ce peuple leurs remontrances [17] accoutumées : „Qu'ils étaient gens paisibles, venant de lointains voyage envoyés de la part du roi de Castille [18], le plus grand Prince de la terre habitable, auquel le pape, représentant Dieu en terre, avait donné la principauté de toutes les Indes. Que, s'ils voulaient lui être tributaires, ils seraient très bénignement traité leur demandaient des vivres pour leur nourriture et de l'or pour le besoin de quelque médecine [19] ; leur remontraient [20] au demeurant la créance d'un [21] seul Dieu et la vérité de notre religion, laquelle ils leur conseillaient d'accepter", y ajoutant quelques menaces.

La réponse fut telle : „Que, quant à être paisibles, ils n'en portaient pas la mine, s'ils l'étaient. Quant à leur Roi, puisqu'il demandait, il devait être indigent et nécessiteux, et celui [22] qui lui avait fait cette distribution, homme aimant dissension, d'aller donner à un tiers chose qui n'était pas sienne, pour le mettre en débat contre les anciens possesseurs. Quant aux vivres, qu'ils leur en fourniraient ; d'or, ils en avaient peu, et que c'était chose qu'ils mettaient en nulle estime, d'autant qu'elle était mutille au service de leur vie, là où [23] tout leur soin regardait [24] seulement à la passer heureusement et plaisamment ; pourtant ce qu'ils en pourraient

---

15 naviguant le long des cotes.
16 d'or et d'argent.
17 explications.
18 roi d'Espagne.
19 médicament.
20 expliquaient.
21 foi en un.
22 le pape.
23 tandis que.
24 visait.

trouver, sauf ce qui était employé au service de leurs dieux, qu'ils le prissent hardiment. Quant à un seul Dieu, le discours leur en avait plu, mais qu'ils ne voulaient changer leur religion, s'en étant si utilement servis si longtemps, et qu'ils n'avaient accoutumé prendre conseil que de leurs amis et connaissants. Quant aux menaces, c'était signe de faute de jugement d'aller menaçant veux desquels la nature et les moyens étaient inconnus. Ainsi qu'ils se dépêchassent promptement de vider [25] leur terre, car ils n'étaient pas accoutumés de prendre en bonne part les honnêtetés et remontrances de gens armés et étrangers ; autrement, qu'on ferait d'eux comme de ces autres", leur montrant les têtes d'aucuns hommes justiciés [26] autour de leur ville. Voilà un exemple de la balbutie [27] de cette enfance.

MONTAIGNE, *Essais*, Livre III, chap. VI : Des coches.

[25] quitter.
[26] exécutés.
[27] état de celui qui balbutie.

BCU Lausanne / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

1. *Vie.* Blaise Pascal est né à Clermont-Ferrand, le 19 Juin 1623. Son père, alors président de la Cour des Aides de Montferrand, était un homme très intelligent et très savant, qui donna à son fils, et à ses deux filles (Gilberte, devenue Mme Périer, et Jaqueline, devenue religieuse à Port-Royal) une solide instruction. Le jeune Blaise marquait de telles dispositions pour les mathématiques, que son père dut même modérer son ardeur, et lui faire interrompre momentanément l'étude de la géométrie ; l'enfant aurait reconstitué, de mémoire, les trente-six premières propositions d'Euclide. A seize ans, Blaise Pascal écrivit un *Traité des sections coniques* qui excita, dit-on la jalousie de Descartes. Il inventait, peu après, la machine *arithmétique*.

Cependant, M. Pascal le pére était depuis 1639 intendant de la généralité de Rouen. Dans cette ville, il fit la connaissance de deux gentilshommes jansénistes, qui le gagnèrent, lui et sa famille, à leurs doctrines. C'est alors, vers 1648, la *première conversion* de Pascal, c'est-à-dire sa conversion au jansénisme ; ce qui ne l'empêche pas de continuer ses études scientifiques et de faire ses célèbres expériences *sur la vide*, au sommet du Puy de Dôme et à la tour Saint-Jacques à Paris. Mais sa santé très précaire l'oblige à interrompre tout travail cérébral, et pendant deux ans il fréquente le monde . c'est ce que l'on appelle la *période mondaine* de sa vie (1652—54). — La *seconde conversion* de Pascal a lieu en 1654, peutêtre à la suite d'un accident de voiture sur le pont de Neuilly. Mais, là encore, *conversion* veut dire simplement que Pascal monte d'un degré dans la dévotion, et surtout devient de plus en plus janséniste.

BOSTON COLLEGE UNIVERSITY LIBRARY

Il se retire alors à Port-Roial, et en 1656 il entreprend, pour défendre ses amis, les *Provinciales*. — A partir de 1658, Pascal, de plus en plus malade, se contente de réunir des matériaux pour le grand ouvrage qu'il médite : l'*Apologie de la religion chrétienne*. Mais il meurt, après quatre années d'une lente agonie, chez Etienne Périer, son beau-frère, le 19 août 1662, sans avoir pu exécuter son projet.

2. *Les pensées*. Pascal laissait, en mourant, d'abondantes *notes* préparées en vue du grand ouvrage qu'il méditait, une *Apologie* du christianisme. Ses héritiers, qui en sentaient tout le prix, les firent coller sur des registres, puis recopier (car elles étaient presque illisibles), et essayèrent de les publier. Ce fut une tâche très ardue : d'une part, on ne pouvait reconstituer que par conjecture le plan général de l'ouvrage ; d'autre part, ces notes étaient souvent hâtives, d'un tour hardi et primesautier, souvent aussi raturées, surchargées de renvois. Aussi la I^re^ édition parue en 1670, n'est-elle pas entièrement conforme au texte original. C'est seulement au XIX^e^ siècle, que les érudits ont revu avec soin le manuscrit de Pascal, et donné des éditions complètes et correctes.

Il est presque imposible de reconstituer le plan de cet ouvrage resté à l'état d'ébauche. On sait que Pascal le destinait à ceux qu'on appelait alors *libertins* et qui faisaient premession d'impiété. Aussi voulait-il, pour les toucher, user d'une méthode logique et scientifique. Il leur faisait, d'après le sceptique Montaigne, une analyse de l'homme, constatait que celui-ci était à la fois misérable et grand, destiné à la mort et avide d'infini.

L'ESPRIT DE GÉOMÉTRIE ET L'ESPRIT DE FINESSE

Au contact du duc de Roannez, de Miton et surtout du chevalier de Méré, notre grand mathématicien, „qui ne savait que cela", s'émerveille de la *finesse intuitive* des „honnêtes gens" accoutumés „à connaitre les sentiments et les pensées par des signes presque imperceptibles" (MÉRÉ). D'où la distinction si féconde entre l'esprit de *géométrie* et l'esprit de *finesse*, deux moyens parallèles et souvent complémentaires

BCU CENTRALE LIBRARY

d'aller vers la vérité. Faut-il ajouter que, comme Pascal savant et poète, les grands génies les possèdent tous deux au plus haut degré ? On s'attachera à préciser tous les caractères de l'esprit de géométrie, puis ceux de l'esprit de finesse, et on étudiera les *sources d'erreurs* chez les géomètres et chez les esprits fins.

En l'un [1], les principes [2] sont palpables [3], mais éloignés de l'usage commun [4], de sorte qu'on a peine à tourner la tête [5] de ce côté-là, manque d'habitude ; mais pour peu qu'on l'y tourne, on voit les principes à plein ; et il faudrait avoir tout à fait l'esprit faux pour mal raisonner sur les principes si gros [6] qu'il est presque impossible qu'ils échappent.

Mains dans l'esprit de finesse, les principes [7] sont dans l'usage commun et devant les yeux de tout le monde. On n'a que faire [8] de tourner la tête, ni de se faire violence ; il n'est question que d'avoir bonne vue [9], mais il faut l'avoir bonne ; car les principes sont si déliés [10] et en si grand nombre qu'il est presque impossible qu'il n'en échappe. Or, l'omission d'un principe mène à l'erreur ; ainsi, il faut avoir la vue bien nette pour voir tous les principes, et ensuite l'esprit juste pour ne pas raisonner [11] faussement sur des principes connus [12].

Tous les géomètres seraient donc fins s'ils avaient la vue bonne, car ils ne raisonnent pas faux sur les principes qu'ils connaissent ; et les esprits fins seraient géomètres s'ils pouvaient plier leur vue vers les principes inaccoutumés de géométrie [13].

---

1 L'esprit de géométrie.
2 Les axiomes et les définitions, bases de la déduction scientifique.
3 Faciles à „saisir", à „manier" (cf. *manié*, 1, 21, et *manier* 1, 22).
4 On ne s'en sert pas dans la vie courante.
5 Diriger son attention.
6 *Perceptibles*. Songer à la démonstration d'un théorème simple.
7 Observations qui guident l'intuition vers la vérité.
8 On n'a pas besoin.
9 Une observation juste et perspicace.
10 Subtils (s'oppose à *gros*, 1.4.).
11 La finesse suppose donc un raisonnement rapide, sans qu'on en ait conscience (cf. 1, 34).
12 La finesse s'exerce en psychologie, en morale. Songer au „flaire" qui nous fait deviner le caractère d'un homme, aux sympathies ou antipathies que nous croyons irraisonnées.
13 Puisqu'ils raisonnent juste (cf. 1, 12).

Ce qui fait donc que de certains esprits fins ne sont pas géomètres, c'est qu'ils ne peuvent du tout se tourner vers les principes de géométrie ; mais ce qui fait que des géomètres ne sont pas fins, c'est qu'ils ne voient pas ce qui est devant eux, et qu'étant accoutumés aux principes nets et grossiers de géométrie, et à ne raisonner qu'après avoir bien vu et manié leurs principes, ile se perdent dans les choses de finesse [14], où les principes ne se laissent pas ainsi manier. On les voit à peine, on les sent plutôt qu'on ne les voit [15] ; on a des peines infinies à les faire sentir à ceux qui ne les sentent pas d'eux-mêmes [16] ce sont choses tellement délicates et si nombreuses, qu'il faut un sens bien délicat et bien net pour les sentir, et juger droit et juste selon ce sentiment, sans pouvoir le plus souvent les démontrer par ordre [16] comme en géométrie, parce qu'on n'en possède pas ainsi les principes, et que ce serait une chose infinite de l'entreprendre. Il faut tout d'un coup [17] voir la chose d'un seul regard, et non pas par progrès de raisonnement, au moins jusqu'à un certain degré. Et ainsi il est rare que les géomètres soient fins et que les fins soient géomètres, à cause que les géomètres veulent traiter géométriquement ces choses fines, et se rendent ridicules, voulant commencer par les définitions et ensuite par les principes, ce qui n'est pas la manière d'agir en cette sorte de raisonnement. Ce n'est pas que l'esprit ne le fasse ; mais il le fait tacitement, naturellement et sans art [18], car l'expression en passe [19] tous les hommes, et le sentiment n'en appartient qu'à peu d'hommes.

Et les esprits fins, au contraire, ayant ainsi accoutumé à juger d'une seule vue, sont si étonnés — quand on leur présente des propositions où ils ne comprennent rien, et où pour entrer il faut passer par des définitions et des principes si stériles, qu'ils n'ont point accoutumé de voir ainsi en détail — qu'ils n'en rebutent et s'en dégoûtent. — Mais les esprits faux ne sont jamais ni fins ni géomètres.

---

14 Que traduit le vague de cette expression ?

15 Expliquer cette antithèse.

16 En suivant un enchaînement logique.

17 D'un seul coup. Cf. MERE : „Lorsqu on a l'esprit vif et les yeus fins, on remarque à la mine et à l'air des personnes qu'on voit quantité de choses qui peuvent beaucoup servir".

18 Sans se plier à des règles.

19 Dépasse les moyens de ...

Les géomètres qui ne sont que géomètres ont donc l'esprit droit, mais pourvu qu'on leur explique bien toutes choses par défin ions et principes ; autrement ils sont faux et insupportables, car il ne sont droits que sur les principes bien éclaircis.

Et les fins qui ne sont que fins ne peuvent avoir la patiance de descendre jusque dans les premiers principes des choses spéculatives [20] et d'imagination, qu'ils n'ont jamais vues dans le monde, et tout à fait hors d'usage (1).

LES DEUX INFINIS

Avec une rigueur toute scientifique, PASCAL nous découvre l'existance des infinis dont il puisait la notion dans ses études mathématiques ; par une *intuition* vraiment géniale, son imagination poétique anticipe sur les découvertes les plus étonnantes de la science moderne. Mais ce *savant*, ce poète, est avant tout un *moraliste :* s'il pique la curiosité du libertin, c'est qu'il veut secouer notre quiétude et nous poser jusqu'à l'obsession cette angoissante *énigme de l'homme* „flottant" entre les deux infinis. S'il y parvient, il a gagné la partie : son interlocuteur suivra son enquête avec passion, jusqu'à la conclusion.

Disproportion de l'homme. — ... Que l'homme contemple [21] donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté, qu'il éloigne sa vue des objets bas [22] qui l'environnent. Qu'il regarde cette éclatante lumière [23], mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers [24], que la terre lui paraisse comme un point au prix [25] du vaste tour que cet astre décrit et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour [26] lui-même n'est qu'une

---

[20] Abstraites.

[21] Rédact. primitive : *considère*. Montrer la supériorité de la 2e redaction.

[22] Terrestres.

[23] Cf. p. 143 (III, 2).

[24] Commenter cette comparaison. Cf. la Ier redact. : *Qu'il l'étende* (sa vue) *à ces feux innombrables qui roulent si fièrement sur lui.*

[25] En comparaison (cf. 1, 13 et 17).

[26] Pour les répétitions, dans tout le passage, cf. p. 143 (III, 4).

BCU LIBRARY

pointe très délicate à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent [27]. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre ; elle se lassera plutôt, de concevoi [28], que la nature de fournir. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample [29] sein de la nature. Nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions au-delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes [30], au prix de la realite des choses [31]. C'est une sphère [32] dont le centre est partout, la circonférence nulle part [33]. Enfin c'est le plus grand caractére sensible de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme, étant revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est [34] ; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton [35] détourné de la nature ; et que de ce petit cachot où il se trouve logé [36], j'entends l'univers [37], il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes [38] et soi-même son juste prix. Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini [39] ?

Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates [40]. Qu'un ciron [41] lui offre dans la petitesse de son

---

27 Quel effet produit ce verbe rejeté en fin de phrase ? Etudier le rythme ample et la poésie de ce développement.

28 Pascal a supprimé le Ct : *des immensités d'espaces.* A-t-il eu raison ?

29 Pascal a hésité entre le *vaste*, l'*immense*, puis l'*amplitude*.

30 Particules extrêmement petites.

31 Rédact. prim. : *au prix de cette vastitude infinie.*

32 Rédact. prim. : *infinie*, puis *étonnante.*

33 En quoi cette formule donne-t-elle l'impression de l'infini ? La comparaison, déjà dans Rabelais, Montaigne, Gassendi, appartient, pour la postérité, à Pascal ; il a mieux su „placer la balle" (cf. p. 143, III, 5).

34 Cette antithèse est-elle une „fausse fenêtre" ? Cf. p. 142 (II, 2).

35 Coin.

36 Expliquer l'image. Cf. Montaigne, II, 12 : *„Ce petit caveau où tu es logé".*

37 Dans le manuscrit, cette explication est en surcharge.

38 Rédact. prim. : *maisons.* Dans quel ordre sont placés ces termes ? Quel est l'effet obtenu ?

39 Rédact. prim. : *„dans la nature".* Préciser le *ton* et l'*intention* de l'auteur.

40 Rédact. prim. : *„imperceptibles".* Justifier la correction.

41 Le plus petit animalcule visible à l'oeil nu. Depuis 1590, on disposait de microscopes rudimentaires.

corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines [42] dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs [43] dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes ; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forcee en ces conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours [44] ; il pensera peutêtre que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau [45]. Je lui veux peindre nonseulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature, dans l'enceinte de ce raccourci d'atome [46]. Qu'il y voie une infinité d'univers [47], dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre en la même proportion que le monde visible ; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné ; et trouvant encore dans les autres la même chose sans fin et sans repos, qu'il se perde dans ces merveilles, aussi étonnantes [48] dans leur petitesse que les autres [49] par leur étendue ; car qui n'admirera [50] que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même [51] dans le sein du tout, soit à présent un colosse, un monde, ou plutôt un tout [52], à l'égard du néant où l'on ne peut arriver ?

Qui se considérera de la sorte s'effrayera de soi-même [53], et, se considérant soutenu dans la masse [54] que la nature lui a donnée, entre ces deux abîmes [55] de l'infini et du néant, il

---

[42] Rédact. prim. : *nerf*.
[43] Substances fluides.
[44] Propos.
[45] Rédact. prim. : „*Je veux lui en montrer l'infinie grandeur*". Montrer la supériorité de la 2-e rédact.
[46] A quoi tient la force de cette expression ?
[47] Intuition géniale, confirmée par les découvertes modernes sur la constitution de la matière.
[48] Sens très fort, à preciser.
[49] Celles de l'infini de grandeur.
[50] Considérera avec étonnement (lat. *minor*). Cf. 1, 48.
[51] Représente : l'univers.
[52] Le mot a-t-il le même sens que plus haut *(dans le sens* du *tout)* ?
[53] A son sujet.
[54] „Matière".
[55] Mot à résonance religieuse, qui crée une impression d'horreur et d'angoisse.

tremblera [56] dans la vue de ces merveilles [57] ; et je crois que sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption.

Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable [58], également incapable de voir le néant d'où il est tiré, et l'infini où il est englouti [59].

Que fera-t-il donc, sinon d'apercevoir (quelque) apparence du milieu des choses [60], dans un désespoir éternel de connaître ni leur principe ni leur fin ? Toutes choses sont sorties du néant et portées jusqu'à l'infini. Qui suivra ces étonnantes démarches ? L'auteur de ces merveilles les comprend. Tout autre ne le peut faire (72).

GRANDEUR DE L'HOMME — LE ROSEAU PENSANT

N'est-il pas émouvant de voir ce malade, perpétuellement accablé de tourments physiques, proclamer la supériorité de l'homme sur la matière qui l'écrase ? C'est ici que PASCAL se sépare de MONTAIGNE. Ce savant mathématicien, ce physicien ne peuvait méconnaître la noblesse du *génie humain*. Il corrige dans le fragment 365 ce qu'il y avait d'absolu dans la pensée 347. Pour lui, *grandeur* et *misère* sont, selon le mot de M. Strowski, les deux plateaux inséparables d'une même balance : si l'un ne s'abaisse pas, l'autre ne s'élève point.

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant [61]. Il ne faut pas que l'univers

---

[56] Cf. *„Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie"* (206).

[57] Choses extraordinaires, qui dépassent l'intelligence.

[58] Après avoir posé le problème de l'homme, que veut nous montrer Pascal ?

[59] Rédact. prim. : *„Le néant d'où tout est tiré, et l'infini où tout est poussé.* Difference ? Cette affirmation métaphysique, reprise plus bas, est-elle indiscutable ?

[60] Placées, comme lui, „au milieu" entre les infinis.

[61] Comment Pascal a-t-il préparé ce rapprochement inattendu ?

BCU - UNIVERSITY LIBRARY

entier s'arme [62] pour l'écrase : une vapeur, une goutte d'eau [63], suffit pour le tuer [64]. Mais, quand [65] l'univers l'écraserait, l'homme serait encore [66] plus noble [67] que ce qui le tue, parce qu'il meurt, et l'avantage [68] que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien [69].

Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là [70] qu'il faut nous relever [71], et non de l'espace et de la durée, que nous ne saurions remplir [72]. Travaillons donc à bien penser ; voilà le principe de la morale [73] (347).

Roseau pensant. Ce n'est point de l'espace que je dois chercher ma dignité, mais c'est du règlement de ma pensée. Je n'aurai pas davantage en possédent des terres ; par l'espace, l'univers me comprend et m'engloutit comme un point ; par la pensée, je le comprends [74] (348).

Grandeur del'homme. Nous avons une si grande idée de l'âme de l'homme, que nous ne pouvons souffrir d'en être méprisés, et de n'être pas dans l'estime d'une âme ; et tout la félicité des hommes consiste dans cette estime [75] (400).

La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable. Un arbre ne se connaît pas misérable.

C'est donc être misérable que de (se) connaître misérable ; mais c'est être grand que de connaître qu'on est misérable [76] (397).

---

[62] Commenter l'image.
[63] Justifier l'ordre des termes.
[64] Pascal parle ailleurs (176) du „petit grain de sable" (calcul) qui coûta la vie à Cromwell et changea la destinée de l'Angleterre.
[65] Même si...
[66] Même dans ce cas.
[67] Montrer qu'il s'agit ici d'un autre „ordre" de grandeur (cf. p. 167).
[68] Deuxième complément de *sait*. Quel est l'effet de cette double construction ?
[69] Préciser le ton.
[70] A partir de là.
[71] De notre „basseasse".
[72] Cf. la *pensée* suivante, et les *Dieux Infinis* (p. 144).
[73] Règle pour réaliser pleinement notre être.
[74] Je l'embrasse tout entier.
[75] En quoi cette pensée complète-t-elle les deux précédentes ?
[76] Etudier la différence des deux tours et l'opposition de sens qui en résulte.

BCU - CONRAD GESSNER LIBRARY

Dans une série de courtes réflexions, PASCAL insiste sur cette noblesse de l'homme qui le rend supérieur à la matière, aux machiness, aux bêtes : „Je ne puis concevoir l'homme sans pensée ; ce serait une pierre ou une brute" (339). Mais cette considération est pour lui inséparable de celle de notre faiblesse et de notre néant.

Pensée. Toute la dignité de l'homme consiste en la pensée. La pensée est donc une chose admirable et incomparable par sa nature. Il fallait qu'elle eût d'etranges défauts pour être méprisable ; mais elle en a de tels que rien n'est plus ridicule. Qu'elle est grande par sa nature ! Qu'elle est basse par ses défauts !

Mais qu'est-ce que cette pensée ? Qu'elle est sotte [77] ! (365).

Il est dangereux de trop faire void à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur. Il est encore dangereux de lui trop faire voir sa grandeur sans sa bassesse. Il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'un et l'autre. Mais il est très avantageux de lui représenter l'un et l'autre [78]. Il ne faut pas que l'homme croie qu'il est égal aux bêtes, ni aux anges, ni qu'il ignore l'un et l'autre, mais qu'il sache l'un et l'autre (418).

L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête [79] (358).

---

[77] Phrase ajoutée en note par Pascal.

[78] Quel est le point de vue de Pascal lorsqu'il parle de ces dangers et de cet avantage ?

[79] Critique des stoïciens et de leur présomption.

BCU Iași / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

SA VIE

(1596—1650)

Né à La Haye (en Touraine) en 1596, René DESCARTES, fils d'un conseiller au Parlement de Bretagne, fit des études classiques chez les Jésuites de La Flèche. Il s'intéressait déjà aux mathématiques, „à cause de la certitude et de l'évidence de leurs raisons". Licencié en droit à Poitiers (1616), il décide d'étudier dans „le livre du monde".

1. „*Le Grand Livre du Monde*" (1616—1629). Officier en Hollande sous Maurice de NASSAU, il trouve le temps d'écrire un Traité de Musique où il explique la musique par un calcul de proportions (1618). Au service du duc de Bavière, en Allemagne, à l'entrée de l'hiver 1619, il reste tout le jour dans un „poêle" (chambre chauffée par un poêle), à „s'entretenir de ses pensées" ; le 10 novembre 1619, il y aurait découvert, dans l'enthousiasme, *l'idée d'une méthode universelle pour la recherche de la vérité*, et fait le voeu d'un pélerinage à Notre-Dame-de-Lorette. Il poursuit ses voyages, non sans aventures, à travers l'Allemagne et la Hollande, retourne en France, repart pour la Suisse et l'Italie, visite Venise, s'acquitte de son pélerinage (1620—1625). De retour en France, il séjourne à Paris (1625—1629), se mêle à la vie mondaine, lit des romans, se bat en duel. En novembre 1628, chez le nonce du pape, il émerveille l'auditoire par sa doctrine, et le cardinal de BERULLE lui fait un devoir de conscience de s'appliquer à *reformer la philosophie*.

BOURGOGNE UNIVERSITY LIBRARY

2. *Retraite philosophique en Hollande* (1629—1649). Pendant 20 ans, il vivra en Hollande pour y travailler en pleine liberté. Il y compose un *Traité de Métaphysique*, puis une *Physique (Traité de la lumière)*; mais la condamnation de GALILEE par l'Inquisition lui fait ajourner la publication de ces ouvrages qui reposaient sur l'idée du mouvement de la terre (1633). En 1637, il publie le *Discours de la Méthode*, préface à trois traités scientifiques : la *Dioptrique*, les *Météores*, la *Géomètrie*. En 1641, il expose sa métaphysique, en latin, dans ses *Méditations sur la philosophie première*. Le succès de sa philosophie qui ébranle l'autorité d'Aristote lui crée des ennuis avec les universités d'Utrecht et de Leyde : il est accusé de blasphème et même d'athéisme. Il complète néanmoins sa doctrine par les *Principes de la Philosophie*, en latin (1644). Sa réputation lui vaut une vaste correspondance avec l'Europe savante, et son intermédiaire en France est son condisciple le P. MERSENNE, „résident de M. Descartes à Paris". Sa correspondante préférée, la princesse ELISABETH, fille du roi de Bohême détrôné, le consulte sur les problèmes *scientifiques*, mais aussi sur ses préoccupations *morales*. Ces réflexions sur la morale ont inspiré à DESCARTES le *Traité des Passions de l'âme* (1649).

3. *DESCARTES en Suède* (1649—1650). Invité par la reine CHRISTINE, il gagne Stockholm (sept. 1649). Mais il supporte mal le climat ; les entretiens philosophiques avec la reine ont lieu à cinq heures du matin ! Il prend froid et meurt le 11 février 1950. Ses restes furent ramenés en France en 1667, sans les honneurs qu'il méritait ; le cartésianisme était déjà suspect.

LE DISCOURS DE LA MÉTHODE

Le Discours de la Méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences (1637) est la première grande oeuvre philosophique et scientifique en français ; DESCARTES veut être accessible à „ceux qui ne se servent que de leur raison naturelle toute pure".

I. *„Considerations touchant les sciences"*. „Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée ... La puissance de bien juger et distinguer le vrai d'avec le faux, qui est proprement ce qu'on nomme le bon sens ou la raison, est naturellement égale en tous les hommes ; et ainsi ... la diversité de nos opinions ne vient pas de ce que les uns sont plus raisonnables que les autres mais seulement de ce que nous conduisons nos pensées par diverses voies, et ne considérons pas les mêmes choses. Car ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, mais le principal est de l'appliquer bien". Pour expliquer la découverte de sa méthode, Descartes évoque la stérilité des études de sa jeunesse : lettres, histoire, mathématiques, théologie, morale. Son désir „le distinguer le vrai d'avec le faux l'a entrainé à acquérir de l'expérience „dans le grand livre du monde", puis lui a inspiré la résolution d'*étudier aussi en lui-même*.

II. *Principales régles de la Méthode"*. C'est dans son „poêle", en Allemagne, que Descartes décide de faire *table rase* de toutes ses connaissances antérieures et de reconstituer l'édifice de son savoir à la seule lumière de sa raison. Il expose les *quatre règles de ma méthode*.

III. *Regles de morale provisoire*, en attendant la morale définitive.

LES QUATRE RÈGLES DE LA MÉTHODE

La „révolution" cartésienne réside essentiellement dans la volonté de s'affranchir de toute autorité étrangère, fût-elle d'Aristote, et de ne se rendre qu'à l'*évidence*. La Renaissance avai déjà suscité l'esprit de libre examen : Leonard De Vinci, Kepler, Galilee avait commencé avant Descartes la rénovation de la science. Mais il a eu le mérite de proclamer, en philosophie, le principe et la légitimité de cette rénovation.

Comme la multitude des lois fournit souvent des excuses aux vices, en sorte qu'un Etat est bien mieux réglé lorsque, n'en ayant que fort peu, elles y sont fort étroitement obser-

1 Allusion aux subtilités de la logique *scolastique*.

BCU CENTRALA UNIVERSITARĂ

vées, ainsi, au lieu de ce grand nombre de préceptes dont la logique est composée, je crus que j'aurais assez de quatre suivants, pourvu que je prisse une ferme et constante résolution de ne manquer pas une seule fois à les observer.

Le premier[2] était de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment[3] être telle ; c'est-à-dire d'éviter soigneusement la précipitation[4] et la prévention[5], et de ne comprendre rien de plus en mes jugements que ce qui se présenterait si clairement[6] et si distinctement à mon esprit que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute.

Le second[7], de diviser chacune des difficultés que j'examinerais en autant de parcelles qu'il se pourrait et qu'il serait requis pour les mieux résoudre.

Le troisième[8], de conduire par ordre mes pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître[9] pour monter peu à peu comme par degrés jusques à la connaissance des plus composés, et supposant même de l'ordre entre ceux qui ne se précèdent point naturellement les uns les autres[10].

Et le dernier[11] de faire partout[12] des dénobrements si entiers[13] et des revues si générales, que je fusse assuré de ne rien omettre.

---

[2] Règle de l'*évidence*.

[3] L'évident est ce dont la vérité apparaît directement à l'esprit, par une *intuition* rationnelle.

[4] Conclusion hâtive sans examen suffisant.

[5] Idée préconçue (danger des préjugés et de l'idée d'autorité).

[6] L'idée *claire* est immédiatement présente à l'esprit elle est *distincte* quand elle est précise et différente de toutes les autres.

[7] Règle de l'*analyse* : décomposer le complexe en éléments simples, claire et distincts.

[8] Règle de la synthèse, ou de la *déduction*.

[9] Notamment ceux qui sont connues par l'évidence.

[10] *Idée capitale*. Descartes admet le *postulat* que tout objet de connaissance est rationnel et comporte un ordre (cf. 1, 26—27) l'esprit porte et lui l'ordre du monde.

[11] Règle des *dénombrements* : précaution à prendre à titre de vérification.

[12] Aussi bien dans l'analyse que dans la synthèse.

[13] En considérant les éléments un à un.

BCU CENTRAL UNIVERSITY

Ces longues chaînes de raisons, toutes simples et faciles, dont les géomètres ont coutume de se servir parvenir à leurs plus difficiles démonstrations, m'avaient donné occasion de m'imaginer que toutes les choses qui peuvent tomber sous la connaissance des hommes s'entresuivent en même façon, et que, pourvu seulement qu'on s'abstienne d'en recevoir aucune pour vraie qui ne le soit, et qu'on garde toujours l'ordre qu'il faut pour les déduire les unes des autres, il n'y en peut avoir de si éloignées auxquelles enfin on ne parvienne, ni de si cachées qu'on ne découvre.

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

SA VIE
(1613—1680)

Né à Paris en 1613, FRANÇOIS, prince de Marsillac, puis DUC DE LA ROCHEFOUCAULD, appartenait à l'une des plus nobles familles de France. Son rang semblait l'appeler à une brilante destinée militaire et politique, mais l'action ne lui réservait qu'amertume et désillusion, et c'est dans la carrière des lettres que s'ilustra ce grand seigneur ; on est tenté d'évoquer le mot de Vigny :

> J'ai mis sur le cimier doré du gentilhomme
> Une plume de fer qui n'est pas sans beauté.

Intrigues stériles. Dès 1629, il fait ses premières armes en Italie ; aussi *romanesque* qu'il est *brave*, il participe, contre Richelieu, au complot de Mme de Chevreuse. Mais, devenue régente, Anne d'Autriche ne lui témoigne aucune reconnaissance ; lors de la Fronde, il prend donc parti contre Mazarin et, inspiré plus encore sur son amour pour Mme De Longueville que par des rêves d'ambition, fait paraître moins de sens politique que de *témérité*.

Retraite féconde. Vaincu, plusieurs fois blessé — on put craindre pour sa vie — et surtout déçu par les hommes et par l'action La Rochefoucauld doit renoncer à jouer un grand rôle. En 1652 il se retire dans ses terres, et, lorsqu'il revient à Paris en 1656, il n'a d'autre ambition que de se consacrer à la *vie mondaine* et à la *déflexion morale*. Fréquentant chez

BCU LAUSANNE UNIVERSITY LIBRARY

Mlle De Scudéry, Mlle De Montpensier et Mme De Sablé dont le salon voit naître les *Maximes*, il appartient au milieu *précieux* au meilleur sens de ce mot. Il est également lié avec Mme De Sévigné et surtout avec Mme de La Fayette dont la *tendre amitié* le console des peines nouvelles qui viennent s'ajouter aux désillusions d'autrefois : un de ses fils est tué en 1672 au passage du Rhin.

Il compose des *Mémoires ;* en 1665 paraît, sans nom d'auteur, la première édition des *Maximes ;* enfin des *Réflexions diverses* seront publiées après sa mort : tels sont les fruits d'une longue *méditation* désabusée, mais féconde, grâce au stimulant des salons littéraires. Mais, fidèle à sa conception du „vrai honnête homme", Le Rochefoucauld „ne se pique de rien" et décline l'offre d'un fauteuil à l'Académie. Il meurt dans la nuit du 16 au 17 mars 1680, assisté par Bossuet et gardant jusqu'au bout une admirable fermeté.

SON OEUVRE

S'il est *déçu*, et parfois *amer*, La Rochefoucauld a le coeur trop haut pour se laisser aller à l'aigreur et au sarcasme. En *vrai classique*, il a transposé sur un plan général son expérience personnelle. „Rien n'échappait à la digueur de ses réflexions", remarque Mme de Sévigné. Dans ses MÉMOIRES, relation de sa vie active, il se trompe pourtant sur lui-même, se croyant doué pour la politique, tandis que Retz, très sévère à son égard, souligne son *irrésolution :* „il n'a jamais été guerrier, quoiqu'il fût très soldat ; il n'a jamais été par lui-même bon courtisan, quoiqu'il ait toujours eu bonne intention de l'être ; il n'a jamais été bon homme de parti, quoique toute sa vie il y ait été engagé". En revanche, ses opinions sur les hommes et les événements révèlent un *jugement très sûr*.

C'est cette *clairvoyance désabusée*, appliquée à l'étude psychologique et morale de l'homme, qui nous frappe à la lecture des MAXIMES. Ce petit livre, grâce aux dons de *modaliste* de son auteur, mis en valeur par un art consommé, reste le chef-d'oeuvre d'un genra très en honneur pendant la seconde moitié du XVII-e siècle.

L'EMPIRE DE L'AMOUR-PROPRE

Multiforme et insaisissable comme un véritable Protée, l'amourpropre est d'autant plus redoutable qu'il excelle à se dissimuler sous les apparences les plus diverses.

L'amour-propre est l'amour de soi-même et de toutes choses pour soi ; il rend les hommes idolâtres d'eux-mêmes, et les rendrait les tyrans des autres, si la fortune leur en donnait les moyens... Rien n'est si impétueux que ses désirs ; rien de si caché que ses desseins, rien de si habile que ses conduites ; ses souplesses ne se peuvent représenter, ses transformations passent celles des métamorphoses, et ses raffinements ceux de la chimie... Il est dans tous les états de la vie et dans toutes les conditions ; il vit partout et il vit de tout, il vit de rien ; il s'accommode des choses et de leur privation ; il passe même dans le parti des gens qui lui font la guerre, il entre dans leurs desseins, et ce qui est admirable, il se hait lui-même avec eux, il conjure sa perte, il travaille même à sa ruine, enfin il ne se soucie que d'être, et pourvu qu'il soit, il veut bien être son ennemi [1]. Il ne faut donc pas s'étonner s'il se joint quelquefois à la plus rude austérité, et s'il entre si hardiment en societé avec elle pour se détruire, parce que, dans le même temps qu'il se ruine en un endroit, il serétablit en un autres ; quand on pense qu'il quitte son plaisir, il ne faut que le suspendre ou le changer, et lors même qu'il est vaincu et qu'on croit en être défait, on le retrouve qui triomphe dans sa propre défaite... (563).

L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs (2).

Quelque découverte que l'on ait faite dans le pays de l'amour-propre, il y reste encore bien des terres inconnues (3).

L'amour-propre est plus habile que le plus habile homme du monde (4).

L'amour-propre est inséparable de l'intérêt, de la vanité, enffin des passions en général.

---

[1] Préciser à quoi l'auteur fait allusion : citer des formes déguisées de l'amour-propre.

BCUM - ICEBERG - UNIVERSITY LIBRARY

Intérêt. L'intérêt [2] est l'âme de l'amour-propre, de sorte que comme le corps, privé de son âme, est sans vue, sans, ouïe, sans connaissance, sans sentiment et sans mouvement, de même, l'amour-propre séparé, s'il le faut dire ainsi, de son intérêt, n'entend, ne sent et ne se remue plus . . . (510).

L'intérêt parle toutes sortes de langues, et joue toutes sortes de personnages, même celui de désintéressé (39).

On ne blâme le vice et on ne loue la vertu que par intérêt (597).

Orgueil. L'orgueil se dédommage toujours et ne perd rien, lors même qu'il renonce à la vanité [3] (33).

Si nous n'avions point d'orgueil, nous ne nous plaindrions pas de celui des autres (34).

L'orgueil est égal dans tous les hommes, et il n'y a de différence qu'aux moyens et à la manière de le mettre au jour (35).

Vanité. Quelque bien qu'on nous dise de nous, on ne nous apprend rien de nouveau (303).

On parle peu, quand la vanité ne fait pas parler (137).

On aime mieux dire du mal de soi-même que de n'en point parler [4] (138).

Les passions. Les passions ont une injustice et un propre intérêt qui fait qu'il est dangereux de les suivre, et qu'on doit s'en défier, lors même qu'elles paraissent les plus raisonnables (9).

Contre l'amour-propre, la raison demeure impuissante, tant notre volonté est débile :

Nous avons plus de force que de volonté, et s'est souvent pour nous excuser à nous-même que nous nous imaginons que les choses sont impossibles (30).

---

[2] „Par le mot d'intérêt, on n'entend pas toujours un intérêt de bien (matériel), mais le plus souvent un intérêt d'honneur ou de gloire" (Préface de 1678).

[3] Maxime à commenter.

[4] N'est-ce pas un de ces déguisements de l'mour-propre dont il était question plus haut ?

BCU CLUJ / BABEŞ-BOLYAI UNIVERSITY LIBRARY

Nous n'avons pas assez de force pour suivre toute notre raison [5] (42).

LA COMÉDIE DES VERTUS

Voici les conséquences de cette emprise de l'amour propre sur l'âme humaine.

Nos vertus ne sont le plus souvent que des vices déguisés[6].

Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves se perdent dans la mer [7] (171).

Nous aurions souvent honte de nos plus belles actions, si le monde voyait tous les motifs qui les produisent (409).

Le refus des louanges est un désir d'être loué deux fois [8] (149).

La modération est une crainte de tomber dans l'envie et dans le mépris que méritent ceux qui s'enivrent de leur bonheur ; c'est une vaine ostentation de la force de notre esprit ; et enfin la modération des hommes dans leur plus haute élévation est un désir de paraître plus grands que leur fortune (18).

La clémence des princes n'est souvent qu'une politique pour gagner l'affection des peuples (15).

Cette clémence, dont on fait une vertu, se pratique tantôt par vanité, quelquefois par paresse, souvent par crainte, et presque toujours par tous les trois ensemble (16).

L'amour de la justice n'est, en la plupart des hommes, que la crainte de souffrir l'injustice (78).

Le mépris des richesses était dans les philosophes un désir caché de venger leur mérite de l'injustice de la fortune, par le mépris des même biens dont elle les privait ; c'était un secret pour se garantir de l'avilissement de la pauvreté ; c'était un chemin détourné pour aller à la considération qu'ils ne pouvaient avoir par les richesses (44).

---

[5] Ces deux maximes prennent tout leur sens si on les complète l'une par l'autre : l'homme a moins de force que de raison et moins de volonté que de force.

[6] Epigraphe des *Maximes*, à partir de 1675.

[7] Apprécier l'image.

[8] A expliquer.

BCU LAUSANNE BIBLIOTHEQUE LIBRARY

La sincérité est une ouverture de coeur. On la trouve en fort peu de gens, et celle que l'on voit d'ordinaire n'est qu'une fine[9] dissimulation, pour attirer la confiance des autres (62).

Ce que les hommes ont nommé amitié n'est qu'une société, qu'une ménagement réciproque d'intérêts, et qu'un échange de bons ou ces ; ce n'est enfin qu'un commerce où l'amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner[10] (93).

Ce qui paraît générosité n'est souvent qu'une ambition déguisée, qui méprise de petits intérêts, pour aller à de plus grands (246).

La magnanimité méprise tout, pour avoir tout[11] (248).

Enfin La Rouchefoucauld décèle souvent la faiblesse sous les apparences de la *bonté* et de la *vertu :*

Rien n'est plus rare que la véritable bonté : ceux même qui croient en avoir n'ont d'ordinaire que de la complaisance ou de la faiblesse (481).

Nul ne mérite d'être loué de bonté, s'il n'a pas la force d'être méchant : toute autre bonté n'est le plus souvent qu'une paresse ou une impuissance de la volonté (237).

Pendant que la paresse et la timidité nous retiennent dans notre devoir, notre vertu en a souvent tout l'honneur (169).

Or cette confusion est néfaste, car :

La faiblesse est plus opposée à la vertu que le vice (445).

La faiblesse est le seul défaut qu'on ne saurait corriger[12] (131).

Lon fait plus souvent des trahisons par faiblesse que par un dessein formé de trahir (120).

---

[9] *Fin* : rusé.

[10] Cf. variantes. p. 354.

[11] Repentir, courage, pitié, reconnaissance, et mépris de la mort sont analysés avec la même acuité, le même pessimisme.

[12] Marquer le lien entre ces deux maximes

BCU GENEVE / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

L'HOMME ET L'OEUVRE

Pierre Bayle est né au Carla, dans le comté de Foix. Fils d'un pasteur protestant qui lui apprit le latin et le grec, il poursuivit ses études à l'Académie protestante de Puylaurens montrant une passion extraordinaire pour les lectures sérieuses. Ayant suivi des cours de philosophie à Toulouse chez les Jésuites, il se convertit au catholicisme en 1669 mais revint au protestantisme dès 1670. Sa situation de *relaps* (retombé dans l'hérésie) l'exposait à des peines sévères ; il se réfugia à Genève pour y compléter sa culture. Il fut précepteur à Paris, puis *professeur de philosophie* à l'Académie protestante de Sedan (1675) ; mais la fermeture de cette Académie, épisode des persécutions contre les Réformés, décida Bayle à s'installer à Rotterdam où il enseigna la philosophie et l'histoire.

C'est alors que commence sa grande activité philosophique. Dès 1682 les Pensées sur la Comète de 1680 établissent sa réputation ; quelques mois plus tard il se fait l'apôtre de la tolérance dans sa *Critique générale de l'Histoire du Calvinisme du P. Maimbourg*. De 1684 à 1687, il rédige seul les *Nouvelles de la République des Lettres*, revue mensuelle où, au prix d'un labeur épuisant, il rend compte des livres et des événements contemporains. La mort de son frère persécuté comme calviniste, la Révocation de l'Edit de Nantes (1685) allaient l'engager plus directement dans les controverses religieuses. L'idée de la tolérance qu'il soutient contre les catholiques dans son Commentaire Philosophique (1686) lui

BCU LAUSANNE UNIVERSITY LIBRARY

attire également l'hostilité du protestant Jurieu, professeur de théologie à Rotterdam, aussi intolérant que ses adversaires. C'est une bataille de libelles et d'insultes : Jurieu n'a de cesse qu'il n'obtienne la destitution de Bayle accusé d'impiété et même d'athéisme (1693). Privé de sa chaire, vivant pauvrement, le philosophe se consacre alors à sa grande ceuvre, le *Dictiinnaire historique et critique* (1697).

Bayle est le personnification de *l'esprit critique* hérité de Descartes. Il examine les idées, les contrôle, les confronte ; il aime peser le pour et le contre, il a la passion de la controverse. Citoyen de la „Republique des idées" il fait la guerre à l'erreur : „Cette république este un état extrèmement libre. On n'y reconnaît que l'empire de la vérité et de la raison et, sous leurs auspices, on fait la guerre, incessamment, à qui que ce soit. Les amis ont à se garder de leurs amis, les pères de leurs enfants" (Dictionnaire art. Calius, note D).

ESPRIT CRITIQUE, ESPRIT SCIENTIFIQUE

Si les Comètes étaient le présage de quelques malheurs ce serait ou parce qu'elles sont la cause efficiente de ces malheurs, ou parce qu'elles sont un signe de ces malheurs. On ne doit point nier cela. Or ce n'est ni parce qu'elles sont la cause efficiente de ces malheurs, ni parce qu'elles sont un signe de ces malheurs. La conclusion sera facile à tirer, pourvu que je prouve les deux parties de cette proposition...

Pour le plus, tout ce qu'on peut prouver par l'expérience se réduit à ceci ; c'est que toutes les fois qu'il a paru des Comètes on a vu arriver de grands malheurs dans le monde : ce qui est si éloigné de prouver que les Comètes ont été la cause de ces malheurs qu'on prouverait tout aussitôt que la sortie d'un homme hors de sa maison est la cause pourquoi tant de gens ont passé dans la rue toute le journée. En un mot, c'est raisonner pitoyablement que de conclure que deux choses sont l'effet l'une de l'autre de ce qu'elles se suivent constamment l'une l'autre... Mais il y a plus, c'est que l'expérience ne prouve pas qu'on ait vu plus de malheurs après l'apparition des Comètes qu'en un autre temps...

BCU CLUJ / UNIVERSITY LIBRARY

Si les Comètes étaient un signe de quelques malheurs, differant des signes naturels et des signes d'institution il faudrait que Dieu leur imprimât certains caractères tout particulière qui les rendissent significatifs, au défaut d'une révélation expresse qui justifiassent le jugement de ceux qui soutiennent que ce sont de mauvais présages ; et qui rendissent inexcusables ceux qui n'en croient rien. Or c'est ce que Dieu n'a point fait. Au contraire, il les a tellement dépouillées des véritables marques d'un prodige significatif qu'il semble qu'il ait voulu prévenir notre crédulité naturelle. Il les a soumises à la juridiction du Soleil qui dispose de la situation de leur queue comme il ferait du moindre nuage, et à celle des brouillards ou des nues qui nous en dérobent la connaissance la moitié du temps. Il leur donne quelquefois un mouvement qui les conduit d'abord auprès du Soleil, où elles deviennent invisibles. Il leur donne aussi quelquefois ou si peu de grandeur, ou une si grande élévation qu'elles ne sont vues de personne, si ce n'est peut-être de quelque astronome, qui se morfond toutes les nuits à contempler les étoiles avec un bon télescope...

DEUX PREJUGÉS : TRADITION ET AUTORITÉ

Que ne pouvons-nous voir ce qui se passe dans l'esprit des hommes lorsqu'ils choisissent une opinion ! Je suis sûr que si cela était nous réduirions le suffrage d'une infinité de gens à l'autorité de deux ou trois personnes qui, ayant débité une doctrine que l'on supposait qu'ils avaient examinée à fond, l'ont persuadée à plusieurs autres par le préjugé de leur mérite, et ceux-ci à plusieurs autres qui ont trouvé mieux leur compte, pour leur paresse naturelle, à croire tout d'un coup ce qu'on leur disait qu'il l'examiner soigneusement. De sorte que le nombre des spectateurs crédules et paresseux s'augmentant de jour en jour a été un nouvel engagement aux autres hommes de se délivrer de la peine d'examiner une opinion qu'ils voyaient si générale et qu'ils se persuadaient bonne-souplement n'être devenue telle que par la solidité des raisons desquelles on s'était servi d'abord pour l'établir ; et enfin on s'est vu réduit à la nécessité de croire

ce que tout le monde croyait, de peur de passer pour un rebel factieux qui veut lui seul en savoir plus que tous les autres et contredire la vénérable Antiquité ; si bien qu'il y a en du mérite à n'examiner plus rien et à s'en rapporter a la Tradition. Jugez vous-même si cent millions d'hommes engagés dans quelque sentiment, de la manière que je viens de le représenter, peuvent le rendre probable et si tout le grand préjugé qui s'éléve sur la multitude de tant de spectateurs ne doit pas être réduit, faisant justice à chaque chose, à l'autorité de deux ou trois personnes qui apparemment ont examiné ce qu'ils enseignaient...

Les Savants sont quelquefois une aussi méchante caution que le peuple, et une Tradition fortifiée de leur témoignage n'est pas pour cela exempte de fausseté. Il ne faut donc pas que le nom et le titre de savant nous en impose. Que savons-nous si ce grand Docteur qui avance quelque doctrine a apporté plus de façon à s'en convaincre qu'un ignorant qui l'a crue sans l'examiner ? Si le Docteur en a fait autant, sa voix n'a pas plus d'autorité que celle de l'autre, puisqu'il est certain que le témoignage d'un homme ne doit avoir de force qu'à proportion du degré de certitude qu'il s'est acquis en s'instruisant pleinement du fait.

Je vous l'ai déjà dit et je le répète encore : un sentiment ne peut devenir probable par la multitude de ceux qui le suivent qu'autant qu'il a paru vrai à plusieurs indépendamment de toute prévention et par la seule force d'un examen judicieux accompagné d'exactitude et d'une grande intelligence des choses ; et comme on a fort bien dit qu'un témoin qui a vu est plus croyable que dix qui parlent par ou-dire, on peut aussi assurer qu'un habile homme qui ne débite que ce qu'il a extrêmement médité et qu'il a trouvé à l'épreuve de tous ses doutes, donne plus de poids à son sentiment que cent mille esprits vulgaires qui se suivent comme des moutons, et se reposent de tout sur la bonne foi d'autrui.

Bernard de Bovier de Fontenelle, né à Rouen en 1657, était de santé délicate mais sut si bien se ménager qu'il vécut presque centenaire. Neveu des frères Corneille, il débuta au *Mercure Galant* sous la protection de Thomas Corneille (1677).

La Bruyère qui ne l'aimait pas l'a peint sous les traits de *Cydias* le bel esprit de profession, qui est „un composé du pédant et du précieux", touchant à tous les sujets et à tous les genres, écrivant sur commande des stances, des élégies et des idylles. Ce portrait malveillant pourrait convenir au Fontenelle des débuts, non au philosophe et au *savant* qu'il deviendra. Auteur de poésies précieuses, il écrivit des opéras et une dizaine de tragédies. Ses *Lettres Galantes du Chevalier d'Her* (1685), encore précieuses, contiennent de fines notations psychologiques. Toutefois, dès 1683, ses *Dialogues des Morts* révèlent un esprit hardi et moderne.

Coup sur coup vont paraître en 1686 la *Relation de l'île de Bornéo* qui faillit le conduire à la Bastille, les *Entretiens sur la Pluralité des Mondes, l'Histoire des Oracles.* Ces oeuvres de vulgarisation et de critique le rendent célèbre. Par sa *Digression sur les Anciens et les Modernes* (1688) il entre dans le camp des Modernes qui célèbrent comme une victoire son élection à l'Académie (1691).

Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences (1697) il se consacre aux questions scientifiques : *Histoire* et Mémoires de l'Académie ; *Eloges de Savants* (Bernouilli, Tournefort, Cassini, Leibnitz, Newton...) où il expose clairement les progrès de son siècle ; *Préfaces* d'ouvrages savants où il affirme

BCU LAUSANNE UNIVERSITY LIBRARY

son cartésianisme et définit l'esprit scientifique. Il publie encore une *Géomètrie de l'Infini* (1727) et une *Théorie des tourbillons cartésiens* (1752).

Fontenelle continue néanmoins à écrire des oeuvres littéraires : une *Vie de Corneille*, une *Histoire du Théatre*, des *Réflexions sur la poétique* (1742). Brillant causeur, il fréquentait les salons de Mme de Lambert, de Mme de Tencin et de Mme Geoffrin où il contait avec art des souvenirs vieux d'un siècle.

Il parvint à une extrême et lucide vieillesse, et mourut centenaire en 1757.

LA DENT D'OR

Assurons-nous du fait, avant que de nous inquiéter de la cause. Il est vrai que cette méthode est bien lente pour la plupart des gens qui courent naturellement à la cause, et passent par-dessus la vérité du fait ; mais enfin nous éviterons le ridicule d'avoir trouvé la cause de ce qui n'est point.

Ce malheur arriva si plaisamment sur la fin du siècle passé à quelques savants d'Allemagne, que je ne puis m'empêcher d'en parler ici.

En 1593, le bruit courut que les dents étant tombées à un enfant de Silésie, âgé de sept ans, il lui en était venu une d'or à la place d'une de ses grosses dents. Hortius, professeur en médecine dans l'université de Helmstad écrivit en 1595 l'histoire de cette dent, et prétendit qu'elle était en partie naturelle, en partie miraculeuse, et qu'elle avait été envoyée de Dieu à cet enfant, pour consoler les chrétiens affligés par les Turcs. Figurez-vous quelle consolation et quel rapport de cette dent aux chrétiens ni aux Turcs. En la même année, afin que cette dent d'or ne manquât pas d'historiens, Rullandus en écrit encore l'histoire. Deux ans après, Ingolsteterus, autre savant, écrit contre le sentiment que Rullandus avait de la dent d'or, et Rullandus fait aussitôt une belle et docte réplique. Un autre grand homme, nommé Libavius, ramasse tout ce qui avait été dit de la dent, et y ajoute son sentiment particulier. Il ne manquait autre chose à tant de beaux ouvrages, sinon

qu'il fût vrai que la dent était d'or. Quand un orfèvre l'eut examinnée, il se trouva que c'était une feuille d'or appliquée à la dent, avec beaucoup d'adresse ; mais on commença par faire des livres, et puis on consulta l'orfèvre.

Rien n'est plus naturel que d'en faire autant sur toutes sortes de matières. Je ne suis pas si convaincu de notre ignorance par les choses qui sont, et dont la raison nous est inconnue, que par celle qui ne sont point, et dont nous trouvons la raison. Cela veut dire que, non seulement nous n'avons pas les principes qui mènent au vrai, mais que nous en avons d'autres qui s'accommodant très bien avec le faux.

De grands physiciens ont fort bien trouvé pourquoi les lieux souterrains sont chauds en hiver, et froids en été. Des plus grands physiciens ont trouvé depuis peu que cela n'était pas.

Les discussions historiques sont encore plus susceptibles de cette sorte d'erreur. On raisonne sur ce qu'on dit les historiens ; mais ces historiens n'ont-ils été ni passionnés, ni crédules, ni mal instruits, ni négligents ? Il en faudrait trouver un qui eût été spectateur de toutes choses, indifférent, et appliqué.

Surtout quand on écrit des faits qui ont liaison avec la religion, il est assez difficile que, selon le parti dont on est, on ne donne à une fausse religion des avantages qui ne lui sont point dus ou qu'on ne donne à la vraie de faux avantages dont elle n'a pas besoin. Cependant on devrait être persuadé qu'on ne peut jamais ajouter de la vérité à celle qui est vraie, ni en donner à celles qui sont fausses.

FONTENELLE — L'Histoire des oracles (1686) — (Anthologie des textes Lagarde et Michard)

La Pluralité des mondes (1686)

Fontenelle a été l'initiateur de cet *esprit de vulgarisation* si cher aux Encyclopédistes. Désormais la science cessera d'être pédante, de parler latin ou d'employer la langue spéciale des érudits. Avec les „Entretiens sur la Pluralité des Mondes,

c'est l'astronomie qui est mise à la portée du grand public cultivé. La plupart en étaient encore au système de Ptolémée qui placait la Terre au centre de l'Univers. Pour vulgariser *le système de Copernic*, Fontenelle s'adresse à une dame qui n'est pas spécialiste, au cours d'une conversation aimable et même galante. Ces *Entretiens* sont divisés en six *Soirs* où il est question de la Terre, de la Lune, des autres Planètes, des Etoiles fixes qui sont autant de soleils, des découvertes récentes. Chemin faisant, le lecteur a l'occasion de réfléchir sur quelques *idées de l'auteur* : scepticisme à l'égard de la métaphysique et du merveilleux, foi dans la méthode scientifique, satire des hommes qui se croient au centre de l'univers et affirmation du relativisme, croyance au progrès qui fera de l'homme le maître de la nature.

IRONS-NOUS DANS LA LUNE?

Le fragment ci-dessous montre que Fontenelle attendait du *progrès scientifique* un accroissement considérable des possibilités matérielles de l'homme.

Cependant, dans son oeuvre, bien des réflexions incidentes révèlent qu'il n'avait guère d'illusions sur cette espèce bizarre de créatures qu'on appelle le genre humain" ; il fut selon le mot de J.R.Carré, un „*croyant pessimiste au progrès*".

Ces gens de la lune, reprit-elle, on ne les connaîtra jamais, cela est désespérant. Si je vous répondais sérieusement, répliquai-je, qu'on ne sait ce qui arrivera, vous vous moqueriez de moi, et je le mériterais sans doute. Cependant je me défendrais assez bien, si je le voulais. J'ai une pensée très ridicule, qui a un air de vraisemblance qui me surprend ; je ne sais où elle peut l'avoir pris, étant aussi impertinente [1] qu'elle est. Je gage que je vais vous réduire à avouer, contre toute raison, qu'il pourra y avoir un jour du commerce [2] entre la terre et la lune. Remettezvous dans l'esprit l'état où etait l'Amérique

[1] Peu raisonnable.
[2] Des relations.

avant quelle eût été découverte par Christophe Colomb. Ses habitants vivaient dans une ignorance extrême, Loin de connaître les sciences, ils ne connaissaient pas les arts les plus simples et les plus nécessaires. Ils allaient nus, ils n'avaient point d'autres armes que l'arc ; ils n'avaient jamais conçu que des hommes pussent être portées par des animaux ; ils regardaient la mer comme un grand espace défendu aux hommes, qui se joignait au ciel, et au delà duquel il n'y avait rien... Cependant voilà un beau jour le spectacle du monde le plus étrange et le moins attendu qui se présente à eux. De grands corps énormes qui paraissent avoir des ailes blanches, qui volent sur la mem, qui vomissent le feu de toutes parts, et qui viennent jeter sur le rivage des gens inconnus, tout écaillés de fer, disposant comme ils veulent des monstres qui courent sous eux [3], et tentant en leur main des foudres dont ils terrassent tout ce qui leur résiste [4]. D'où sont-ils venus ? Qui a pu les amener par-dessus les mers ? Qui a mis le feu en leur disposition ? Sont-ce les enfants du Soleil ? car assurément ce ne sont pas des hommes [5]. Je ne sais, Madame, si vous entrez comme moi dans la surprise des Américains ; mais jamais il ne peut y en avoir eu une pareille dans le monde. Après cela, je ne veux plus jurer qu'il ne puisse y avoir commerce quelque jour entre la lune et la terre. Les Américains eussent-ils cru qu'il eût dû y en avoir entre l'Amérique et l'Europe qu'ils ne connaissaient seulement pas ? Il est vrai qu'il faudra traverser ce grand espace d'air et de ciel qui est entre la terre et la lune. Mais ces grandes mers paraissaient-elles aux Américains plus propres à être traversées ? — En vérité, dit la Marquise en me regardant, vous êtes fou. — Qui vous dit le contraire ? répondis-je. — Mais je veux vous le prouver, reprit-elle ; je ne me contente pas de l'aveu que vous en faites. Les Américains étaient si ignorants, qu'ils n'avaient garde de soupçonner qu'on pût se faire des chemins au travers des mers si vastes ; mais nous qui avons tant de connaissances, nous nous figurerions bien qu'on pût aller par les airs, si l'on pouvait ef-

---

[3] Les Américains ne connaissaient pas les chevaux.

[4] Expliquer les images amusantes qui traduisent la surprise des sauvages.

[5] Cf. „A mesure que l'on est plus ignorant et que l'on a moins d'expérience, on voit plus de prodiges". *(De l'Origine des Fables).*

fectivement y aller. — On fait plus que se figuer la chose possible, répliquai-je, on commence déjà à voler un peu ; plusieurs personnes différentes ont trouvé le secret de s'ajuster de ames qui les soutiennent en l'air, de leu donner du mouvement, et de passer par-dessus des rivières. A la vérité, ça n'a pas été un vol d'aigle et il en a quelquefois coûté à ces nouveaux oiseaux un bras ou une jambe[6] mais enfin cela ne représente encore que les pemières planches que l'on a mise sur l'eau, et qui ont été le commencement de la navigation. De ces planches-là, il y avait bien loin jusqu'à de gros navires qui puissent faire le tour du monde. Cependant peu à peu sont venus les gros navires. L'art de voler ne fait encore que de naître ; il se perfectionnera, et quelque jour on ira jusqu'à la lune[7]. Prétendons-nous avoir découvert toutes choses, ou les avoir mises à un point qu'on n'y puisse rien ajouter ? Eh! de grâce consentons qu'il y ait encore quelque chose à faire pour les siècles à venir.

FONTENELLE. — Entretiens sur la Pluralité des Mondes (1686). Second Soir. — (Anthologie des textes Lagarde et Michard)

[6] Allusion à diverses tentatives hardies mais malheureuses. La première montgolfière s'envolera en 1783, un siècle plus tard.
[7] Cf. Rabelais, XVI[e] Siècle.

BCU LAUSANNE CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

L'HOMME ET L'OEUVRE

Né à Paris, en 1694, FRANCOIS-MARIE ARQUET, issu d'un milieu bourgeois aisé (son père était notaire au Châtelet), élève des jésuites au collège Louis-le-Grand, est d'abord un brillant élève, puis un jeune homme mondain et séduisant, un libertin dont la hardiesse d'idées et de moeurs n'est pas sans faire scandale. De remarquables débuts littéraires notamment dans la poésie tragique et épique, ne l'empêchent pas d'être arrêté et emprisonné pendant onze mois à la Bastille à cause d'une satire politique sur le règne de Louis XIV (1717). Mais ses mésaventures elles-mêmes sont pour lui une nouvelle occasion de déployer son esprit et il ne sort de captivité que pour devenir un poète à la mode, ami des plus grands seigneurs. C'est à cette époque qu'il prend le pseudonyme de VOLTAIRE et commence à bâtir sa fortune par de fructueuses spéculations financières.

Une querelle avec le chevalier de Rohan-Chabot lui rappelle toutefois qu'il n'est qu'un roturier : son adversaire le fait bâtonner, lui refuse réparation par les armes, obtient son internement à la Bastille et l'oblige finalement à s'exiler en Angleterre où il séjourne de 1726 à 1729. Ce pays, où du reste il est reçu par les plus grands personnages et même admis à la cour, va exercer un influence décisive sur la formation de son goût et de sa pensée : il y fera ses débuts d'historien en préparant une *Histoire de Charles XII* qui paraîtra à Paris en 1731 et qui vaudra autant par l'agrément

BCU LAUSANNE UNIVERSITY LIBRARY

du récit que par la portée de la leçon politique et l'exactitude scientifique de l'information ; c'est en Angleterre également que, sous l'influence de Shakespeare (totalement ignoré jusque-là des écrivains français), il concevra son chef-d'œuvre dramatique *Zaïre* et surtout que, sous l'influence des institutions et des mœurs anglaises, la défense de la liberté lui apparaîtra comme un objectif de premier ordre dans la lutte philosophique. Anglophile convaincu, il fait une apologie systématique de la pensée et des usages britanniques dans ses *Lettres philosophiques* ou *Lettres anglaises*, lettres fictives, publiées en Hollande en 1734 et répandues clandestinement en France avec un succès considérable : il en profite pour vulgariser un certain nombre d'idées philosophiques et condamner indirectement les institutions françaises. Grand admirateur de Newton et féru de la méthode expérimentale chère aux savants et aux philosophes anglais, il attaque Pascal et, dans la vingt-cinquième et dernière lettre, oppose au mysticisme de ce dernier un culte de la raison et de l'homme où se marque déjà sa personnalité. Sur le plan proprement littéraire, il reste néanmoins fidèle à l'idéal classique dont il prend la défense dans une fantaisie allégorique en prose mêlée de vers, le *Temple du Goût*.

Voltaire, qui était revenu à Paris depuis 1729, et dont la production était plus féconde que jamais, notamment au théâtre, doit à nouveau s'enfuir après la condamnation par le Parlement des *Lettres anglaises*. Il se réfugie au château de Cirey, chez Mme du Châtelet, près de la frontière lorraine, où il va mener de 1734 à 1744 une existence de dilettante, mêlant le plaisir et le travail, célébrant en poète épicurien le luxe et la civilisation, poursuivant, non sans originalité, son œuvre de dramaturge, continuant à prendre la défense du goût classique, menant de nouvelles recherches historiques en vue d'ouvrages futurs, cherchant à prendre un contact personnel avec la science par des expériences de laboratoire. Mme du Châtelet était elle-même férue de sciences et guida les travaux de Voltaire en ce domaine. En même temps, il noue — non sans y révéler parfois des intentions malicieuses — de vastes relations épistolaires avec les correspondants les plus divers, allant du pape Benoît XIV au prince héritier de Prusse,

Frédéric, en qui il croit voir un futur roi philosophe, en passant par le moraliste Vauvenargues, de financier Helvétius, des familiers comme Thiériot, etc.

Dans les annés suivantes, Voltaire tente l'expérience des cours : de 1744 à 1747 auprès de Louis XV, de 1747 à 1750 à Lunéville et à Commercy chez le roi Stanislas de Lorraine, beau père de Louis XV, et enfin de 1750 à 1753 auprès de Frédéric II à Berlin et à Potsdam. Chaque fois, et surtout dans le dernier cas, de vifs mécomptes l'attendent et le pessimisme du courtisan déçu n'est pas sans influencer les débuts du conteur. Toutefois Voltaire croit encore à la possibilité du bonheur et les éléments d'un sagesse se dégagent de *Zadig, ou la destiné histoire orientale* (1747), tandis que dans *Micromégas* la leçon de scepticisme et d'universalle relativité qui resulte d'imaginaires voyages interplanétaires est tempérée par la certitude que les vérités scientifiques ont une valeur absolue. Il occupe également cette période à terminer son grand ouvrage *Le Siècle de Louis XIV* (1751) : il y atteint sa maturité d'historien et met une critique historique sérieuse et un art à la fois concis et brillant au service de la présentation d'un de ces siècles de perfection qu'il croit distinguer periodiquement dans l'évolution de l'humanité sous l'influence d'un de ces grands hommes qui, d'après lui, orientent de façon décisive le cours de l'histoire. Mais il ne tarde pas à s'apercevoir, que si l'on peut faire sans réserve l'apologie des arts dans ce genre de siècles, ceux-ci offrent souvent, comme envers, intolérance et persécutions politiques et religieuses.

Voltaire lui-même vient d'en faire l'épreuve avec Frédéric II et, contraint de regagner la France, indésirable toutefois à Paris comme à Berlin, il va errer de 1753 à 1760 à la recherche d'un gîte à travers l'Alsace et la Suisse. Il séjournera quelque temps près de Genève dans une propriété appélée les Délices, mais, dans les tracasseries du Grand Conseil de Genève, il doit partir à nouveau et finalement achètera en 1759 le château de Ferney, près de la frontière suisse. Cette période de persécution voit naturellement s'accentuer ses attaques contre tout optimisme trop facile, notamment à la suite du tremblement de terre de Lisbonne (1755) et dans son meilleur conte, *Candide* (1759), il montre avec un humour

noir comment le monde est incohérent et la vie absurde. Toutefois une sagesse reste encore possible par une activité bienfaisante et immédiate, loin des discussions théoriques et abstraites. Voltaire lui-même continue ses travaux historiques, en mettant de plus en plus l'accent sur les réalités modestes des problèmes économiques.

A partir de 1759, Voltaire, installé à Fernay où il vit en châtelain éclairé, va exercer un véritable règne intellectuel et devient une figure de légende, un „patriarche", le „roi VOLTAIRE" qui reçoit chez lui les personnalités les plus éminentes de l'Europe et leur offre une hospitalité fastueuse. Il continue son oeuvre littéraire et publie ses derniers contes, mais surtout il se tourne de plus en plus vers l'activité philosophique par le pamphlet, par l'action humanitaire et militante et par la publication de traités philosophiques, *Traité sur la Tolérance* et *Dictionnaire portatif* couramment appelé *Dictionnaire philosophique*. Enfin, sa correspondance à cette époque reste abondante. Voltaire songe à rentrer à Paris au début du règne de Loius XVI, notamment au moment du ministère de Turgot, dont les réformes l'intéressent : il n'a pas perdu le goût de la lutte, mais il meurt en mai 1778, peu de temps après son retour dans la capitale, épuisé par les émotions d'un ultime triomphe que lui firent le public et les comédiens francais lors de la sixième repésentation de sa tragédie *Irène*.

L'ERMITE

Il rencontra en marchant un ermite, dont la barbe blanche et vénérable lui descendait jusqu'à la ceinture. Il tenait en main un livre qu'il lisait attentivement. Zadig s'arrêta, et lui fit une profonde inclination. L'ermite le salua d'un air si noble et si doux que Zadig eut la curiosité de l'entretenir. Il lui demanda quel livre il lisait. „C'est le livre des destinées, dit l'ermite ; voulez-vous en lire quelque chose ?" Il mit le livre dans les mains de Zadig, qui, tout instruit qu'il était dans plusieurs langues, ne put déchiffrer un seul caractère du livre. Cela redoubla encore sa curiosité. „Vous me paraissez bien chagrin, lui dit ce bon père. — Hélas ! que j'en ai sujet ! dit

Zadig. — Si vous permettez que je vous accompagne, repartit le vieillard, peut-être vous serai-je utile ; j'ai quelquefois répandu des sentiments de consolation dans l'âme des malheureux". Zadig se sentit du respect pour l'air, pour la barbe, et pour le livre de l'ermite. Il lui trouva dans la conversation des lumières supérieurs. L'ermite parlait de la destinée, de la justice, de la morale, du souverain bien, de faiblesse humaine, des vertus et des vices, avec une éloquence si vive et si touchante que Zadig se sentit entraîné vers lui par un charme invincible. Il le pria avec insistance de ne le point quitter jusqu'à ce qu'ils fussent de retour à Babylone. „Je vous demande moi-même cette grâce, lui dit le vieillard ; jurez-moi par Orosmade que vous ne vous séparerez point de moi d'ici à quelques jours, quelque chose que je fasse". Zadig jura, et ils partirent ensemble.

. . . . . .

. . . . . .

Leur séparation fut tendre ; Zadig surtout se sentait plein d'estime et d'inclination pour un homme si aimable.

Quand l'ermite et lui furent dans leur appartement, ils firent l'éloge de leur hôte. Le vieillard, au point du jour, éveilla son camarade. „Il faut partir, dit-il, mais tandis que tout le monde dort encore, je veux laisser à cet homme un témoignage de mon estime et de mon affection". En disant ces mots, il prit un flambeau, et mit le feu à la maison Zadig, épouvanté, jeta des cris, et voulut l'empêcher de commetre une action si affreuse. L'ermite l'entraînait par une force supérieure ; la maison était enflammée. L'ermite, qui était déjà loin avec son compagnon, la regardait brûler tranquillement. „Dieu merci ! dit-il, voilà la maison de notre cher hôte détruite de fond en comble ! L'heureux homme !" A ces mots Zadig fut tenté à la fois d'éclater de rire, de dire des injures au révérend père, de la battre et de s'enfuir ; mais il ne fit rien de tout cela, et toujours subjugué par l'ascendant de l'ermite, il le suivit malgré lui à la dernière couchée.

Ce fut chez une veuve charitable et vertueuse qui avait un neveu de quatorze ans, plein d'agréments et son unique espérance. Elle fit du mieux qu'elle put les honneurs de sa maison. Le lendemain elle ordonna à son neveu d'accompagner

les voyageurs jusqu'à un pont qui, étant rompu depuis peu, était revenu un passage dangereux. Le jeune homme empressé marche au-devant d'eux. Quand ils furent sur le pont : „Venez, dit l'ermite au jeune homme, il faut que je marque ma reconnaissance à votre tante". Il le prend alous par les cheveux et le jette dans la rivière. L'enfant tombe, reparaît un moment sur l'eau, et est engouffré dans le torrent. „O, monstre ! O, le plus scélérat de tous les hommes ! s'écria Zadig. — Vous m'aviez promis plus de patience, lui dit l'ermite en l'interrompant : apprenez que sous les ruines de cette maison où la Providence a mis le feu, le maître a trouvé un trésor immense, apprenez que ce jeune homme dont la Providence a tordu le cou aurait assassiné sa tante dans un an, et vous dans deux. — Qui te l'a dit, barbare ? cria Zadig ; et quand tu aurais lu cet évènement dans ton livre des destinées, t'est-il permis de noyer un enfant qui ne t'a point fait du mal ?"

. . . . . .

VOLTAIRE — *Zadig* (chapitre XX)

„IL FAUT CULTIVER NOTRE JARDIN"

Il y avait dans le voisinage un derviche très fameux qui passait pour le meilleur philosophe de la Turquie, ils allèrent le consulter. Pangloss porta la parole et lui dit : „Maître, nous venons vous prier de nous dire pourquoi un aussi étrange animal que l'homme a été formé. — De quoi te mêles-tu, lui dit le derviche ? est-ce là ton affaire ? — Mais, mon révérend père, dit Candide, il y a horriblement de mal sur la terre. — Qu'importe, dit le derviche, qu'il y ait du mal ou du bien ? quand Sa Hautesse envoie un vaisseau en Egypte, s'embarrasse-t-elle si les souris qui sont dans le vaisseau sont à leur aise ou non ? — Que faut-il donc faire ? dit Pangloss. — Te taire, dit le derviche. — Je me flattais, dit Pangloss, de raisonner un peu avec vous des effets et des causes, du meilleur des mondes possibles, de l'origine du mal, de la nature de l'âme et de l'harmonie préétablie". Le derviche, à ces mots, leur ferma la porte au nez.

Pendant cette conversation, la nouvelle s'était répandue qu'on venait d'étrangler à Constantinople deux vizirs du banc

et le mufti, et qu'on avait empalé plusieurs de leurs amis : cette catastrophe faisait partout un grand bruit pendant quelques heures. Panglosse, Candide et Martin, en retournant à la petite *métairie*, rencontrèrent un bon vieillard qui prenait le frais à sa porte sous un berceau d'orangers. Pangloss, qui était aussi curieux que raisonneur, lui demanda comment se nommait le mufti qu'on venait d'étrangler. „Je ne sais rien, répondit le bonhomme, et je n'ai jamais su le nom d'aucun mufti ni d'aucun vizir. J'ignore absolument l'aventure dont vous me parlez ; je présume qu'en général ceux qui se mêlent des affaires publiques périssent quelquefois misérablement, et qu'ils le méritent ; mais je ne m'informe jamais de ce qu'on fait à Constantinople ; je me contente d'y envoyer vendre les fruits du jardin que je cultive". Ayant dit ces mots, il fit entrer les étrangers dans sa maison ; ses deux filles et ses deux fils leur présentèrent plusieurs sortes de sorbets qu'ils faisaient eux-mêmes, du kaïmak piqué d'écorces de cédrat chitru confit, des oranges, des citrons, des limons, des ananas, des histic pistaches, du café de Moka qui n'était point mêlé avec le mauvais café de Batavia et des îles ; après quoi les deux filles de ce bon musulman parfumèrent les barbes de Candide, de Pangloss et de Martin. „Vous devez avoir, dit Candide, au Turc, une vaste et magnifique terre ? — Je n'ai que vingt arpents, pregen répondit le Turc, Je les cultive avec mes enfants ; le travail éloigne de nous trois grands maux : l'ennui, le vice et le besoin".

Candide, en retournant dans sa métairie, fit de profondes réflexions sur le discours du Turc ; il dit à Pangloss et à Martin : „Ce bon vieillard me paraît s'être fait un sort bien préférable à celui des six rois avec qui nous avons eu l'honneur de souper. — Les grandeurs, dit Pangloss, sont fort dangereuses, selon le rapport de tous les philosophes ; car enfin Eglon, roi des Moabites, fut assassiné par Aod ; Absalon fut pendu par les cheveux et percé de trois dards ; le roi Nadab, fils de Jéroboam, fut tué par Baza, le roi Ela par Zambri ; Ochosias par Jéhu, Attalia par Joiada ; les rois Joachim, Jéchonias, Sédécias, furent esclaves. Vous savez comment périrent Crésus, Astyage, Darius, Denys de Syracuse, Pyrrhus, Persée, Annibal, Jugurtha, Ariovista, César, Pompée, Néron, Othon, Vitellius, Domitien, Richard II d'Angleterre,

Édouard II Henri VI Richard III, Maria Stuart, Charles I-er, le trois Henri de France, l'empereur Henri IV. Vous savez... — Je sais aussi, dit Candide, qu'il faut cultiver notre jardin. — Vous avez raison, dit Pangloss ; car quand l'homme fut mis dans le jardin d'Eden, il y fut mis *ut operaretur eum*, pour qu'il travallât ; ce qui prouve que l'homme n'est pas né pour le repos. *Travaillons sans raisonner, dit Martin ; c'est le seul moyen de rendre la vie suportable*".

Toute la petite société entra dans ce louable dessein chacun se mit à exercer ses talents ; la petite terre rapporta beaucoup, Cunégonde était à la vérité, bien laide, mais elle devint une excellente pâtissière ; Paquette broda, la vieille eut soin du linge. Il n'y eut pas jusqu'à frère Giroflée qui ne rendit service ; il fut un très bon menuisier et même devint honnête homme ; et Pangloss disait quelques fois à Candide : „Tous les évènements sont enchainés dans le meilleur des mondes possibles ; car enfin ; si vous n'aviez pas été chassé d'un beau château à grand coups de pied dans le derrière pour l'amour de M-elle Cunégonde, si vous n'aviez pas couru l'Amérique à pied, si vous n'aviez pas donné un bon coup d'épée au baron, si vous n'aviez pas perdu tous vos moutons du bon pays d'Eldorado, vous ne mangeriez pas ici des cédrats conflits et des pistaches. — Cela est bien dit, répondit Candide ; mais il faut cultiver notre jardin.

VOLTAIRE. — *Candide* (1759) — Conclusion (Anthologie des textes Lagarde et Michard)

L'AFFAIRE CALAS

.....Il vient de se passer au Parlement de Toulouse une scène qui fait dresser les cheveux à la tête : on l'ignore peut-être à Paris ; mais si on en est informé, je défie Paris, tout frivole, tout opéra-comique qu'il est, de n'être pas pénétré d'horreur. Il n'est pas vraisemblable que vous n'ayez appris qu'un vieux huguenot de Toulouse nommé Calas, père de cinq enfants, ayant averti la justice que son fils aîné, garçon très mélancolique, s'était pendu, a été accusé de l'avoir pendu lui-

BCU LUCIAN BLAGA CENTRU DE RESURSE PENTRU ISTORIA CĂRȚII

même en haine du papisme, pour lequel ce malheureux avait, dit-on, quelques penchant secret. Enfin le père a été roué, et le pendu, tout huguenot qu'il était a été regardé comme un martyr et le Parlement a assisté pieds nus à les processions en l'honneur du nouveau saint. Trois juges ont protesté contre l'arrêt ; le père a pris Dieu à temoin de son innocence en expirant, a cité ses juges au jugement de Dieu, et pleuré son fils sur la roue. Il y a deux de ses enfants dans mon voisinage qui remplissent le pays de leurs cris ; je m'en suis hors de moi ; je m'y intéresse comme homme, un peu même comme philosophe. Je veux savoir de quel côté est horreur du fanatisme.....

(Voltaire)

L'AFFAIRE SIRVEN

À M. Damillaville
À Fernay, 1-er mars 1975

..... Il semble qu'il y ait dans le Languedoc une furie infernale amenée autrefois par les inquisiteurs à la suite de Simon de Montfort, et que depuis ce temps elle secoue quelquesfois son flambeau.

Un feudiste de Castres, nommé Sirven, avait trois filles. Comme la religion de cette famille est la prétendue reformée, on enlève, entre les bras de sa femme, la plus jeune de leurs filles. On la met dans un couvent ; on la fouette pour lui mieux apprendre son catéchisme ; elle devient folle ; elle va se jeter dans un puits, à une lieue de la maison de son pére. Aussitôt, les zélés ne doutent pas que le père, la mère et les sœurs n'aient noyé cet enfant. Il passait pour constant, chez les catholiques de la province, qu'un des points capitaux de la religion protestante est que les pères et mères sont tenus de pendre, d'égorger ou de noyer tous leurs enfants qu'ils soupçonneront avoir quelque penchant pour la religion romaine. C'était précisement le temps où les Calas étaient aux fers, et où l'on dressait leur échafaud.

L'aventure de la fille noyée parvint incontinent à Toulouse. Voilà un nouvel exemple, s'écrie-t-on, d'un père et d'une mère parricides. La fureur publique s'en augmente ; on roue Calas, et on décrète Sirven, sa femme et ses milles. Sirven épouvanté n'a que le temps de fuir avec toute sa famille malade. Ils marchent à pied, dénués de tout secours, à travers des montagnes escarpées, alors couvertes de neige. Une de ses filles accouche parmi les glaçons, et, mourante, elle emporte son enfant mourant dans ses bras. Ils prennent enfin leur chemin vers la Suisse.

Le même hasard qui m'amena les enfants de Calas veut encore que les Sirven s'adressent à moi. Figurez-vous, mon ami, quatre moutons que des bouchers accusent d'avoir mangé un agneau ; voilà ce que je vis. Il m'est impossible de vous peindre tant d'innocence et tant de malheurs .....

(Voltaire)

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

Né à Langres en 1713, Denis Diderot, issu d'une famille de petite bourgeoisie, fait de solides études chez les jésuites, mais, très vite, pour satisfaire sa curiosité et son esprit d'indépendance, mène pendant plusieurs années une vie de bohème, à Paris.

En 1746, le libraire Le Breton lui confie la direction de l'*Encyclopédie ;* Diderot se passionne pour l'entreprise qu'il mène à bonne fin, en dépit des plus graves difficultées. Toutefois l'activité qu'il déploye au service de l'Encyclopédie ne saurait lui suffire et, de 1746 à 1773, Diderot est un véritable polygraphe qui écrit dans les genres les plus divers. Sa pensée philosophique, qui ne cessera de s'accentuer dans le sens de l'athéisme, du matérialisme, voire de l'évolutionnisme, s'exprime dans des écrits dont la hardiesse lui vaut en 1749 un emprisonnement de trois mois à Vincennes et qui s'épanouissent ultérieurement en de véritables visions cosmiques. Comme critique, ses idées littéraires reposent surtout sur la confiance dans l'enthousiasme et la libre impulsion de la nature. Plus particulièrement en matière théâtrale, il cherche à élaborer, sur les bases de la réalité quotidienne et de la sensibilité vertueuse, un nouveau genre qu'il appelle „genre sérieux" ou „drame bourgeois" ; il en donne avec un succès modéré quelques exemples *(Le Fils naturel,* 1757 ; *Le Père de Famille,* 1758) et en fait la théorie dans ses *Entretiene sur le Fils naturel* (757). Mais d'autres arts l'intéressent, notamment la peinture : il rend compte des expositions, met au point une méthode de critique d'art qui prend comme critères la vérité et la puissance d'émotion, s'élève aux questions de

doctrine esthétique dans ses *Essais sur la* peinture. Toute cette production est dominée par une sensibilité et une imagination sans cesse en mouvement, qui s'expriment surtout dans sa correspondance, en particulier dans ses lettres à Sophie Volland, et trouvent une forme romanesque éblouissante dans *Le Neveu de Rameau* (762), son chef-d'oeuvre.

En 1773, il part pour Saint Pétersbourg où l'appelait la tsarine Catherine II, dont les libéralités lui assurèrent le calme et l'aisance dans ses dernières années. En plus des travaux politiques et pédagogiques auxquels il se livrera pour sa protectrice, il composera de nouveaux contes et romans pleins de vie et de mouvement : dans *Jacques le Fataliste* (1773) notamment, il exprime ses idées morales : la liberté n'est qu'un vain mot, mais une morale naturelle et sociale est possible. Enfin, il revient, avec *Le Paradoxe sur le Comédien* (1773), à des théories dramatiques et esthétiques, marquant cette fois-ci une certaine méfiance à l'égard de cette sensibilité qui avait été pourtant le moteur profond de son génie. Il regagne Paris en 1774 et il célèbre sa protectrice. Quelque peu épuisé par toutes ses activités antérieures, il travaille en philosophe apaisé, pour son plaisir, sans produire aucune nouvelle oeuvre importante. Il meurt en 1784.

REVE DE D'ALEMBERT (1796)

„TOUT EST EN UN FLUX PERPÉTUEL"

Diderot suppose qu'il a eu avec d'Alembert une conversation où il lui a exposé ses idées matérialistes : d'après lui, la matière peut produire la pensée. Rentré chez lui (il habite chez son mie Mlle de Lespinasse), d'Alembert s'endort, mais, encore troublé par la discussion, il rêve à voix haute, formulant des hypothèse hardies : l'homme est comme un amas de molécules sensibles agglomérées ainsi que les abeilles groupées en essaim ; ces molécules peuvent, en se dissociant, former d'autres être, et ainsi il se produit entre les divers êtres un échange incessant.

BCU IASI CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

D'ALEMBERT : Le tout change sans cesse... L'homme n'est qu'un effet commun, le monstre d'un effet rare ; tous les deux également naturels, également nécessaires, également dans l'ordre universel et général... Et qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à cela ? ... Tous les être circulent les uns dans les autres, par conséquent toutes les espèces tout est en un flux perpétuel... Tout animal est plus ou moins homme ; tout minéral est plus ou moins plante ; toute plante est plus ou moins animal. Il n'y a rien de précis en nature... Le ruban du père Castel... Oui, père Castel, c'est votre ruban, et ce n'est que cela. Toute chose est plus ou moins une chose quelconque, plus ou moins terre, plus ou moins eau, plus ou moins air, plus ou moins feu ; plus ou moins d'un règne ou d'un autre... donc rien n'est de l'essence d'un être particulier... Non, sans doute, puisqu'il n'y a aucune qualité dont aucun être ne soit participant... et que c'est le rapport plus ou moins grand de cette qualité qui nous la fait attribuer à un être exclusivement à un autre... Et vous parlez d'individus, pauvres philosophes ! laissez là vos individus ; répondez-moi. Y a-t-il un atome en nature rigoureusement semblable à un autre atome ?... Non... Ne convenez-vous pas que tout tient en nature et qu'il est impossible qu'il y ait un vide dans la chaîne ? Que voulez-vous donc dire avec vos individus ? Il n'y en a point, non, il n'y en a point... Il n'y a qu'un seul grand individu, c'est le tout. Dans ce tout, comme dans une machine, dans un animal quelconque, il y a une partie que vous appellerez telle ou telle ; mais quend vous donnerez le nom d'individu à cette partie du tout, c'est par un concept aussi faux que si, dans un oiseau, vous donniez le nom d'individu à l'aile, à une plume de l'aile... Ez vous parlez d'essences, pauvres philosophes ! laissez là vos essences. Voyez la masse générale, ou si, pour l'embrasser, vous avez l'imagination trop étroite, voyez votre première origine et votre fin dernière... O Archytas, vous qui avez mesuré le globe, qu'êtes-vous ? un peu de cendre... Qu'est-ce qu'un être ?... La somme d'un certain nombre de tendances... Est-ce que je puis être autre chose qu'une tendance ?... non, je vais à un terme... Et les espèces ?... Les espèces ne sont que des tendances à un terme commun qui leur est propre... Et la vie ?... La vie, une suite d'actions et de réactions. Vivant,

j'agis et je réagis en molécules... Je ne meurs donc point?... Non, sans doute, je ne meurs point en ce sens, ni moi, ni quoi que ce soit... Naître, vivre et passer, c'est changer de formes... Et qu'importe une forme ou une autre? Chaque forme a le bonheur et le malheur qui lui est propre. Depuis l'éléphant jusqu'au puceron... depuis le puceron jusqu'à la molécule sensible et vivante, l'origine de tout, pas un point dans la nature entière qui ne souffre ou qui ne jouisse.

MADEMOISELLE DE LESPINASSE : Il ne dit plus rien.

BORDEU : Non ; il a fait une assez belle excursion. Voilà de la philosophie bien haute ; systématique dans ce moment, je crois que plus les connaissances de l'homme feront des progrès, plus elle se vérifiera.

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

L'encyclopédie ne fut à l'origine qu'une entreprise de librairie : pour le libraire LE BRETON, il s'agissait d'éditer une sorte de dictionnaire universel, tel qu'il en était déjà paru depuis la fin du XVII-e siècle, mais mis au courant des dernieres découvertes scientifiqzes. Primitivement Le Breton songeait à traduire une Encyclopédie anglaise, publiée à Londres en 1727, mais Diderot, chargé en 1746 de la direction de l'entreprise, et son collaborateur, le mathématicien D'Alembert, conçurent très vite, aidés de toute une équipe, un dessein plus vaste et plus original ; non contents d'y dresser un répertoire des connaissances humaines ils voulurent faire de l'ouvrage une arme de la lutte philosophique : outre des définitions vraiment centrales du philosophe et de l'esprit philosophique, les rédacteurs profitérent de nombreux articles en apparence inoffensifs pour rappeler les méthodes et les thèmes de l'esprit nouveau : critique du témoignage, refus de l'absolutisme politique, pacifisme, apologie de la tolérance etc.

Ils prirent néanmoins fort au sérieux la tâche de vulgar sation des connaissances qui leur était demandée et qu'ils rappellent comme un de leurs principes directeurs sous la plume de d'Alembert dans le *Discours préliminaire* en tête du tome I (1751), mais là encore en la tournant à la gloire des progrès de l'esprit humain qui se fait principalement par l'essor scientifique : par exemple, en présentant telle découverte médicale, ils saisissent l'occasion de montrer comment il faut se libérer des préjugés ; en insistant particulièrement sur la documentation technique relative aux divers métiers, en illustrant les articles correspondants de planches établies

avec la plus grande précision, ils mettent en évidence l'emprise croissante de l'homme sur la nature et l'utilité des sciences ; enfin en ouvrant leurs articles aux sciences „humaines", et notamment aux sciences économiques, ils consacrent l'avènement de nouvelles méthodes de recherche. Sur le plan artistique, l'oeuvre se tourne en apologie de toutes les formes de la civilisation, notamment du théâtre, et en face de l'esthétique classique du goût, fait sa part à l'esthétique nouvelle du sublime et du génie.

Il est facile de comprendre, dans ces conditions, les réactions que suscita l'Encyclopédie : l'ouvrage, dont le premier tome, annoncé par un prospectus de Diderot en 1750, était paru en 1751, fut deux fois suspendu par le gouvernement, en 1752 et en 1759, et certains de ses articles soulevèrent des polémiques retentissantes. Mais ses promoteurs étaient très conscients, des difficultés de toutes sortes auxquelles ils devaient se heurter et Diderot, malgré quelques défaillances passagères, ne se découragea pas. Ils bénéficièrent de l'appui de Mme De Pompadour et de M. De Malesherbes, chargé de la direction de la Librairie, c'est-à-dire de l'administration qui devait surveiller la publication des livres. Les derniers volumes parurent en 1772 : ils s'achèvent sur un acte de foi dans l'avenir de ce genre d'entreprises collectives. Le retentissement des dix-sept volumes de l'Encyclopédie fut considérable et l'oeuvre entra dans toutes les bibliothèques.

D'ALEMBERT — LE BUT DE L'ENCYCLOPÉDIE

L'ouvrage que nous commençons (et que nous désirons finir) a deux objets : comme *Encyclopédie*, il doit exposer, autant qu'il est possible, l'ordre et l'enchaînement des connaissances humaines ; comme *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, il doit contenir sur chaque science et sur chaque art, soit libéral, soit mécanique, des principes généraux qui en sont la base, et les détails les plus essentiels qui en font le corps et la substance. Ces deux points de vue, d'Encyclopédie et de Dictionnaire raisonné, formeront donc le plan et la division de notre Discours préliminaire. Nous

allons les envisager, les suivre l'un après l'autre, et rendre compte des moyens par lesquels on a tâché de satisfaire à ce double objet.

Pour peu qu'on ait réfléchi sur la liaison que les découvertes ont entre elles, il est facile de s'apercevoir que les sciences et les arts se prêtent mutuellement des secours, et qu'il y a par conséquent une chaîne qui les unit. Mais s'il est souvent difficile de réduire à petit nombre de règles ou de notions générales chaque science ou chaque art en particulier, il ne l'est pas moins de renfermer dans un système qui soit une des branches infinement variées de la science humaine.

Le premier pas que nous ayons à faire dans cette recherche, est d'examiner, qu'on nous permette ce terme, la généalogie et la filiation de nos connaissances, les causes qui ont dû les faire naître et les caractères qui les distinguent ; en un mot, de remonter jusqu'à l'origine et à la génération de nos idées. Indépendamment des secours que nous tirerons de cet examen pour l'énumération encyclopédique des sciences et des arts, il ne saurait être déplacé à la tête d'un *Dictionnaire raisonné des connaissances humaines.*

D'ALEMBERT — „Discours préliminaire de l'Encyclopédie" (1751)

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

J. J. ROUSSEAU (1712–1778)

Né à Genève en 1712, d'une famille protestante Jean-Jacques Rousseau eut des années de jeunesse aventureuses ayant perdu sa mère dès sa naissance, élevé assez mal par un père qui exalta sa sensibilité de façon trop précoce, ne pouvant se plier à la moindre contrainte, essayant l'apprentissage plusieurs métiers sans persévérer dans aucun, connaissant de fâcheuses faiblesses morales, il fut quelques années durant un véritable vagabond aux fortunes les plus diverses. Mais il avait rencontré, dès 1728, à Annecy, une jeune femme récemment convertie au catholicisme, Mme De Warens, qui était occupée de le convertir à son tour en l'envoyant dans un hospice religieux à Turin. Rousseau revient auprès d'elle en 1732, et connaît alors une période délicieuse et féconde ; c'est le moment où il se donne à lui-même l'essentiel d'une culture, un peu désordonnée, mais très vaste d'autodidacte. Il quitte Mme De Warens en 1740 et part pour Paris où, comptant sur ses talents musicaux pour réussir, il s'essaie à mener une existence mondaine.

Les déboires qu'il y trouve, et peut-être une brusque illumination, en 1749, en allant voir Diderot prisonnier à Vincennes, L'amènent à concevoir son idée fondamentale : l'homme est naturellement bon, mais le développement de la civilisation, loin de l'améliorer, à été funeste à sa vertu primitive. C'est là le thème du *Discours sur les sciences et les arts* (1750) envoyé à L'Académie de Dijon pour participer à un concours dont le sujet proposé était de savoir si l'essor des arts et des sciences contribuait au progrès moral. Rousseau remporte le prix, acquiert le célébrité et entreprend

de réformer sa vie dans le sens d'une solitude „vertueuse" et un peu aigrie, en dépit du succès de son opéra *Le Devin de village* (1752). Dès lors il oriente son oeuvre vers une critique méthodique de la vie sociale. Avertissant bien ses lecteurs qu'il ne veut pas prêcher un retour effectif à l'état de nature, il se consacre d'abord, dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité* (1755), à une étude des origines mêmes du fait social et dénonce les méfaits de la propriété. Puis, en réponse à l'article *Genève* de *l'Encyclopédie* il revient à propos des dangers moraux du théâtre, sur l'idée de la civilisation corruptrice. Ce système mettait Rousseau en opposition avec la plupart des philosophes de son temps.

En fait, il y avait une grande part de malentendu dans cette opposition et Rousseau, pas plus que les autres philosophes, n'entendait préconiser une fuite devant la vie et ses responsabilités au sein d'une solitude stérile : après 1758, retiré dans une petite maison du village de Montmorency, soutenu par l'amitié du maréchal de Luxembourg et de sa femme, il poursuit l'élaboration de sa doctrine vers la recherche de valeurs plus positives qu'il va demander à l'exaltation de la nature. Il donne d'abord à cette exaltation une forme romanesque dans *La Nouvelle Héloïse* (1761), où au sein d'un cadre montagnard et d'un décor rustique, il met en scène des âmes sensibles, épanchant ainsi une imagination tendre que la vie n'arrivait pas à satisfaire en lui et nous proposant, à travers de pathétiques conflits, un idéal domestique et moral nouveau. Sur un plan philosophique et politique, il étudie dans *Le Contrat social* (1762) comment s'est opéré le passage de l'état de nature à l'état social et comment le pacte social n'a de valeur que s'il garantit les droits naturels. Enfin dans L'Emile (1762), traité pédagogique résultant de réflexions déjà anciennes et d'une abondante documentation, il prône une éducation naturelle, défiante, à l'égard de la culture livresqur, lui préférant les leçons de l'hygiène, du travail manuel, de l'expérience, ne donnant à l'enfant que les connaissances propres à son âge, l'amenant à trouver les règles morales en sa seule conscience, achevant de le former par le voyage et l'amour conjugal. C'est l'époque littérairement la plus féconde de sa vie.

Ce système, où l'homme doit tout à la nature et où la religion elle-même n'est que l'expression d'instincts profonds et non d'une révélation surnaturelle, parut dangereux à beaucoup de catholiques et *L'Emile* fut condamné par le Parlement de Paris en 1762. Rousseau va dès lors connaître une période d'exils et de tribulations à travers la Suisse d'abord, d'où le chasse (1765) une opinion protestante elle aussi très hostile, puis en Angleterre où il se lie et se brouille à mort avec le philosophe David Hume. In 1767 il revient en France et, après de nouvelles errances, se fixe définitivement à Paris en 1770. Ces épreuves le bouleversent et, en butte à ce qu'il imagine comme une conspiration universelle et qui était tout de même en réalité l'hostilité non déguisée d'un importante partie du public et des écrivains, il veut à tout prix se justifier devant ses contemporains. C'est cette justification de l'homme que tentent ses dernières oeuvres : *les Lettres à M. de Malesherbes*, où il tâche d'expliquer le bonheur d'une solitude que certains lui reprochaient ; les *Confessions*, rédigées de 1765 à 1770 et publiées seulement après sa mort en 1782 et 1789, où une ambition de siencerité totale se nuance d'un souci plus ou moins conscient d'apologie personell, enfin d'étranges *Dialogues* composés de 1772 a 1776 où il finit par en appeler à la postérité. Désespérant de se gagner l'opinion, se jugeant définitivement seul parmi les hommes, Rousseau, dans ses Réveries du Promeneur solitaire (1776—1778), se livre à ce qui avait toujours été son plus grand plaisir, le goût de l'analyse intérieure, l'agrément de la vie rustique, et des souvenirs qui s'y rattachent, la joie de l'extase. Il meurt à Ermenonville en 1778, chez des amis, M. et Mme de Girardin, qui lui avaient assuré de plaisibles derniers jours.

DU CONTRAT SOCIAL

DU PACTE SOCIAL. Depuis un séjour dans la République de Venise en 1743, pour accompagner l'ambassadeur de France, Rousseau projetait d'écrire un vaste traité sur les *Institutions politiques*, mais, ne pouvant en venir à bout, il détruisit ses notes

BCU LAUSANNE

et en détacha le fragment le plus réussi qu'il publia, en 1762, sous le titre de *Contrat Social* ; il y montre comment il est possible de sauvegarder dans la société l'essentiel des libertés de l'homme naturel ; il faut pour cela que toute contrainte politique soit l'expression, directe ou indirecte, de la volonté collective. Mais comment être sûr que ce sera toujours bien le cas ? Telle est la question à laquelle il cherche à répondre.

.... „Trouver une forme d'association qui défende et protège de toute la force commune la personne et les biens de chaque associé, et par laquelle chacun s'unissant à tous n'obéisse pourtant qu'à lui-même et reste aussi libre qu'auparavant", tel est le problème fondamental dont le contrat social donne la solution.

Les clauses de ce contrat sont tellement déterminées par la nature de l'acte que la moindre modification les rendrait vaines et de nul effet ; en sorte que, bien qu'elles n'aient peut-être jamais été formellement énoncées, elles sont partout les mêmes, partout tacitement admises et reconnues ; jusqu'à ce que, le pacte social étant violé, chacun rentre alors dans ses premiers droits et reprenne sa liberté naturelle, en perdant la liberté convenntionelle pour laquelle il y renonça.

Ces clauses bien entendues se réduisent toutes à une seule, savoir l'aliénation totale de chaque associé avec tous ses droits à toute la communuaté. Car, premièrement, chacun se donnant tout entier, la condition est égale pour tous, et la condition étant égale pour tous, nul n'a intérêt de la rendre onéreuse aux autres.

De plus, l'aliénation se faisant sans réserve, l'union est aussi parfaite qu'elle peut l'être et nul associé n'a plus rien à réclamer.

Car s'il restait quelques droits aux particuliers comme il n'y aurait aucun supérieur commun qui pût prononcer entre eux et le public, chacun étant à quelque point son propre juge prétendrait bientôt l'être en tous, l'état de nature subsisterait, et l'association deviendrait nécessairement tyrannique ou vaine.

Enfin chacun se donnant à tous ne se donne à personne, et comme il n'y a pas un associé sur lequel on n'acquière le même troit qu'on lui cède sur soi, on gagne l'équivalent de tout ce qu'on perd et plus de force pour conserver ce qu'on a.

Si donc on écarte du pacte social ce qui n'est pas de son essence, on trouvera qu'il se réduit aux termes suivants : *Chacun de nous met en commun sa personne et toute sa puissance sous la suprême direction de la volonté générale, et nous recevons en chaque membre comme partie indivisible du tout.*

A l'instant, au lieu de la personne particulière de chaque contractant, cet acte d'association produit un corps moral et collectif composé d'autant de membres que l'assemblée a de voix, lequel reçoit de ce même acte son unité, son *moi* commun, sa vie et sa volonté.

Cette personne publique qui se forme ainsi par l'union de toutes les autres prenait autrefois le nom de *Cité*, et prend maintenant celui de *République* ou de *corps politique*, lequel est appelé par ses membres *État* quand il est passif, *Souverain* quand il est actif, *Puissance* en le comparant à ses semblables. A l'égard des associés ils prennent collectivement le nom de *peuple*, et s'appellent en particulier *Citoyens*, comme participants à l'autorité souveraine, et *Sujets* comme soumis aux lois de l'État.

(*Du Contrat social*, essai politique en 4 livres, 1972, Livre premier, chap. VI)

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

AVANT-PROPOS

L'Europe marche à grands pas vers sa révolution, et tous ses efforts du despotisme ne l'arrêteront point.

Le destin, qui est l'esprit de la folie et de la sagesse, se fait place au travers des hommes et conduit tout à sa fin. La révolution de France n'est point le coup d'un moment, elle a ses causes, sa suite et son terme : c'est ce que j'ai essayé de développer.

Je n'ai rien à dire de ce faible essai, je prie qu'on le juge comme si l'on n'était ni Français ni Européen ; mais qui que vous soyez, puissiez-vous en le lisant aimer le coeur de son auteur ; je ne demande rien davantage, et je n'ai point d'autre orgueil que celui de ma liberté.

Un Anglais m'en donna l'idée ; ce fut M. de Cugnières, de la société philantropique de Londres, dans une lettre savante qu'un écrivit à M. Thuillier, secrétaire de la municipalité de Blérancourt, quand elle brûla la déclaration du clergé.

Tant d'hommes ont parlé de cette révolution, et la plupart n'en ont rien dit. Je ne sais point que quelqu'un, jusqu'ici, se soit mis en peine de chercher dans le fond de son coeur ce qu'il avait de vertu pour connaître ce qu'il méritait de liberté. Je ne prétends faire le procès à personne ; tout homme fait bien de penser ce qu'il pense, mais quinconque parle ou écrit, doit compte de sa vertu à la cité.

Il y eut sans cesse en France, pendant cette révolution, deux partis obstinés, celui du peuple, qui voulant combler de puissance ses législateurs, aimait les fers qu'il se donnait lui-

BOSTON COLLEGE UNIVERSITY LIBRARY

même ; celui du prince, qui se voulant élever au-dessus de tous, s'embarrassait moins de sa propre gloire que de sa fortune. Au milieu de ces interêts, je me suis cherché moi-même ; membre du souverain, j'ai voulu savoir si j'étais libre, et si la législation méritait mon obéissance ; dans ce dessein, j'ai cherché le principe et l'harmonie de nos lois, et je ne dirai point comme Montesquieu, *que j'ai trouvé sans cesse de nouvelles raisons d'obéir*, mais que j'en ai trouvé pour croire que je n'obéirais qu'à ma vertu.

Qui que vous soyez, o législateurs, si j'eusse découvert qu'on pensait à m'assujettir, j'aurais fui une patrie malheureuse, et je vous eusse accablé de malédictions.

N'attendez de moi ni flatterie, ni satire ; j'ai dit ce que j'ai pensé de bonne foi. Je suis très jeune, j'ai pu pécher contre la politique des tyrans, blâmer des lois fameuses et des coutumes reçues ; mais parce que j'étais jeune, il m'a semblé que j'en étais plus près de la nature.

Comme je n'ai point eu le dessein de faire une histoire, je ne suis point entré dans certains détails sur les peuples voisins. Je n'ai parlé du droit public de l'Europe que quand ce droit public intéressait celui de la France. Je remarquerai ici toutefois que les peuples n'ont envisagé la révolution des Français que dans ses rapports avec leur charge et leur commerce, et qu'ils n'ont point calculé les nouvelles forces qu'elle pourrait prendre de sa vertu.

SAINT-JUSTE — *L'esprit de la Révolution*, 1963 (Union Générale d'Editions)

RAPPORT CONTRE LA CLEMENCE

Il ne s'agit point ici d'un „discours" proprement dit, mais d'un „rapport" présenté au nom du Comité de Salut public et de Sûrete générale le 8 Ventôse, an II. Saint-Just terminera en s'écriant : „Osez ! ce mot renferme toute la politique de notre révolution".

Je vous ai dit qu'à la destruction de l'aristocratie le système de la République était lié.

BCU IASI - CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

En effet, la force des choses nous conduit peut-être à des résultats auxquels nous n'avons point pensé. L'opulence est dans les mains d'un assez grand nombre d'ennemis de la Révolution ; les besoins mettent le peuple qui travaille dans la dépendance de ses ennemis. Concevez-vous qu'un empire puisse exister, si les rapports civils aboutissent à ceux qui sont contraires à la forme de gouvernement ? Ceux qui font des révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau. La Révolution nous conduit à reconnaître ce principe, que celui qui s'est montré l'ennemi de son pays n'y peut être propriétaire. Il faut encore quelques coups de génie pour nous sauver.

Serait-ce donc pour ménager des jouissances à ses tyrans que le peuple verse son sang sur les frontières, et que toutes les familles portent le deuil de leurs enfants ? Vous reconnaîtrez ce principe : que celui-là seul a des droits dans notre patrie, qui a coopéré à l'affranchir. Abolissez la mendicité, qui déshonore un Etat libre ; les propriétées des patriotes sont sacrées, mais les biens des conspirateurs sont là pour tous les malheureux. Les malheureux sont les puissances de la terre ; ils ont le droit de parler en maîtres aux gouvernements qui les négligent. Ces principes sont réversifs des gouvernements corrompus ; ils détruiraient le vôtre, si vous le laissiez corrompre ; immolez donc l'injustice et le crime, si vous ne voulez point qu'ils vous immolent.

(Rapport à la Convention
du 26 février 1794)

BCU IASI / CENTRE

Né à Montpellier en 1798, mort à Paris en 1857.

Il fit ses études à l'École polytechnique, puis donna des leçons de mathématiques. Il devint le secrétaire de Saint-Simon en 1817 et une brouille les sépara en 1824. Il ouvrit en 1826 un „cours de philosophie positive". Atteint d'aliénation mentale, il dut être interné pendant quelques mois, et sortit avec la mention : „non guéri". Il reprit son cours, devint répétiteur (1832), puis examinateur (1837) à l'École polytechnique. De 1831 à 1848, il fit un cours public et gratuit d'astronomie élémentaire à la mairie du III-e arrondissement. Séparé de sa femme, ayant perdu son emploi, vivant de l'aide de ses amis d'un caractère de plus en plus difficile, Comte rencontra en 1845 Clotilde de Vaux. Ce fut „L'année sans pareille". Atteinte d'une maladie mortelle, la jeune femme mourut l'anné suivante. Il l'avait aimée ; sa pensée philosophique tourna au mystisisme, et Clotilde de Vaux devint pour lui „sainte Clotilde", patronne de l'Humanité, Fondateur du positivisme, Auguste Comte a exercé une grande influence et a fait s'élever une grande espérance dans l'humanité. Sa doctrine est encore florissante en Brésil, dont le drapeau porte sa devise politique de 1848 : *Ordem e progresso*. Le „culte de l'Humanité", aux rites compliqués, a été institué dans ce pays. En Suède, le positivisme a pris une teinte politique et sociale. A Paris, le „temple de l'Humanité" est encore fréquenté. — La base du positivisme réside dans cet aphorisme : „Il n'y a qu'une maxime absolue, c'est qu'il n'y a rien d'absolu". Le système présente deux aspects : un aspect scientifique, et un aspect politique et religieux. Comte nie la

BCU CLUJ UNIVERSITY LIBRARY

psychologie, le droit les relations de cause à effet. Seuls, les faits l'intéressent, c'est-à-dire ce que l'expérience permet de constater et de contrôler, expérience des sens, il s'entend. — Comte a défini lui-même la *loi des trois états* des sociétés occidentales : „Par la nature même de l'esprit humain, chaque branche de nos connaissances est assujettie dans sa marche à passer successivement par trois états théoriques différents : l'état *théologique* ou fictif, l'état métaphysique ou abstrait, enfin l'état scientifique ou positif". Plus l'objet d'une science est simple, plus celle-ci arrive rapidement à l'état *positif ;* l'ordre de complexité est : mathématique, astronomie, physique, biologie, sociologie. Comte distingue les sciences abstraites et les sciences *concrètes ;* le but des sciences abstraites est la connaissance des lois. La science finale est la sociologie, qui se divise en deux branches : la *statique sociale* (étude de la famille et de la société) et la *dynamique sociale* (étude du développement des sociétés). Les sociétés doivent être organisées de manière *positive ;* un pouvoir *spirituel*, différent du pouvoir *politique*, doit exister ; une classe *spéculative* (penseurs et artistes) doit faire face à la classe *active* (agriculteurs, industriels et commerçants). Le comtisme (et c'est ce que Stuart Mill lui reproche) ne croit pas en un Créator du monde. L'objet unique du culte c'est : l'Humanité. Elle est le *Grand Etre*. Le culte revêt trois aspects : *public* (adoration du Grand Etre), *personnel* (adoration de la femme) et *domestique* ; ce culte domestique, au rite minutieux réglé par Comte dans les moindres détails, comprend neuf sacrements : la *présentation*, l'*initiation* (à l'âge de 14 ans), l'*admission* (à 21 ans), la *destination* (à 28 ans), le *mariage*, la *maturité* (à 42 ans), la *retraite* (à 63 ans), la *transformation* ou mort, et l'*incorporation* au Grand Etre, qui a lieu sept ans après la mort. — La Terre s'appelle le *Grand Fétiche* et l'Espace le *Grand Milieu*. — La morale de Comte peut se résumer brièvement : vivre pour autrui.

OEUVRES PRINCIPALES : *Cours de philosophie positive* (1840—1842), *Traité élémentaire de géomètrie analytique* (1843), *Discours sur l'esprit positif* (1844), *Discours sur l'ensemble du positivisme* (1848), *Calendrier positiviste* (1849), *Système de politique positive ou traité de sociologie instituant la religion*

de l'Humanité (1851—1854), *Catéchisme positiviste ou sommaire exposition de la religion universelle, en onze entretiens systématiques entre une femme et un prêtre de l'Humanité* (1854), *Appel aux conservateurs* (1855), *Synthèse subjective ou système universel des conceptions propres à l'état normal de l'Humanité* (1856), *Testament d'Auguste Comte* (posth. 1884), *La Correspondance complète* de Comte.

EXPOSITION DU PLAN DE CE COURS, OU CONSIDERATIONS GÉNÉRALES SUR LA HIERARCHIE DES SCIENCES POSITIVES

Toutes les échelles encyclopédiques qui ont été construites, comme celle de Bacon et de d'Alembert, d'après une distinction entre les facultés intellectuelles sont, par cela seul, défectueuses. Dans chacun de ses modes d'activité, notre entendement emploie simultanément toutes ses facultés.

Au lieu de nous arrêter sur un fait si bien constaté, il est plus utile d'en rechercher la cause. Cette cause consiste dans le défaut d'homogénéité qui a toujours existé, jusqu'à ces derniers temps, entre les différentes parties du système intellectuel, les unes étant successivement devenues positives, tandis que les autres restaient théologicues ou métaphysiques.

Il est maintenant possible de procéder à la disposition rationnelle d'un système dont toutes les parties sont devenues homogènes.

La théorie des classifications, qui a été établie par les travaux des botanistes et des zoologistes, offre un guide certain : c'est le principe de l'art de classer. Ce principe consiste en ce que la classification doit ressortir de l'étude des objets à classer, et être déterminée par l'enchaînement que les objets présentent, de telle sorte que cette classification soit elle-même l'expression du fait le plus général.

En appliquant cette règle au cas actuel, c'est d'après la dépendance mutuelle qui existe entre les diverses sciences positives que nous devons procéder à leur classification. Cette dépendance, pour être réelle, nepeut résulter que de celle des phénomènes correspondants.

Avant d'exécuter cette opération, il est nécessaire de circonscrire avec précision le sujet de la classification proposée.

Tous les travaux humains sont des travaux de spéculation ou d'action. La division la plus générale consiste à les distinguer en théoriques et en pratiques. C'est seulement des connaissances théoriques qu'il doit être question dans ce cours. Car il ne s'agit pas d'observer le système entier des notions humaines, mais uniquement celui des conceptions relatives aux divers ordres de phénomènes qui fournissent une base solide à toutes les combinaisons, et qui ne sont fondées sur aucun autre système intellectuel. Or, dans un tel travail, c'est la spéculation qu'il faut considérer, et non l'application.

Sans doute, quand on envisage l'ensemble des travaux humains, on doit concevoir l'étude de la nature comme étant destinée à fournir la base de l'action de l'homme. En résumé, *science, d'où prévoyance ; prévoyance, d'où action* : telle est la formule qui exprime la relation de la *science* et de l'*art*.

Malgré l'importance de cette relation, ce serait former des sciences une idée bien imparfaite que de les concevoir seulement comme les bases des arts. Quelques services qu'elles aient rendus à *l'industrie*, les sciences ont surtout pour but de satisfaire au besoin qu'éprouve notre intelligence de connaître les lois des phénomènes. Pour sentir combien ce besoin est profond et impérieux, il suffit de penser aux effets physiologiques de *l'étonnement*, et de considérer que la sensation la plus terrible que nous puissions éprouver est celle qui se produit toutes les fois qu'un phénomène nous semble ne pas s'accomplir conformément aux lois naturelles qui nous sont familières.

Si l'intelligence ne s'occupait que de recherches d'une utilité pratique, immédiate, elle se trouverait, par cela seul, comme l'a remarqué Condorcet, arrêtée dans ses progrès, même à l'égard des applications auxquelles on aurait sacrifié les travaux spéculatifs. Les applications les plus importantes dérivent de théories formées dans une simple intention scientifique, et qui, souvant, ont été cultivées pendant plusieurs siècles sans produire aucun résultat pratique. C'est ainsi que Condorcet à pu dire avec raison : „Le matelot, qu'une exacte observation de la longitude préserve du naufrage, doit la vie

à une théorie conue, deux mille ans auparavant, par des hommes de génie, qui avaient en vue de simples spéculations géométriques".

L'esprit humain doit donc procéder aux recherches théoriques, en faisant abstraction de toute considération pratique. Nos moyens de découvrir la vérité sont tellement faibles que, si nous ne le concentrions pas exclusivement vers ce but, il nous serait presque toujours impossible d'y parvenir.

L'ensemble de nos connaissances sur la nature et les procédés que nous en déduisons pour la modifier à notre avantage formant deux champs distincts, qu'il faut concevoir et cultiver séparément. Le champs théorique me paraît devoir constituer exclusivement le sujet d'un cours de philosophie positive. Sans doute il serait possible d'imaginer un cours plus étendu, portant à la fois sur la théorie et sur la pratique. Mais cette entreprise me semble exiger préalablement un travail qui n'a pas encore été fait, celui de former, d'après les théories scientifiques, les conceptions destinées à servir de base aux procédés de la pratique.

Les sciences ne s'appliquent pas immédiatement aux arts, du moins dans les cas les plus parfaits. Il existe, entre ces deux ordres d'idées, un ordre moyen qui, encore mal déterminé dans son caractère philosophique, devient déjà plus sensible quand on considère la classe sociale qui s'en occupe. Entre les savants et les directeurs de travaux, il commence à se former une classe inte-médiaire, celle des *ingénieurs*, qui ont pour mission d'organiser les relations de la théorie et de la pratique. Sans se proposer le progrès de la science, ils cherchent à en déduire les applications industrielles. Un travail qui embrasserait les théories des arts serait prématuré ; car ces doctrines intermédiares entre la théorie et la pratique ne sont pas encore formées ; il n'en existe que quelques éléments relatifs aux sciences et aux arts les plus avancés. C'est ainsi que la géométrie descriptive de Monge est une théorie des arts de construction.

On concevra d'autant mieux la difficulté de construire ces doctrines intermédiaires, si l'on remarque que chaque art dépend, non seulement d'une science correspondante mais encore de plusieurs autres. C'est ainsi que la théorie de l'agriculture exige une combinaison de la biologie, de la

chimie et de la physique, ainsi que de l'astronomie et des mathématiques. Il en est de même des beaux-arts.

Ces théories n'ont pu être formées, parce qu'elles supposent le développement préalable de toutes les sciences principales. En résumé, nous ne devons considérer dans ce cours que les théories scientifiques, et nullement leurs applications.

Avant de procéder à la classification des sciences, il me reste à exposer une distinction qui achèvera de circonscrire le sujet de cette étude.

Il faut distinguer deux genres de sciences : les unes, abstraites et générales, ont pour objet la découverte des lois qui régissent les diverses classes de phénomènes ; les autres, concrètes, particulières et descriptives, qu'on désigne quelquefois sous le nom de sciences naturelles, appliquent ces lois à l'histoire des différents être existents. C'est sur les premières seules que porteront nos études.

On pourra apercevoir nettement cette différence en comparant, d'une part, la biologie générale et, d'autre part, la zoologie et la botanique.

L'étude des lois de la vie en général et la détermination du mode d'existence de chaque corps vivant en particulier constituent deux ordres de travaux d'un caractère distinct. Cette seconde étude est, en outre, fondée sur la première.

Il en est de même de la chimie par rapport à la minéralogie. La première est la base de la seconde. Dans la chimie, on examine toutes les combinaisons possibles des molécules. Dans la minéralogie, on considère seulement celles de ces combinaisons qui sont réalisées dans la constitution du globe terrestre. La plupart des faites envisagés dans la première n'ont qu'une existence artificielle.

Ainsi tel corps, comme le chlore ou le potassium, pourra avoir une extrême importance en chimie, par l'étendue et l'énergie de ses affinités, tandis qu'il n'en aura presque aucune en minéralogie.

Réciproquement, un composé, tel que le granit ou le quartz, sur lequel porte la majeure partie des considérations minéralogiques, n'offrira, en chimie, qu'un intérêt très médiocre.

Ce qui rend encore plus sensible la nécessité de cette distinction, c'est que, non seulement chaque section de la physique concrète suppose la culture préalable de la section

correspondante de la physique abstraite, mais encore elle exige la connaissce des lois relatives à tous les ordres de phénomènes.

L'étude de la terre exige la connaissance de la physique et de la chimie, ainsi que celle de l'astronomie et de la biologie. Il en est de même de chacune des sciences naturelles.

C'est pour ce motif que la *physique concrète* a fait jusqu'à présent si peu de progrès. Car elle n'a pu commencer à être étudiée d'une manière rationnelle qu'après la *physique abstraite*.

L'examen de cette condition confirme la raison pour laquelle nous devons nous borner à l'étude des sciences générales. Dans l'état présent de l'esprit humain, il y aurait une sorte de contradiction à vouloir réunir, dans un même cours les deux ordres de sciences.

La philosophie des sciences fondamentales, présentant un système de conceptions positives sur tous les ordres de connaissances suffit pour constituer cette *philosophie première*, que cherchait Bacon, et qui, destinée à servir de basse à toutes les spéculations, doit être réduite à son expression la plus simple.

AUGUSTE COMTE. — „Philosophie positive" t. I. (Mathématiques, Astronomie), chap. II. (E. Flammarion-édit.)

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

BCU "M. EMINESCU" IASI

TAINE, Hippolyte (1828–1893)

Né à Vouziers en 1828, Hippolyte Taine entre premier à l'Ecole Normale Supérieure (1848) et se consacre à l'étude de la philosophie. Mais ses idées déterministes sont incompatibles avec la doctrine officielle de l'époque, et il est refusé à l'agrégagion en 1851. Il renonce alors provisoirement à l'Université et choisit un sujet littéraire pour sa thèse de doctorat.

Cette thèse paraît en 1853, c'est *l'Essai sur La Fontaine et ses Fables* (édition définitive, La Fontaine et ses Fables, 1860). Taine publie ensuite un *Essai sur Tite Live* (1856) puis un ouvrage sur *Les Philosophes français du XIX-e siècle*, qui commence à le faire connaître (1857). Il consacre à des études de Critique Littéraire de nombreux articles qui seront recueillis dans les *Essais de Critique et d'Histoire* (1858), suivis de *Nouveaux Essais* (1865) et de *Derniers Essais* (1894). Il expose son système critique dans *l'introduction à l'Historie de la Littérature anglaise* (1863).

Nommé professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, Taine aborde l'esthétique et l'histoire de l'art, publiant de 1865 à 1869 des cours sur l'Italie, les Pays-Bas et la Grèce, réunis ensuite sous le titre de *Philosophie de l'Art*. D'autres ouvrages traduisent ses impressions de voyage en France, en Italie et en Angleterre. In 1870, couronnant cette phase de sa carrière, paraît un livre que le philosophe avait longuement médité : *De l'Intelligence*.

La défaite de la France et la Commune, qui l'ont vivement affecté, amènent l'écrivain à entreprendre une grande oeuvre historique. Il cherche dans le passé récent de notre pays les causes des malheurs qui viennent de le frapper :

tel est le sens profond des *Origines de la France contemporaine* (1875-1893). Membre de l'Académie Française depuis 1878, Taine meurt à Paris en 1893.

Sous ses divers aspects, critique, historique, philosophique, l'oeuvre de Taine présente une remarquable *unité ;* elle est inspireé tout entière par un système clair et cohérent, ce qui explique son influence, qui fut longtemps considérable. La „faculté maitresse" de Taine, pour lui appliquer une de ses expressions favorites, était l'intelligence classificatrice, ou l'esprit de système : ce fut à la fois sa force et sa faiblesse. Il s'est attaché à réduire en formules claires et distinctes, parfaitement intelligibles, toute la réalité psychologique, esthétique et historique. Cette démarche correspond à une exigence de son esprit et à sa foi déterministe.

„Tous les sentiments, écrivait-il, toutes les idées, tous les états de l'âme humaine sont des produits, ayant leurs causes et leurs lois, et tout l'avenir de l'histoire consiste dans la recherche de ces causes et de ces lois. L'assimilation des recherches historiques et psychologique aux recherches physiologiques et chimiques, voilà mon objet et mon idée maîtresse". Il disait encore : „Le vice et la vertu ne sont que des produits comme le vitriol et le sucre".

LE MONDE DE BALZAC

TAINE analyse parfaitement les caractères généraux du monde balzacien, mais cet intellectuel est choqué par la vulgarité du créateur et se sa création ; de là toutes ces formules restrictives et ces insinuations désobligeantes. Ce raffinement du goût peut surprendre de la part d'un homme qui voulait assimiler la psychologie à la physiologie et à la chimie, mais son matérialisme était d'une autre sorte que celui de Balzac ; le romancier travaillait en pleine pâte humaine, tandis que le critique ramène à une mécanique abstraite les activités de l'esprit. Pourtant Taine doit en partie à Balzac son système de la race, du milieu et du moment, qui à son tour inspirera à Zola la théorie du roman naturaliste et même expérimental.

BCU IASI - CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

Il est armé de brutalité et de calcul, la réflexion l'a muni de combinaisons savantes, sa rudesse lui ôte la crainte de choquer. Personne n'est plus capable de peindre les bêtes de proie [1], petites ou grandes. Telle est l'enceinte où le pousse et l'enferme [2] sa nature ; c'est un artiste puissant et pesant, ayant pour serviteurs et pour maîtres des goûts et des facultés de naturaliste. A ce titre, il copie le réel, il aime les monstres grandioses, il peint mieux que le reste la bassesse et la force [3]. Ce sont ces matériaux qui sont composer ses personnages, rendre les uns imparfaits et les autres admirables selon que leur substance s'accommodera ou répugnera au moule dans lequel elle doit entrer.

Au plus bas sont les gens de métier et de province. Jadis, ils n'étaient que des grotesques, exagérés pour faire rire ou négligement esquissés dans un coin du tableau. Balzac les décrit sérieusement ; il s'intéresse à eux ; ce sont ses favoris, et il a raison, car il est là dans son domaine [4]. Ils sont l'objet propre du naturaliste. Ils sont les espèces de la société, pareilles aux espèces de la nature [5]. Chacune d'elles à ses instincts, ses besoins, ses armes, sa figure distincte. Le métier crée des variétés dans l'homme, comme le climat crée des variétés dans l'animal ; l'attitude qu'il impose à l'âme, étant constante, devient définitive ; les facultés et les penchants qu'il comprime s'atténuent ; les facultés et les penchants qu'il exerce s'agrandissent ; l'homme naturel et primitif disparaît ; il reste un être déjeté et fortifié, formé et déformé, enlaidi, mais capable de vivre. — Cela est repoussant, peu importe ; ces difformités acquises plaisent à l'esprit de Balzac. Il entre volontiers dans la cuisine, dans le comptoir et dans la friperie ; il ne se rebute d'aucune odeur et d'aucune souillure ; il a les sens grossiers. Bien mieux ou bien pis, il se trouve à son aise dans ces âmes il y rencontre la sottise en pleine fleur, la vanité épineuse et basse ; mais surtout

---

[1] Comme Vautrin ou Nucingen.

[2] Préciser la critique (*cf. et pour maîtres*).

[3] Par exemple Rubempré et Vautrin

[4] Apprécier le ton.

[5] Ici, Taine s'inspire de l'Avant-propos de la *Comédie Humaine*.

BC STATE LIBRARY

l'intérêt. Rien ne l'en écarte, ou plutôt tout l'y ramène ; il triomphe dans l'histoire de l'argent ; c'est le grand moteur humain, surtout dans ces bas-fonds où l'homme doit calculer, amasser et ruser sous peine la vie [6]. Balzac prend part à cette soif de gain, il lui gagne notre sympathie, il l'embellit, par l'habileté et la patience des combinaisons qu'il lui prête. Sa puissance systématique et son franc amour pour la laideur humaine ont construit l'épopée des affaires et de l'argent. — De là ces salons de province [7], où les gens hébétés par le métier et par l'oisiveté viennent en habits fripés et en cravates raides causer des successions ouvertes et du temps qu'il fait, sortes d'étouffoirs où toute idée pêsit ou moisit, où les préjugés se hérissent, où les ridicules s'étalent, où les cupidités et l'amour-propre aigris par l'attente, s'acharnent par cent vilenies et mille tracasseries à la conquête d'une préséance ou d'une place. — De là ces bureaux de ministère [8] où les employés s'irritent, s'abrutissent ou se résignent, les uns cantonnés dans une manie, faiseurs de calembours ou de collections, d'autres inertes et mâchant des plumes, d'autre inquiets comme des singes en cage, mystificateurs et bavards, d'autres installés dans leur niaiserie comme un escargot dans sa coque, heureux de minuter leurs paperasses en belle ronde irréprochable, la plupart faméliques et rampant par des souterrains fangeux pour empocher une gratification ou un avancement. — De là ces boutiques [9] éclaboussées par la fange de Paris, assourdies du tintamarre des voitures, obscurcies par la morne humidité du brouillard, où de petits merciers flasques et blêmes passent trente ans à ficeler des paquets, à persécuter leur commis, à aligner des inventaires, à mentir et à sourire. — De là surtout ces petits journaux [10], la plus cruelle peinture de Balzac, où l'on vend la verité et surtout le mensonge, où l'on débite de l'esprit à telle heure et à tant la ligne, „absolument comme on allume un quinquet", où

[6] Sans quoi il perdait la vie.
[7] Dans Eugénie Grandet par exemple.
[8] Dans Les Employés.
[9] Boutiques de parfumeur *(César Birotteau)*, de drapier *(La Maison du Chat-qui-pelote)* etc.
[10] Les Illusions perdues retrace le monde des journaux.

l'écrivain, harcelé de besoins, affamé d'argent, forcé d'écrire, se traite en machine, traite l'art en cuisine, méprise tout, se méprise lui-même, et ne trouve d'oubli que dans les orgies de l'esprit et des sens. — De là ses prisons [11], ses tables d'hôte, son Paris, sa province, et ce tableau toujours le même, toujours varié, des difformités et des cupidités humaines.

[11] Cf. Vautrin et Rubempré incarcérés à la Conciergerie.

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

RENAN, Ernest (1823–1892)

Né à Tréguier (Côtes-du-Nord) en 1823 dans une famille modeste, Ernest Renan grandit à l'ombre de la cathédrale, auprès d'une mère pieuse et d'une soeur, Henriette, son aînée de douze ans. Enfant sensible et studieux, il se destine de bonne heure au sacerdoce. Il entre en 1838 au petit séminaire à Paris, puis étudie la théologie au grand séminaire de Saint-Sulpice. Il devient un hébraïsant distingué et se passionne pour l'exégèse ; mais cette étude critique des textes sacrés ébranle sa foi. Son coeur reste très attaché au christianisme, mais sa raison éprouve des doutes insurmontables et, en 1845, par honnêteté intellectuelle, il renonce à devenir prêtre.

Il a besoin d'une foi et d'une certitude. L'atmosphère du temps, ses propres recherches, l'amitié de Marcelin Berthelot, qui va devenir un savant chimiste, orientent Renan vers la religion de la science. Son enthousiasme, sa conviction que la connaissance scientifique peut révéler à l'homme le secret de toutes choses s'exprimant dans *L'Avenir de la Science* (rédigé en 1848, publié en 1890).

Lui-même contribue pour se part au mouvement scientifique du siècle par ses travaux de philologie et d'histoire des religions. Il écrit *Histoire générale* et *Système comparé des Langues sémitiques* (1855, un *Essai sur L'Origine du Langage* (1858) et des *Etudes d'histoire religieuse* (1857). Chargé d'une mission archéologique en Syrie, il visite la Palestine et médite une *Vie de Jésus* sur les lieux mêmes où a vécu le Christ. Sa soeur Henriette, qui l'a accompagné meurt en Orient, et Renan lui-même tombe gravement malade (1861). A son retour il publie la *Vie de Jésus*, premier volume d'une *Histoire des*

BC CATHOLIC UNIVERSITY LIBRARY

Origines du Christianisme (1863—1881), que suivra *l'Histoire du Peuple d'Israël* (1887—1893). Renan ne croit plus à la divinité du Jésus-Christ, mais il vénère la personne de Christ et l'Évangile.

Sous la Troisième République, Renan devient une personnalité officielle : il entre à l'Académie Française (1876), est nommé administrateur du Collège de France (1883) ; par son rationalisme nuancé, par les séductions de son art, il exerce jusqu'à sa mort (en 1892) et bien au-delà, une influence considérable.

Mais l'âge, l'expérience, les événements de 1870—1871 ont ébranlé ses certitudes enthousiastes de 1848. Sans renier son scientisme, l'écrivain évolue vers le scepticisme, conséquence extrême d'un sens aigu du relativisme historique. Il reste résolument idéaliste et n'abandonne jamais la recherche de la vérité, mais il n'est plus su sûr de la découvrir ; partagé entre sa sensibilité celtique et son culte athénien pour la raison harmonieuse, il donne parfois l'impression de jouir en dilettante d'une pensée complexe et de la confrontation d'idées difficilement conciliables.

Ces tendances se révèlent dans les *Dialogues philosophiques* (1876) et les *Drames philosophiques* (1878—1886). Enfin Renan évoque le passé et retrace son itinéraire spirituel dans des *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse* tout empreints de lyrisme (1883).

SCIENCE ET POÉSIE

> Dans l'AVENIR DE LA SCIENCE, Renan parvient à concilier les exigences de sa raison et celles de sa sensibilité : à ses yeux le progrès de la science, loin d'exclure tout merveilleux, remplaceront la poésie de la fiction par la poésie supérieure de la réalité.

Sans doute les patients investigations de l'observateur, les chiffres qu'accumule l'astronome, les longues énumerations de naturaliste ne sont guère propres à réveiller le sentiment du beau : le beau n'est pas dans l'analyse ; mais le beau réel, celui qui ne repose pas sur les fictions de la fantaisie humaine, est

BCU - CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

caché dans les résultats de l'analyse. Disséquer le corps humain, c'est détruire sa beauté ; et pourtant par cette dissection, la science arrive à y reconnaître une beauté d'un ordre bien supérieur et que la vue superficielle n'aurait pas soupçonnée [1]. Sans doute ce monde enchanté, où a vécu l'humanité avant d'arriver à la vie réfléchie, ce monde conçu comme moral, passionné, plein de vie et de sentiment [2], avait un charme inexprimable, et il se peut qu'en face de cette nature sévère et inflexible que nous a créée le rationalisme, quelques-uns se prennent à regretter le miracle et à reprocher à l'expérience de l'avoir banni de l'univers. Mais ce ne peut être que par l'effet d'une vue incomplète des résultats de la science. Car le monde véritable que la science nous révèle est de beaucoup supérieur au monde fantastique crée par l'imagination. On eût mis l'esprit humain au défi de concevoir les plus étonnantes merveilles, on l'eût affranchi des limites que la réalisation impose toujours à l'idéal, qu'il n'eût pas osé concevoir la millième partie des splendeurs que l'observation a demontrées. Nous avons beau enfiler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses [3]. N'est-ce pas un fait étrange que toutes les idées que la science primitive s'était formées sur le monde nous paraissent étroites, mesquines, ridicules, auprès de ce qui s'est trouvé véritable ? La terre semblable à un disque, à une colonne, à un cône [4], le soleil gros comme le Péloponnèse, ou conçu comme un simple météore s'allumant tous les jours, les étoiles roulant à quelques lieues sur une voûte solide, des sphères concentriques, *un univers fermé* [5], étouffant, des murailles, un cintre étroit contre lequel va se briser l'instinct de l'infini, voilà les plus brillantes hypothèses auxquelles était arrivé l'esprit humain. Au-delà, il est vrai, était le monde des anges avec ses éternelles splendeurs ; mais là encore, quelles étroites limites, quelles conception finies ! Le temple de notre Dieu n'est-il pas agrandi, depuis que la science nous a découvert l'infinité des mondes ? Et pourtant on était libre alors de créer des merveilles : on

---

[1] Tenter de préciser quelle est cette beauté.

[2] Cf. la mythologie gréco-latine.

[3] Renan emprunte cette phrase à Pascal.

[4] Conceptions des philosophes de Milet (VI-e siècle avant J.C.).

[5] Un géographe du VI-e siècle „imagine le monde comme un cofre oblong" dont „le ciel forme le couvercle cintré".

BCU CLUJ / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

taillait en pleine étoffe, si j'ose le dire ; l'observation ne venait pas gêner la fantaisie ; mais c'était à la méthode expérimentale, que plusieurs se plaisent à représenter comme étroite et sans idéal, qu'il était réservé de nous révéler, non pas cet infini métaphysique dont l'idée est la base même de la raison de l'homme, mais cet infini réel, que jamais il n'atteint dans les plus hardies excursions de sa fantaisie. Disons donc sans crainte que, si le merveilleux de la fiction a pu jusqu'ici sembler nécessaire à la poésie, le merveilleux de la nature, quand il sera dévoilé dans toute sa splendeur, constituera une poésie mille fois plus sublime, une poésie qui sera la réalité même, qui sera à la fois science et philosophie.

ERNEST RENAN. — *L'avenir de la Science*, V (Calman-Lévy, éditeurs)

PRIÈRE SUR L'ACROPOLE

En 1865, sur l'Acropole d'Athènes, devant les Propylées, l'Erechtséion, devant le *Parthénon* surtout, Renan eut l'éclatante révélation du *miracle grec*, harmonie parfaite, à l'échelle de l'homme entre la, *beauté*, la *raison* et le *sens du divin*. „Le beau n'est ici que l'honnêteté absolue, la raison, le respect même envers la divinité". Cette révélation lui inspira une méditation lyrique sur le destin de l'humanité et sur lui-même, sous la forme d'une *prière à Athéna*, rédigée en partie sur-le-champ et complétée lors de la publication dans la *Revue des Deux-Mondes*, en 1876.

. . . . . .

„O noblesse ! ô beauté simple et vraie ! déesse dont le culte signifie raison et sagesse, toi dont le temple est un leçon éternelle de conscience et de sincérité, j'arrive tard au seuil de tes mystères ; j'apporte à ton autel beaucoup de remords. Pour te trouver, il m'a fallu des recherches infinies. L'initiation que tu conférais à l'Athénien naissant par un sourire, je l'ai conquise à force de réflexions, au prix de longs efforts.

„Je suis né, déesse aux yeux bleus, de parents barbares, chez les Cimmériens [6] bons et vertueux qui habitent au bord d'une mer sombre, hérissée de rochers, toujours battue par les orages. On y connaît à peine le soleil ; les fleurs sont les mousses marines, les algues et les coquillages coloriés qu'on trouve au fond des baies solitaires. Les nuages y paraissent sans couleur, et la joie même y est un peu triste ; mais des fontaines d'eau froide y sortent du rocher, et les yeux de jeunes filles y sont comme ces vertes fontaines où, sur des fonds d'herbes ondulées, se mire le ciel.

„Mes pères, aussi loin que nous pouvons remonter, étaient voués aux navigations lointaines, dans des mers que les Argonautes [7] ne connurent pas. L'entendis, quand j'étais jeune, les chansons de voyages polaires ; je fus bercé au souvenir des glaces flottantes, des mers brumeuses semblables à du lait, des îles peuplées d'oiseaux qui chantent à leurs heures et qui, prenant leur volée tous ensemble, obscurcissent le ciel.

„Des prêtres d'un culte étranger [8], venu des Syriens de Palestine, prirent soin de m'élever. Ces prêtres étaient sages et saints. Ils m'apprirent les longues histoires de Cronos [9], qui a créé le monde, et de son fils, qui a, dit-on, accompli un voyage sur la terre. Leurs temples sont trois fois hauts comme le tien, ô Eurhythmie [10], et semblables à des forêts ; seulement ils ne sont pas solides ; ils tombent en ruine au bout de cinq ou six cents ans ; ce sont des fantaisies de barbares, qui s'imaginent qu'on peut faire quelque chose de bien en dehors des règles que tu as tracées à tes inspirés, ô Raison. Mais ces temples me plaisaient ; je n'avais pas étudié ton art divin ; j'y trouvais Dieu. On y chantait des cantiques dont je me souviens encore : „Salut, étoile de la mer, ... reine „de ceux qui gémissent en cette vallée de larmes" ; ou bien : „Rose mystique, Tour d'ivoire, Maison d'or, Étoile du matin . . . . ." Tiens, déesse, quand je me rappelle ces chants, mon coeur se fond,

---

[6] Peuple mythique, perdu dans les brumes du Nord. De qui s'agit-il ici ?

[7] Grecs partis, avec Jason, à la conquête de la Toison d'Or.

[8] Quel est ce culte ? en quoi Renan prut-il le qualifier ainsi ?

[9] Père de Zeus, dans la mythologie grecque ; transposer.

[10] Déesse de l'harmonie.

je deviens presque apostat [11]. Pardonne-moi ce ridicule ; tu ne peux te figurer le charme que les magiciens barbares ont mis dans ces vers et combien il m'en coûte de suivre la raison toute nue . . . . . .

> Le règne de la déesse a connu une trop longue éclipse : „pendant mille ans on t'a traitée d'idole, ô Verité" ; maintenant encore des barbares s'en prennent à ses serviteur ; Renan lui-même l'a douloureusement éprouvé. Pourtant, qu'Athéna veuille bien pardonner à l'humanité : „Etincelle qui allumes et entretiens le feu chez les héros et les hommes de génie, fais de nous des spiritualistes accomplis ...Le monde ne sera sauvé qu'en revenant à toi".

„Ferme en toi, je résisterai à mes fatales conseillères ; à mon scepticisme [12], qui me fait douter du peuple, à mon inquiétude d'esprit, qui, quand le vrai est trouvé, me le fait chercher encore ; à ma fantaisie, qui après que la raison a prononcé, m'empêche de me tenir en repos. O Archégète [13], idéal que l'homme de génie incarne en ses chefs-d'oeuvre, j'aime mieux être le dernier dans ta maison que le premier ailleurs. Oui, je m'attacherai au stylobate [14] de ton temps ; j'oublierai toute discipline hormis la tienne, je me ferai stylite [15] sur tes colonnes, ma cellule sera sur ton architrave [16]. Chose plus difficile ! pour toi, je me ferai, si je peux, intolérant, partial [17]. Je n'aimerai que toi. Je vais apprendre ta langue [18], désapprendre le reste. Je serai injuste pour ce qui ne te touche pas ; je me ferai le serviteur du dernier de tes fils. Les habitants actuels [19] de la terre que tu donnas à

---

11 Commenter le choix paradoxal de ce terme et les sentiments qu'il révèle.

12 Dans quel passage du texte apparaît-il ?

13 Principe créateur et tutélaire.

14 Soubassement qui supporte les colonnes.

15 Ermite qui vit au sommet d'une colonne.

16 Partie de l'édifice qui repose sur les chapiteaux.

17 Que veut dire Renan ? — a-t-il raison selon vous ?

18 Préciser le sens.

19 En principe les Athéniens, mais symboliquement, de qui s'agit-il ?

Erechthée [20], je les exalterai, je les flatterai. J'essaierai d'aimer jusqu'à leurs défauts ; je me persuaderai, ô Hippia [21], qu'ils descendent des cavaliers qui célèbrant là-haut, sur le marbre de ta frise [22], leur fête éternelle. J'arracherai de mon coeur toute fibre qui n'est pas raison et art pur. Je cesserai d'aimer mes maladies [23], de me complaire en ma fièvre. Soutiens mon ferme propos, ô Salutaire ; aide-moi, ô toi qui sauves !

„Que de difficultés, en effet, je prévois ! que d'habitudes d'esprit j'aurai à changer ! que de souvenirs charmants je devrai arracher de mon coeur ! J'essaierai ; mais je ne suis pas sûr de moi, Tard je t'ai connue, beauté parfaite. J'aurai des retours, des faiblesses. Une philosophie, perverse sans doute, m'a porté à croire que le bien et le mal, le plaisir et la douleur, le beau et le laid, la raison et la folie se transforment les uns dans les autres par des nuances aussi indiscernables que celles du cou de la colombe. Ne rien aimer, ne rien haïr absolument, devient alors une sagesse. Si une société, si une philosophie, si une religion eût possédé la vérité absolue, cette société, cette philosophie, cette religion aurait vaincu les autres et vivrait seule à l'heure qu'il est. Tous ceux qui, jusqu'ici ont cru avoir raison se sont trompés, nous le voyons clairement. Pouvons-nous sans folle outrecuidance croire que l'avenir ne nous jugera pas comme nous jugeons le passé ? Voilà les blasphèmes que me suggère mon esprit profondément gâté. Une littérature qui, comme la tienne, serait saine de tout point n'exerciterait plus maintenant que l'ennui.

„Tu souris de ma naïveté. Oui, l'ennui.... Nous sommes corrompus : qu'y faire ? J'irai plus loin, déesse orthodoxe [24], je te dirai la dépravation intime de mon coeur. Raison et bon sens ne suffisent pas. Il y a de la poésie dans le Strymon [25] glacé et dans l'ivresse du Thrace [26]. Il viendra de siècles où tes disciplines passeront pour les disciplines de l'ennui. Le

---

[20] Roi mythique d'Athènes, dont la mémoire est liée au second temple d'Athèna sur l'Acropole, l'Erechthéion.

[21] Cavalière ; epithète d'Athèna

[22] La frise des Panathénées (Parthénon).

[23] Dégager le sens.

[24] Déesse qui détiens la vérité.

[25] Fleuve de Thrace.

[26] La Thrace était le pays d'Orphée, et de Dionysos, dieu de toutes les ivresse. Renan évoque ainsi la littérature du nord.

monde est plus grand que tu ne crois. Si tu avais vu les neiges du pôle et les mystères du ciel austral, ton front, ô déesse toujours calme, ne serait pas si se rein ; ta tête, plus large, embrasserait divers genres de beauté.

„Tu es vraie, pure, parfaite ; ton marbre n'a point de tache ; mais le temple d'Hagia Sophia [27], qui est à Byzance, produit aussi un effet divin aves ses briques et son plâtras. Il est l'image de la voûte du ciel. Il croulera ; mais, si ta cella [28] devait être assez large pour contenir une foule, elle croulerait aussi [29].

„Un immense fleuve d'oubli nous entraîne dans un gouffre sans nom. O abîme, tu es le Dieu unique. Les larmes de tous les euples sont de vraies larmes ; les rêves de tous les sages renferment une part de vérité. Tout n'est ici-bas que symbole et que songe. Les dieux passent comme les hommes, et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels. La foi qu'on a eue ne doit jamais être une chaîne. On est quitte envers elle quand on l'a soigneusement roulée dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts".

Ernest RENAN. — Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse (Calman-Lévy-éditeurs)

---

[27] L'église byzantine de Sainte Sophie (Sophia-Sagesse).
[28] Partie réservée du sanctuaire.
[29] Expliquer le symbole.

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

FUSTEL DE COULANGES (1830–1889)

Né en 1830, Fustel de Coulanges devient membre de l'École d'Athénes à sa sortie de l'École Normale Supérieure. Il est ensuite professeur de lycée, enseigne à la Faculté de Strassbourg, est nommé maître de conférences à l'École Normale, puis professeur à la Sorbonne, et directeur de l'École Normale (1880—1883). Épuisé par ses travaux, il doit abandonner sa chaire à la Sorbonne, et meurt prématurément en 1889.

Fustel de Coulanges se consacre d'abord à l'histoire ancienne, publiant un *Mémoire sur l'île de Chio* (1857), une thèse sur *Polybe* (1858) et un grand ouvrage qui restera son chef-d'oeuvre, *La Cité Antique* (1864). Ses recherches s'orientent ensuite vers le passé national : dans *l'Histoire des Institutions de l'ancienne France* il analyse la formation du régime féodal dans notre pays (1875—1891). L'écrivain a défini sa méthode dans diverses études réunies sous le titre de *Recherches* et *Nouvelles Recherches sur quelques problèmes d'histoire*, et de *Questions historiques*.

Fustel de Coulanges est-il le véritable fondateur de la science historique dont il a énoncé les principes essentiels : érudition, objectivité, esprit critique. S'opposant à Michelet, il se défie des écarts de l'imagination, des généralisations hatives („Pour un jour de synthèse il faut des années d'analyse"), du parti pris et de la tendance spontanée à assimiler le passé au présent. Il procède à de larges enquêtes, conduites avec rigueur scientifique, sous l'influence du positivisme. Si les résultats de ses travaux sont parfois dépassés, sa méthode reste celle des historiens contemporains.

BCU CLUJ / UNIVERSITY LIBRARY

Fustel de Coulanges unit à la rigueur scientifique un talent littéraire remarquable dans sa sobriété. Il montre que l'histoire peut être vivante et évocatrice sans secourir au pittoresque.

LA MÉTHODE HISTORIQUE

Quelle que soit l'insuffisance des documents, c'est peut-être en nous-mêmes qu'il faut chercher la pricipale cause de nos erreurs ou des idées inexactes que nous nous sommes faites de l'histoire de l'ancienne Rome. Les anciennes sociétés avaient des usages, des croyances, un tour d'esprit qui ne ressemblaient en rien à nos usages, à nos croyances, à notre manière de penser. Or, il est ordinaire que l'homme ne juge les autres hommes que d'après soi. Depuis que l'on étudie l'histoire romaine, chaque génération l'a jugée d'après elle-même. Il y a trois cents ans, on se représentait les consuls assez semblables, pour la nature du pouvoir, aux princes qui régnaient en Europe. Au XVIII-e siècle, alors que les philosophes étaient assez portés à nier la valeur du fait psychologique que l'on appelle le sentiment religieux [1], on croyait volontiers que la religion romaine n'avait pu être qu'une heureuse imposture des hommes d'État [2]. Après les lettres de la Révolution française, on a pensé que notre expérience des guerres civiles nous rendrait plus facile la notion des révolutions de Rome ; l'esprit des historiens modernes a été dominé par cette idée que l'histoire intérieure de Rome devait avoir ressemblé à celle de l'Europe et de la France ; que la plèbe était la commune du moyen âge, comme le patriciat était la noblesse ; que le tribunat du peuple était la représentation d'une démocratie analogue à celle que nous trouvons dans notre histoire ; que les Gracques, Marius, Saturninus, Catilina [3] même, ressemblaient à nos réformateurs, comme César et Auguste aux empereurs de ce siècle.

---

[1] L'auteur a montré au contraire que le sentiment religieux était le principe constitutif de la *famille* et de la *cité antiques*.

[2] Ainsi Montesquieu dans sa „Dissertation sur la politique des Romains dans la religion (1716).

[3] Tous avaient proposé des réformes ou tenté des révolutions démocratiques.

BCU CLUJ / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

De là une perpétuelle illusion. Le danger ne serait pas grand, s'il ne s'agissait, pour la science historique, que d'éclaircir la suite des guerres ou la chronologie des consuls. Mais l'histoire doit arriver à connaître les institutions, les croyances, les moeurs, la vie entière d'une société, sa manière de penser, les intérêts qui l'agitent, les idées qui la dirigent. C'est sur tous ces points que notre vue est absolument troublée par la préoccupation du présent. Nous serons toujours impuissants à comprendre les anciens, si nous continuons à les étudier en pensant à nous. C'est en eux-mêmes, et sans nulle comparaison avec nous qu'il faut les observer.

La première règle que nous devons nous imposer est donc d'écarter toute idée préconçue, toute manière de penser qui soit subjective [4] : chose difficile, voeu qui est peut-être impossible à réaliser complètement ; mais plus nous approcherons du but, plus nous pourrons espérer de connaître et de comprende les anciens. Le meilleur historien de l'antiquité sera celui qui aura le plus fait abstraction de soi-même, de ses idées personnelles et des idées de son temps, pour étudier l'antiquité.

Pour arriver là la condition est de tenir notre esprit et nos yeux également attachés sur les textes anciens. Étudier l'histoire d'une ancienne société dans des livres modèrnes, si remarquables que soient plusieurs de ces livres par le talent et par l'érudition, c'est toujours s'exposer à se faire une idée inexacte de l'antiquité. Il faut lire des documents anciens, les lire tous [5], et si nous n'osons pas dire ni lire qu'eux, du moins n'accorder qu'à eux une entière confiance. Non pas les lire légèrement, mais avec une attention scrupuleuse et en cherchant, dans chaque mot, le sens que la langue du temps attribuait à chaque mot [6], dans chaque phrase la pensée de l'auteur [7].

---

[4] Cf. Fénelon : „Le bon historien n'est d'aucun temps ni d'aucun pays".

[5] Pourquoi ?

[6] L'historien sera donc aussi un philologue.

[7] Et non les résonances pour le lecteur moderne.

Il faut faire comme Descartes. La méthode historique ressemble au moins en un point à le méthode philosophique. Nous ne devons croire qu'à ce qui est démontré [8]. Or, quand il s'agit des anciens, il n'y a pas de conjecture ni de système moderne qui puissent nous démontrer une vérité. Les seules preuves nous viennent des anciens eux-mêmes [9].

FUSTEL DE COULANGES — *Questions historiques* (Anthologie des textes Lagarde et Michard)

[8] Cf. Descartes : „ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidement être telle (1-er règle de la méthode).

[9] L'historien signale plus loin un mauvais usage de l'esprit critique à l'égard des textes anciens : „On a jugé d'après la conscience et la logique des choses qui ne s'étaient faites ni suivant la logique absolue, ni suivant les habitudes de la conscience moderne".

BCU Cluj / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

LE RÉEL ET L'INTELLIGIBLE

Au piont où nous sommes arrivés, il y a déjà quelque intérêt à marquer une étape. Retournons-nous et jetons un coup d'oeil sur le chemin parcouru.

La science a pour point de départ l'expérience. Cela est vrai même des sciences les plus abstraites, dont l'objet est purement idéal. Elles ne pouvaient pas découvrir d'emblée leurs notions fondamentales ; elles n'y pouvaient parvenir qu'après avoir découvert des enchaînements logiques partiels et démelé par leur moyen les principes qu'ils supposent. Elles ont du accumuler un certain nombre de règles empiriques et de vérités d'induction avant d'être en mesure de les systématiser rationnellement. Le travail de toute science et de toute partie d'une science, à son début, ressemble à celui de l'ouvrier qui dévide un écheveau mêlé : il saisit quelque boucle, la première qui se présente, et suit la continuité du fil dans les deux directions jusqu'aux points où il se perd dans la masse embrouillée. Il saisit une autre boucle et une autre encore. Parfois deux de ces boucles se dégagent assez pour n'en faire plus qu'une seule : c'est une grande découverte. Enfin il arrive au bout d'un fil, c'est-à-dire à un commencement logique.

La comparaison n'est pas tout à fait juste. Ce n'est pas un fil unique qu'il s'agit de démêler, mais un fil ramifié comme les branches d'un arbre. De fréquentes anastomoses font de ces ramifications un réseau, et ce réseau se présente à nous mêlé. A partir du moment où l'esprit humain a trouvé

BOSTON UNIVERSITY LIBRARY

le bout d'un fil, il peut en suivre la continuité dans des directions divergentes : la science devient déductive. Mais il ne trouve d'abord que des boucles, et il est peut-être obligé de débrouiller beaucoup de boucles avant d'atteindre un commencement.

Ainsi la science empirique et inductive construit des théories partielles dont les éléments sont enchaînés entre eux, mais qui, soit du côté de leurs hypothèses, soit du côté de leurs conséquences, vont se perdre dans la confusion qui n'est point encore débrouillée. Le contrôle de l'expérience en garantit seul la vérité. Mais, une fois qu'elle a trouvé son vrai commencement, ses notions et hypothèses fondamentales, la science procède par déductions. Elle ne daigne certes pas les vérifications expérimentales, qui sont comme des assurances contre les fausses routes, mais ce n'est plus sur de telles vérifications que ses assertions reposent. C'est quelque chose que de connaître empiriquement le fait et par induction l'ordre constant don il est l'expression. Mais la vraie science est un seconde connaissance qui enveloppe la première et la dépasse : la raison intelligible du fait. Et s'il existe des sciences des faits singuliers, des sciences descriptives et historiques, ces sciences prétendent, elles aussi, expliquer ; leur but est de rendre raison de la distribution des faits dans l'espace et de leur évolution dans le temps, au moyen des théories de la scence abstraite. En un mot, la science part de l'expérience, c'est-à-dire du *réel* et tend constamment à *l'intelligible*. Et ce caractère de la science en pourrait être la définition.

GOBLOT, Edmond — *Le Système de Sciences*, Chap. VIII

LES SCIENCES MORALES

Les sciences „morales" ou „morales et politiques", auxquelles est consacrée une classe de l'Institut de France, ont été longtemps considérées comme très différentes des sciences naturelles. Ampère fait des sciences „cosmologiques" et des sciences „noologiques" deux embranchement symétriques,

mais entièrement séparés. On a longtemps pensé que les méthodes des sciences de la matière ne pouvaient convenir aux sciences de l'esprit, que les faits moraux et sociaux ne comportaient pas une connaissance aussi précise, des raisonnements aussi rigoureux, qu'elles admettaient, tout en restant des sciences, une part de sympathie, d'imagination et d'art, qu'il fallait moins *d'esprit de géométrie* et plus *d'esprit de finesse*.

Cependant les faits sont ce qu'ils sont : il n'y a pas d'indétermination dans les choses, il n'y a que dans la pensée. Si une idée manque de précision, c'est que l'esprit n'a pas su saisir la vérité d'une étreinte assez vigoureuse ou la traiter avec assez de délicatesse ; l'imperfection de la connaissance n'est jamais dans l'objet à connaître. Il faut de l'esprit de finesse même en géométrie et de l'esprit de géométrie même en morale. La psychologie est devenue une science positive et même expérimentale. Dès la fin du XVIII-e siècle, certains la nommaient déjà „histoire naturelle de l'âme". Les autres sciences morales et politiques, réintégrées par A. Comte dans le domaine de la science positive sous le nom de *sociologie*, sont maintenant traitées comme des sciences naturelles.

Les sociologues de l'école de Durkheim ont une tendance (je dis t e n d a n c e ; ce n'est pas un régle encore moins un parti pris) à ne considerer comme sociaux que les phénomènes massifs : action d'une collectivité sur l'individu, de l'individu sur la collectivité, réactions des collectivités entre elles. Ainsi, dans un livre célèbre de Dorkheim, un fait aussi nettement individuel que le *suicide* devient un fait social, parce que l'auteur considère la fréquence plus ou moins grande du suicide dans un milieu social donné, parce qu'il y voit un produit de ce milieu social, parce qu'un acte si contraire à l'instinct de conservation ne peut se comprendre que comme imposé par le milieu social à l'individu, l'impossibilité de celui-ci de s'adapter à celui-là et de s'y intégrer. L'auteur arrive cependant, à l'aide de ses méthodes statistiques et proprement sociologiques, à esquisser une psychologie du suicide, mais n'est justement une thème de l'école, que nombre de problèmes psychologiques sont sociologiques par quelques-uns de leurs aspects, et que c'est ne les abordent par leur côte sociologique qu'on a le plus de chance de les résoudre.

Mains on ne saurait dire quel nombre minimum de personnes constitue une collectivité ; il faut donc déjà voir un fait social dans une relation entre deux individus. Or la physiologie et la psychologie étudient déjà des relations du vivant avec d'autres vivants, c'est-à-dire des faits sociaux : la génération, le langage, la sympathie, l'imitation, etc. La lutte pour la vie et la sélection sont des faits sociologiques. Beaucoup de faits individuels supposent des faits sociaux sans lesquels on ne les comprendrait pas. Le langage articulé, fait éminemment social, devient un adjuvant important, peut-être un élément nécessaire de la réflexion solitaire. La psychologie et même le physiologiste doivent être sociologues autant que le sociologie doit être psychologue et physiologiste. Les „fonctions de relation", dont traitent les physiologistes, lesquelles sont à la fois vitales, psychiques et sociales, n'ont jamais été nettement séparées des autres fonctinos et ne sauraient l'être ; l'individu vivant ne se comprend pas, ne se conçoit pas en dehors de son milieu. Il n'y a donc pas lieu de considérer la bio-psychologie, d'une part, la sociologie, de l'autre, comme des sciences indépendantes.

. . . . . .

GOBLOT, Edmond — *Le système des sciences* (1922), chap. XIV

PERCEPTION

Le phénomène psychologique provoqué par l'excitation d'un organe des sens a un double caractère : il est à la fois affectif et intellectuel. En tant qu'il est affectif, on l'appelle *sensation ;* en tant qu'il est intellectuel, on l'appelle *perception*. Les degres de la sensation consistent en ce qu'elle est plus ou moins intense ; les degrés de la perception en ce qu'elle est plus ou moins *nette*. Perception et sensation ne sont pas deux phénomènes, mais deux aspects d'un même phénomène ; et ce phénomène est, par l'un de ses aspects, la racine de toute la sensibilité, et par l'autre la racine de toute l'intelligence. —

BCU CLUJ CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

Souvent, cependant, on appelle seusation le phenomene tout entier : la sensation est alors une manière d'être affecté, et la connaissance ou conscience qu'on est affecté d'une certaine manière. On appelle alors perception la sensation accompagnée du jugement d'extériorité ; c'est-à-dire que perception signifie perception *extérieure* (v. Extérieur). Tel est le langage de Reid et des Écossais. — Pour Maine de Biran, la perception est la *sensation attentive*. Le double caractère, affectif et „intuitif" ou représentatif, existe déjà dans la sensation aussi bien que dans la perception, mais dans la perception, l'organe étant plus actif, et le moi attentif, la représentation devient distincte, et l'objet se pose en face du sujet qui fait effort. Dans tous les cas, la perception suppose la sensation, et elle est un phénomène intellectuel, tandis que celle-ci est un phénomène affectif. Les nuances que nous venons d'exposer tiennent à ce que la conscience est entendue différemment. Pour les uns, elle est un phénomène intellectuel, une connaissance, la conscience, s'ajoutant à la modification affective, c'est la perception. Pour les autres, elle se confond avec le phénomène psychologique : sentir, c'est avoir conscience de quelque modification ; dès lors, ce qui s'ajoute à la sensation pour en faire la perception, loit être autre chose que la conscience, par exemple le jugement d'extériorité, ou l'effort d'attention du sujet.

On pourrait convenir de fixer le sens des mots de la manière suivante. La *perception* est la simple conscience que nous prenons de notre sensation, c'est la sensation sous son aspect cognitif ou représentatif ; *la perception externe*, c'est la connaissance d'un objet, c'est-à-dire notre propre sensation devenue, par le jugement d'extériorité, une qualité d'un objet extérieur. Ainsi, pour employer la comparaison de Condillac, quand la statue est affectée par suite de l'excitation de son sens olfactif, elle éprouve une *sensation ;* en même temps elle se connaît elle-même comme modifiée d'une certaine manière, et se dit : *je suis odeur de rose ;* c'est une perception ; enfin elle objective cette perception, et se dit : *je perçois l'odeur d'une rose ;* c'est la *perception extérieure*.

Remarquons qu'un appelle perception tantôt la *faculté* de percevoir, tantôt l'acte de percevoir, tantôt la *connaissance* qui résulte de cet acte (v. *Percept).*

Par opposition à *perception externe*, on dit quelquefois *perception interne* dans le sens de *conscience* (v. Conscience).

Descartes désigne par le mot *perception* tout phénomène intellectuel, et l'oppose à *volition*, qui signifie tout acte de volonté ou de désir. Perceptions et volitions sont pour lui deux espèces de *pensées*, mot qui embrasse dans sa langue, tout ce que nous appelons *faits de conscience*.

Leibnitz appelle *perception* toute modification de la monade et l'oppose : 1° à *l'appétition* (v. appétition) qui est la tendance, la force interne dont les perceptions sont les effets ; 2° à *l'aperception* (v. aperception), qui consiste à prendre conscience des perceptions. Leibnitz définit la perception : „l'acte qui enveloppe une multitude dans l'unité". *(Monadol., 14)*.

Perceptions acquises (v. ce m.), *perceptions naturelles*. — On appelle *perceptions naturelles* d'un sens les connaissances qui résultent directement de l'activité de l'organe propre de ce sens ; ainsi la couleur est une perception naturelle de la vue, parce qu'elle résulte directement de l'excitation de la rétine. On appelle *perceptions acquises* d'un sens les connaissances que les perceptions naturelles de ce sens suggérent, par un processus souvent fort compliqué, et qui résultent de *l'éducation* de ce sens. (v. *Éducation des sens)*. Les perceptions acquises ne sont pas à proprement parler des perceptions, mais des jugements, des interprétations. Ainsi nous *jugeons* de la *distance* et du *relief* des objets d'après le clair-obscur, la perspective, les changements d'aspects correspondant aux mouvements, la convergence des deux axes oculaires, et surtout la non-coïncidence des deux images rétiniennes (v. *binoculaire)*.

Perceptions sourdes, obscures, inaperçues, petites perceptions, expressions de Leibnitz. Voir *Subconscient*.

GOBLOT, Edmond — *Le Vocabulaire philosophique* (1938). Armand Collin, éditeur

BCU IAȘI - DIGITAL LIBRARY

PERSONNALITÉ

Qualité de ce qui est une *personne*. La personnalité suppose *l'individualité*, mais elle est quelque chose de plus ; cette unité organique qui constitue l'individu (v. ce m.) et qui n'est que la solidarité de ses parties, devient une unité absolue, une individualité parfaite dans l'être qui a un *moi*. La conscience est le premier élément constitutif de la personnalité. L'indépendance de ce moi, son initiative, sa liberté en font une personne plus achevée encore.

Dédoublement de la personnalité. — L'identité du moi suppose que les souvenirs forment tous ensemble une même série ; dans certains états pathologiques, les souvenirs se groupent en deux séries indépendantes, de sorte qu'il y a deux *moi*, deux personnes distinctes pour un seul et même organisme. Ces phénomènes semblent rentrer dans le groupe des *amnésies* (v. ce m.).

Le Vocabulaire philosophique (1938)
Armand Collin, éditeur

UNIVERSEL

Qui s'étend à tout l'Univers : l'ordre universel, la cause universelle, la nécessité universelle ; — qui appartient à tous les hommes : le consentement universel (v. *Consentement)* ; — qui ne souffre point d'exception : les lois de la nature sont universelles, la loi morale est universelle.

Les *Idées* ou *Notions universelles*, les *Principes universels*, dont l'ensemble est la Raison (v. ce m.), sont ainsi nommé parce que : 1° ils sont communs à toutes les intelligences ; 2° ils s'appliquent à tout ce que l'esprit humain peut connaître.

L'Universel s'oppose au *Particulier* (v. ce m.).

Jugements universels, qui s'expriment par des propositions universelles. — Un jugement est universel quand l'attribut est affirmé ou nié de toute l'extension du sujet ; particulier quand l'attribut est affirmé au nié d'une partie indéterminée de l'extension du sujet. On se méprend assez souvent dans

BCU LAUSANNE UNIVERSITY LIBRARY

la définition et dans l'emploi de ces mots. Il est tout à fait incorrect de dire qu'une proposition est universelle quand le sujet est universel, ce qui ne signifie rien, ou quand le sujet est général, ce qui est faux ; en effet, toute proposition dont le sujet est un terme singulier est nécessairement universelle, puisque ce sujet singulier qui désigne un individu, c'est-à-dire quelque chose qui est indivis, ou qu'on suppose tel, ne peut pas être pris dans une partie de son ex sion.. Pareillement, il ne faut pas dire qu'une proposition est particulière quand le sujet est particulier. — Il n'est pas inexact de dire qu'une proposition est universelle ou particulière selon que le sujet est *pris universellement* ou *pris particulièrement* (v. plus bas).

La propriété qu'ont les jugements d'être universels ou particuliers s'appelle *Quantité ;* le même mot s'applique aux propositions. Il faut bien retinir que les termes qui s'opposent sont *universel* et *particulier* et ne pas les confondre avec *général, spécial* et *singulier* (v. ces m.).

Pris *universellement*, se dit d'un terme qui est entendu selon toute son extension. Quand le *sujet* d'une proposition, soit affirmative, soit négative, est pris universellement, la proposition est universelle. L'attribut d'une propositon affirmative est pris selon toute sa compréhension mais non pas selon toute son extension (à moins que l'extension de l'attribut ne soit précisément égale à celle du sujet, ce qui est le cas de la *définition).* Ainsi *Tout rectangle est un parallélogramme* signifie que tout rectangle à *toutes les propriétés* (compréhension) du parallélogramme, et que tout rectangle est *au nombre* (extension) des parallélogrammes. — L'attribut d'une proposition négative peut être pris selon une partie de sa compréhension, mais il est pris selon toute son extension. Ainsi *Les baleines ne sont pas des poissons* ne veut pas dire que les baleines n'ont *aucune* des qualités (compréh.) des poissons, mais qu'elles ne sont aucune espèce du genre poisson (ext.). — Il en résulte qu'un terme est pris universellement, quand il est sujet d'une proposition universelle, ou attribut d'une proposition négative (v. *Quantification du prédicat).*

Le Vocabulaire philosophique (1938)
Armand Collin. éditeur

BCU IASI - BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ

Né à Sens en 1867.

Agrégé de philosophie en 1888 et docteur ès lettres en 1889, il devint professeur à la Sorbonne en 1908 et fut élu en 1922 à l'Académie des Sciences morales et politiques. Il a montré l'évolution de toutes choses vers l'uniformité, la tendance des castes sociales à se dissoudre pour faire place à l'égalité.

Oeuvres principales : *L'idée directrice de la Dissolution opposée à celle de l'Evolution dans la méthode des sciences physiques et morales* (1899), *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* (1925), ouvrage dont il présida la rédaction, *la Théorie de l'induction et l'expérimentation* (1929).

INTRODUCTION

L'objet de ce livre sera d'étudier, d'une manière à la fois historique et technique, les différentes théories de l'induction et de l'expérimentation. Dans ce premier chapitre, je me propose d'examiner les différents sens du mot *induction*, de limiter et de diviser le sujet.

Induction est la transcription latine du grec ἐπαγωγή (acte de mener quelque chose vers, ou à un point déterminé : par exemple, adduction de l'eau dans un champ ; importation). C'est un terme du langage courant devenu technique, puis qui a repassé de l'usage technique ou langage courant : c'est ainsi qu'on parle aujourd'hui des „inductions" qui amènent à soupçonner un criminel. Il reçoit actuellement des sens

BCU LAUSANNE UNIVERSITY LIBRARY

divers où se combinent deux idées différentes : l'une concernant le degré de certitude du résultat où l'on aboutit, l'idée d'un cheminement à travers des intermédiaires multiples, et par conséquent ne donnant à l'esprit qu'une confiance limitée, une indication plutôt qu'une preuve, qui demande vérification ; l'autre concernant le trajet de la pensée qui va des faits observés à une formule universelle, valable pour toute une classe, et qui, à cet égard aussi, a souvent quelque chose d'aléatoire, ce qui produit des combinaisons entre ces deux éléments.

Caractérisons d'abord ces opérations au point de vue de leur mouvement logique, en y considérant la question de valeur ou de certitude comme subordonnée à cette première division.

1° L'induction est un raisonnement du type dit „reconstructif", c'est-à-dire aboutissant à affirmer (plus au moins fermement) un fait singulier, grâce à des indices qui nous mettent sur le voie. C'est le cas du diagnostic médical, des „inductions" d'un policier, des „inductions" cosmographiques ou historiques qui nous amènent à penser que Mars est habité, ou que, au temps du renne et du mammouth, les hommes vivaient dans des grottes et se servaient d'armes et d'outils de pierre. C'est encore ainsi que M. de Launay, parlant de l'évolution des êtres aujourd'hui fossiles, écrit que „lorqu'on se hasarde à procéder ainsi *par induction* pour reconstituer théoriquement la chaîne logique des être organisés ... on est lancé dans cette voie dangereuse en pleine incertitude". — Il est évident que, dans le cas de l'induction reconstructive, la conclusion est le plus souvent aléatoire ; mais elle peut avoir tous les degrés de probabilité, et même atteindre, dans certains des cas, que nous avons cités, à une certitude presque complète. Cependant, c'est l'exception, et il me semble que, dans ces cas-là, le langage courant évite le mot d'induction, dont la compréhension subjective, quand il s'agit de reconstituer des faits, contient toujours une idée de suggestion plutôt que de vérification. Quand Ariste a été amené à juger que Trissotin n'en veut qu'à la fortune d'Henriette, reste à organiser le piège qui justifiera cette „induction".

Ceci dit, je laisserai de côté, dans ce livre, l'induction ainsi entendue, qui appartient à l'étude de la „méthode recons-

tructive" (méthode de l'histoire, de la géologie, de la paléontologie ; méthode de la preuve juridique, etc.). Notons cependant que nous retrouverons sur un point le contact de ces deux opérations dans l'inférence du particulier au particulier définie par J. S. Mill.

2° On entend en second lieu par induction le passage à un degré supérieur de généralité. Ou, comme on le dit dans une formule qui est la traduction consacrée d'un texte d'Aristote, le „passage du particulier au général" : επαγωγή δεστιν ή απο τω ν καθ εκασ τον επι τα καθολον δ?οδος (Topiques, 1, 12, 105 a 13). Par exemple, si le meilleur pilote est le plus expérimenté, si le meilleur cocher est le plus expérimenté, etc., on dira d'une manière générale que dans chaque profession le meilleur est le plus expérimenté (Aristote) grande partie des disputes tomberaient d'elles-mêmes, et que le chemin de la connaissance, et peut-être de la paix, serait plus ouvert aux hommes".

Ici, le sens d'Aristote est nettement : le passage de données singulières, c'est-à-dire de données prises une à une (ces données pouvant être elles-mêmes des classes : par exemple des classes d'artisans, des espèces animales) à une formule globale, dans laquelle elles sont totalisées. Il n'y a rien, semble-t-il, dans sa formule, qui évoque expressément la notion de proposition particulière au sens propre c'est-à-dire de partiel et d'indéterminé).

M. Lachelier a dit, au commencement de sa célèbre thèse sur le *Fondament de l'Induction*, que celle-ci était le passage des faits aux lois. En gros, c'est très exact, et cela parle plus à l'esprit que le particulier (ou le singulier) et l'universel. Mais il faut bien remarquer que les faits et les lois ne sont pas radicalement distincts. Whewell, le premier je crois, a fait justement remarquer que les vues théoriques établies par une génération d'homme deviennent, quand elles sont bien consolidées, les „faits" sur lesquels travaille la génération suivante et sur lesquels elle bâtit de nouvelles hypothèses. L'existence de l'air a dû être une idée explicative avant

d'être un fait. Les lois de Képler sont devenues un siècle plus tard, les faits sur lesquels s'appuyait la théorie de Newton. — La formule de M. Lachelier signifie donc surtout, *in abstracto*, le passage du plus spécial, déjà considéré comme acquis, au plus général, encore discuté. Dans cette opposition, on retrouve quelque chose de l'„import" dubitatif du mot induction.

LALANDE, André — Les Théories de l'Induction et de l'Expérimentation (1929, Chap. I — Introduction

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

MARITAIN, Jacques

Né à Paris en 1882.

Agrégé de philosophie en 1905, il poursuivit ses études à Heidelberg, et fut successivement : professeur de philosophie au collège Stanislas (1912—1914), à l'Institut catholique de Paris à partir de 1915, à l'Université de Princeton (1914—1942), à Columbia University (1914—1944), ambassadeur de France auprès du Vatican (1945—1948), et de nouveau professeur de philosophie à Princeton. Protestant converti au catholicisme par Léon Bloy, Maritain s'est fait le défenseur de l'orthodoxie catholique et du dogmatisme traditionnel. La découverte de saint Thomas d'Aquin fut une révélation. Il est devenu ainsi le représentant le plus vigoureux de la pensée néo-thomiste. Il a vivement attaqué Bergson, dont la philosophie lui parut être „la plus audacieuse tentative de nihilisme intellectuel".

Oeuvres principales : *La philosophie bergsonienne* (1913), *Art et scolastique* (1920), *Antimoderne* (1922), *Primauté du spirituel* (1927), *Réflexions sur l'intelligence et sur sa vie propre* (1929), *Religion et culture* (1930), *Distinguer pour unir ou Les degrés du savoir* (1932), *De la philosophie chrétienne* (1933), *Du régime temporel et de la liberté* (1933), *Sept leçons sur l'être* (1934), *La philosophie et la nature* (1935), *Humanisme intégral* (1936), *Quatre essais sur l'esprit dans sa condition charnelle* (1939), *De la justice politique* (1940), *Christianisme et démocratie* (1942), *De Bergon à Thomas d'Aquin, essais de métaphysique et de morale* (1944), *Principes d'une politique humaniste* (1944), *Raisonet raisons* (1947), *Court traité de l'existence et de l'existant* (1947), *La signification de l'athéisme contemporain* (1949), *Neuf leçons sur les notions premières de la philosophie morale* (1951), *Approches de Dieu* (1953), *L'homme et l'Etat* (1953).

BOSTON UNIVERSITY LIBRARY

HÉRACLITE, DÉMOCRITE, ANAXAGORE

A ces „Physiciens" comme les appelle Aristote, ou Philosophes de la Nature sensible, se rattachent trois grands penseurs : Héraclite, Démocrite, Anaxagore.

1. Héraclite, d'Ephèse, génie altier et solitaire, contempteur de la multitude et de la religion vulgaire, porte héroïquement jusqu'à ses premiers principes métaphysiques la pensée des philosophes de l'Ionie, et par là même il fixe une fois pour toutes l'un des termes extrêmes de l'effort spéculatif, et de l'erreur. Une certaine réalité perçue dans les choses l'a saisi avec tant de force qu'il en devient le captif pour toujours. Cette réalité, c'est le Changement, ou le Devenir. Il voit tellement toutes choses changer qu'il proclame que tout est changement. πανσα βει tout s'écoule, et les hommes sont des fous de se complaire en la sécurité de leur faux bonheur : „Ceux qui sont nés veulent être vivants pour devenir morts et pour se reposer, et ils laissent des fils sur la terre pour devenir des morts à leur tour". Nous ne touchons pas deux fois le même être, nous ne nous baignons pas deux fois dans le même fleuve. Au moment où nous portons la main sur une chose, elle a déjà cesse d'être ce quelle était. Ce qui est change, par là même qu'il est.

C'est dire qu'il n'y a sous le changement aucun sujet stable et permanent, identique à lui-même, comme une bille d'ivoire qui demeure bille d'ivoire tandis qu'elle se meut. Dès lors il faut avoir le courage d'affirmer que *ce qui est* (*la chose* qui change) en même temps *n'est pas* (puisqu'il n'y a *rien* qui demeure sous le changement) : „Nous descendons dans le même fleuve et nous n'y descendons pas, nous sommes et nous ne sommes pas". Il faut dire aussi que les contraires se confondent : „L'eau de la mer est la plus pure et la plus souillée... le bien et le mal sont une seule et même chose". — „Il est impossible, écrira là-dessus Aristote en un texte célèbre, que personne conçoive jamais que la même chose existe et n'existe pas. Héraclite est d'un autre avis selon quelques-uns, mais tout ce qu'on dit il n'est pas nécessaire qu'on le pense. La cause de l'opinion de ces philosophes, c'est qu'ils n'ont admis comme être que les choses sensibles, et comme ils voyaient que la nature sensible est dans un perpétuel mouvement,

certains comme Cratyle ont pensé qu'il ne fallait rien dire : il se contentait de remuer le doigt". Scepticisme qui découle fatalement de la métaphysique de la pure Mobilité professée par Héraclite, bien que celui-ci personnellement ait cru avec force a la vérité : „Si vous n'attendez par l'inattendu, disait-il, vous n'atteindrez pas la vérité, qui est difficile à discerner, à peine accessible".

Ainsi Héraclite est le philosophe de l'Evolution et du Devenir pur. Toutes choses par suite sont à ses yeux les différenciations, — produites par la Discorde ou la Guerre (πολεμος πατηρ παντων), — d'un seul principe en mouvement, qu'il s'imagine sous la forme du feu, d'un Feu éthéré, vivant et divin. On voit par là dès l'origine apparaître avec éclat la nécessité qui rive au Monisme et au Panthéisme tout philosophie du Devenir pur. — „Si l'on dit que tous les être sont un, écrit Aristote, on ne fait que revenir à l'opinion d'Héraclite. Désormais tout se confond, le bien et le mal sont identiques, l'homme et le cheval ne font qu'un. Mais alors ce n'est plus affirmer vraiment que les êtres sont un, c'est affirmer qu'ils ne sont rien".

2. Né quelques années après la mort d'Héraclite, DÉMOCRITE d'ABDÈRE (470—361 ?), esprit beaucoup moins profond, et qui cherche les idées faciles, essaie bien de discerner dans l'écoulement des phénomènes sensibles quelque chose de fixe et de stable, mais il demande cet élément stable à l'imagination, non à l'intelligence. La seule réalité qu'il reconnaisse est ainsi quelque chose qui tout en dépassant la perception des sens externes, tombe néanmoins sous l'imagination, — à savoir la pure *quantité géométrique*, comme telle sans qualités (sans couleur, sans odeur, sans saveur, etc.) et qui ne comporte que l'extension dans les trois dimensions de l'espace. Tout devra donc à ses yeux s'expliquer par le *plein*, qu'il confond avec l'être, et par le *vide*, qu'il confond avec le non-être ; le *plein* étant divisé en portions d'étendue indivisibles („atomes"), qui sont séparées par le vide et éternellement en mouvement, et qui ne diffèrent entre elles que par la figure (a), l'ordre (b) et la situation (c) ; et il attribue

(a) Comme A diffère de N pa exemple.
(b) Comme AN diffère de NA.
(c) Comme N diffère de la même lettre autrement située : Z.

BCU LAUSANNE LIBRARY

à la nécessité aveugle du hasard l'ordre de l'univers, comme la structure de chaque être. Démocrit est donc en Grèce, au temps même de Socrate, le fondateur de *l'atomisme* et plus généralement de la philosophie appelée *mécaniste*, qui érige la géométrie en métaphysique, réduit toutes choses à l'étendue et au mouvement, et prétend expliquer par un amas de circonstances fortuites l'organisation des choses. On „expliquerait" ainsi le Parthénon ou les tragédies de Racine en disant qu'il a suffi pour avoir l'un de jeter des pierres les unes sur les autres pendant un nombre indéfini d'années, et pour obtenir les autres de brasser longtemps pêle-mêle des caractères d'imprimerie.

3. Enfin ANAXAGORE de CLAZOMÈNE (500—428), qui était dans sa maturité au moment où naissait Démocrite, et où Héraclite venait de mourir, et qui fut l'ami de Périclès, orienta la philosophie grecque vers une lumière supérieure, et redresse, plutôt qu'il ne la continue, la pensée ionienne, à l'aide de concepts qu'à vrai dire il élabore mal ou qu'il ne sait pas employer.

D'une part il remarque que le principe matériel dont sont constitués tous les corps et que les Ioniens confondaient avec tel ou tel élément, doit déjà contenir en lui d'une certaine manière toute la diversité qui proviendra de lui : si tout n'était pas dans tout, rien ne pourrait venir de rien. Et il croit que par suite le principe en question consiste en un mélange infini de toutes les natures et de toutes les qualités, en sorte que chaque particule corporelle contient en soi des éléments („homéoméries") de tout le reste (chaque particule du pain que nous mangeons par exemple contient en soi des éléments invisibles d'os, de sang, de chair, et de tout le reste, qui se retrouveront tous, leur proportions relative seule étant changée dans chaque particule d'os de sang, de chair, etc.); concept étrange et infirme en lui-même, mais qui annonce à sa façon la grande idée aristotélicienne de la *matière première*, qui n'est rien „en acte" et qui est tous les corps „en puissance".

D'autre part et surtout il comprend que le principe matériel, *de quoi* les choses sont faites, ne suffit pas pour expliquer les choses. Il faut encore faire connaître l'argent

qui les produit („cause efficiente" ou „cause motrice") et le but pour lequel cet agent agit („cause finale"). Pour montrer pourquoi Socrate est assis dans sa prison, suffit-il, comme dira Platon plus tard, d'expliquer qu'il a des os, des jointures et des muscles disposés de telle façon ? Il faut dire encore *qui* fait que ces os et ces muscles sont ainsi disposés, — c'est Socrate lui-même, par sa volonté — et *pour quoi* il le veut.

Anaxagore, parce qu'il a été conduit à reconnaître, par delà les éléments matériels du monde, l'existence nécessaire d'une intelligence séparée (νοῦς) ordonnatrice des choses, est seul, selon le mot d'Aristote, à avoir „gardé la sobriété" parmi tous les autres philosophes de son temps, auxquels le vin des apparences sensibles a tourné la tête, et qui „parlent au hasard".

J. MARITAIN — Éléments de Philosophie, I, Introduction Générale à la Philosophie, Chap. I, Section II — Les Philosophes antésocratiques

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

L'oeuvre et la pensée d'Henri Bergson agissent profondément sur la littérature de la première moitié du XX-e siècle : à cet égard on pourrait presque dire qu'il y eut alors un bergsonisme littéraire comme il y avait eu, au XVII-e siècle, un cartésianisme littéraire. D'ailleurs la philosophie bergsonienne et ses prolongements esthétiques furent le sujet de nombreuses et ardentes polémiques ; qu'il suffise de rappeler ici les noms de deux grands écrivains dont l'oeuvre ne saurait s'expliquer sans l'influence directe ou indirecte de Bergson : Charles Peguy et Marcel Proust.

Cette influence s'explique principalement par la réaction de Bergson contre le scientisme et le positivisme, et par le développement dans son oeuvre d'une *philosophie expérimentale de la durée :* dans une époque où l'expérience du temps concret allait devenir l'une des principales sources du renouvellement de la poésie et du roman, la philosophie bergsonienne, qui avait devancé la plupart de ces nouveautés littéraires, apparut à beaucoup d'esprite comme la *philosophie des temps nouveaux.*

Son rayonnement fut encore accru par le talent d'écrivain d'Henri Bergson, qui appartient ainsi directement à la littérature : certaines pages de son oeuvre s'élèvent même jusqu'à une poésie philosophique en prose qui était, chez nous, quelque chose d'assez nouveau.

Elève de l'Ecole Normale Supérieure dans la même promotion que Jaurès, Henri Bergson révéla son originalité, dès 1888, dans sa thèse intitulée *Essai sur les données immédiates de la Conscience,* qui amorçait l'ample développement de sa pensée telle qu'elle s'exprima ensuite dans *Matière et Mémoire*

(1896), *l'Evolution créatrice* (1907), *L'Énergie spirituelle* (1919), *Les Deux Sources de la Morale et de la Religion* (1932). Il faut enfin mentionner l'importance de l'essai sur *Le Rire* (1900) : l'auteur y étudie les sources du comique, qu'il définit comme *„du mécanisme plaqué sur du vivant"* ; et à l'occasion de cette étude, il rassemble dans son essai quelques thèmes majeurs de sa pensée esthétique.

DURÉE ET CRÉATION

Dans L'ÉVOLUTION CRÉATRICE, Bergson développe la distinction entre le *temps abstrait*, que mesurent les horloges et qui contredit l'idée de création, puisque, selon le principe du déterminisme, il ne saurait rien apporter de nouveau, et la *durée concrète et vécue*, qui relève, d'une expérience irréductible et constitue au contraire, par excellence, *une force créatrice*. Grâce à quoi le temps retrouve une signification et un contenu qui concernent *la part d'invention* de l'Univers et de l'Homme, alors que le déterminisme ne concerne que leur *part de répétition*. Ainsi se retrouve legitimé l'effort *créateur* de l'artiste.

Quand l'enfant s'amuse à reconstituer une image assemblant les pièces d'un jeu de patience, il y réussit de plus en plus vite à mesure qu'il s'exerce davantage. La reconstitution était d'ailleurs instantanée, l'enfant la trouvait toute fait, quand il ouvrait la boîte au sortir du magasin. L'opération n'exige donc pas un temps determiné, et même théoriquement, elle n'exige aucun temps. C'est que la résultat en est donné. C'est que l'image est créée déjà et que, pour l'obtenir, il suffit d'un travail de recomposition et de réarrangement. [...] Mais pour l'artiste qui crée une image en la tirant du fond de son âme, le temps n'est plus un accessoire. Ce n'est pas un intervalle qu'on puisse allonger ou raccourcir sans en modifier le contenu. La durée de son travail fait partie intégrante de son travail. La contracter ou la dilater serait modifier à la fois l'évolution psychologique qui la remplit et l'invention qui en est le terme. Le temps d'invention ne fait qu'un ici avec l'invention même. C'est le progrès d'une pensée qui change au fur et à mesure

BCU CLUJ / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

qu'elle prend corps. Enfin, c'est un processus vital [1], quelque chose comme la maturation d'une idée.

Le peintre est devant sa toile, les couleurs sont sur la palette, le modèle pose ; nous voyons tout cela, et nous connaissons aussi la manière du peintre : prévoyons-nous ce qui apparaîtra sur la toile ? Nous possédons les éléments du problème ; nous avons, d'une connaissance abstraite, comment il sera résolu, car le portrait ressemblera sûrement au modèle et sûrement aussi à l'artiste ; mais la solution concrète apporte avec elle cet imprévisible rien qui est le tout de l'oeuvre d'art [2]. Et c'est ce rien qui prend du temps. Néant de matière, il se crée lui-même comme forme. La germination et la floraison de cette forme s'allongent en une irrétrécissable durée, qui fait corps avec elle. De même pour les oeuvres de la nature. [...] C'est pourquoi l'idée de lire dans un état présent de l'univers matériel l'avenir des formes vivantes, et de déplier tout d'un coup leur histoire future, doit renfermer une véritable absurdité. Mais cette absurdité est difficile à dégager, parce que notre mémoire a coutume d'aligner dans un espace idéal les termes qu'elle perçoit tout à tour, parce qu'elle se représente toujours la succession passée sous forme de juxtaposition. Elle peut d'ailleurs le faire, précisément parce que le passé est du déja inventé, du mort, et non plus de la création et de la vie. Alors, comme la succession à venir finira par être une succession passée, nous nous persuadons que la durée à venir comporte le même traitement que la durée passée, qu'elle serait dès maintenant déroulable, que l'avenir est là, enroulé, déjà peint sur la toile [3]. Illusion sans doute, mais illusion naturelle, indéracinable, qui durera autant que l'esprit humain.

Le temps est invention ou il n'est rien du tout [4].

BERGSON, Henri — L'Evolution créatrice, chap. IV (Presses Universitaires de France, éditeur)

---

[1] Cf. la formule de *l'élan vital* qui symbolise le dynamisme essentiel de la philosophie bergsonienne : l'art témoin de l'énergie spirituelle.

[2] Différence *de nature* entre l'art et la science qui est déterminisme et prévision. Bergson dément ainsi les thèses scientistes de Renan.

[3] Explication de „l'illusion scientiste".

[4] Formule souligné par l'auteur.

BCU - CENTRALA

MOUNIER, Emmanuel

Né à Grenoble en 1905, mort à Châtenay-Malabry en 1950.

Philosophe chrétien de gauche, il fonda, en 1932, la revue *Esprit*, qui a une grande influence dans la pensée contemporaine. Homme d'action, il pose aussi „le primat absolu de la contemplation". Mais, c'est en s'engageant dans la communauté que l'on parvient à se personnaliser. „On ne se possède que si l'on se donne". Le personnalisme, c'est „l'individu pour la société et la société pour la personne". Esprit de liberté et apôtre du combat politique, il a tenté de concilier la foi et la révolution.

Oeuvres principales : *Révolution personnaliste et communautaire* (1935), *L'affrontement chrétien* (1944), *Traité du caractère* (1946), *Qu'est-ce que le personnalisme ?* (1946), *Introduction aux existentialismes* (1948), *Le Personnalisme* (1950), *L'espoir des désespérés* (posth. 1953).

POSITION DU PERSONNALISME

Ce qui rend à certains les personnalisme insaisissable, c'est qu'ils y cherchent un système, alors qu'il est perspective, méthode, exigence.

Comme perspective, à l'idéalisme et au matérialisme abstraits, il oppose un réalisme spirituel, effort continu pour rejoindre l'unité que ces deux perspectives disloquent ; le destin de l'homme y est pris sous toutes ses dimensions, matérielle, intérieure, transcendante ; l'appel à la plénitude personnelle, pointée et instrument de l'histoire universelle,

BCU - CENTRALE UNIVERSITY LIBRARY

n'y est pas séparé de l'appel de l'humanité comme tout, aucun problème n'y est pensé sans cette double référence ; l'histoire de l'homme y apparaît comme une concurrence dramatique entre ces divers points de vue, la crise perpétuelle d'une dialectique montante d'unification et de perfection. Cet optimisme tragique s'oppose également à l'optimisme ingénu de la bourgeoisie ascendante et à l'irrationalisme sceptique de la bourgeoisie décadente.

Comme méthode, le personnalisme refuse à la fois la méthode déductive des dogmatiques et l'empirisme brut des „réalistes". Notre destin immédiat, c'est d'avancer dans l'histoire et de faire de l'histoire, même dans une perspective éternelle où tout ce labeur humain aurait sa fin suprême au-delà de lui-même. Aussi bien, les constates de la condition humaine ne peuvent elles être décrites sous la forme d'un schème définitif qu'il n'y aurait plus ensuite qu'à appliquer sur l'action. Elles sont largement engagées dans la situation de chaque moment historique ; elles ne peuvent être regardées qu'à travers cette situation, maintenues qu'en les réinventant chaque fois avec la substance de l'actuel. Le personnaliste chrétien lui-même, si sa visée dépasse l'histoire, ne peut avancer vers elle que dans l'histoire, et, pour déterminer ses moyens, il doit interroger les possibilités de l'histoire. Quelle que soit donc notre philosophie dernière, l'intelligence de l'action ne s'éveille qu'à partir d'un engagement dans la chaîne de l'évènement, la règle de l'action se compose à la rencontre d'une philosophie de l'homme et d'une analyse directe des conjonctures historiques, qui commandent en dernière instance le possible et le réel.

Comme exigence enfin, le personnalisme est exigence l'engagement à la fois totale et conditionnel. Engagement total, car il n'y a de lucidité valide que celle qui réalise et ne souffre pas de se laisser résoudre en simple critique ; nous avons, en effet, la passion de l'homme, mais c'est pour nous une passion efficace, nous cherchons à le comprendre pour le mieux transformer. Engagement conditionnel, car le désaccord interne de l'homme,si nous ne gardons pas fermement en main le gouvernail, fait périodiquement basculer l'équilibre de ces civilisations, tantôt vers la complaisance solitaire, tantôt vers l'étourdissement collectif, tantôt vers l'évasion idéaliste. Ce

n'est pas une image de l'homme ou un rêve de l'humanité que nous proposons comme mythe, mais un travail, le travail humain à proprement parler, pris dans toute son extension, le perpétuel rassemblement des données fondamentales de la civilisation, l'invention perpétuelle d'une synthèse qu'aucun âge ne réalisera jamais. La permanence de l'homme c'est l'aventure. La nature de l'homme, c'est l'artifice. Assumer cette aventure, diriger cet artifice afin que l'homme, sous des visages chaque fois inattendus, soit toujours plus homme, telle est la tâche où pour nous tradition et révolution dialoguent et se poussent l'une l'autre.

Il n'est pas une zone de la pensée ou de l'action que cette exigence ne doive renouveler.

L'éducation doit en préparer le terrain. Trop souvent réduite aujourd'hui à la distribution superficielle du savoir et à la consolidation des divisions sociales ou des valeurs d'un monde agonisant, elle doit briser avec ses cadres morts pour élaborer une formation de l'homme total, également offerte à tous, laissant chacun libre de ses perspectives dernières, mais préparant à la cité commune des hommes équilibrés, fraternellement préparés les uns avec les autres au métier d'homme.

La culture occidentale est devenue un héritage inerte entre les mains d'une classe sociale qui n'en garde que la jouissance sans en renouveler les sources. Elles doit être revivifiée par de nouvelles élites de souche populaire, qui lui rendront l'authenticité et la fécondité.

Vie personnelle, vie privée, vie publique, sans se confondre dans une vulgarisation générale de toute existence, doivent à la fois offrir à tous leurs diverses possibilités d'enrichissement, et, cessant de s'empoisonner chacune, à l'intérieur le leurs cloisons, avec leurs propres venins, se fortifier mutuellement par leur communication. Ainsi la vie individuelle n'apparaîtra plus comme le refuge de l'égocentrisme et comme le luxe d'une classe, la vie privée, et notamment la famille, s'ouvriront sur l'air du large en restant la zone d'épreuve de l'humanité de chacun, la vie publique se gonflera des sucs qui lui viendront d'êtres plus achevés en plénitude. A la longue, l'unité du genre humain doit, tout en se diversifiant à l'infini' résorber toutes ses cassures mortelles : intellectuel-manuel, ville-campagne, privé-public, action-contemplation.

Nous n'avons pu exprimer toutes ces exigences de ce qu'on appelle parfois la „révolution spirituelle" sans les appuyer à des considérations de structure qui relèvent d'une révolution proprement politique et économique. Le personnalisme, en effet, considère que les structures du capitalisme se dressent aujourd'hui en travers du mouvement de libération de l'homme, et qu'elles doivent être détruites au profit d'une organisation socialiste de la production et de la consommation. Ce socialisme, nous ne l'avons pas inventé. Il est né de la peine des hommes et de leur réflexion sur les désordres qui les oppriment. Personne ne le réalisera sans ceux mêmes qui l'ont tiré de leur propre destin. Il comporte sous l'angle humain, deux exigences capitales. Il ne doit pas remplacer l'impérialisme des intérêts privés par la tyrannie des pouvoirs collectifs : il faut donc lui trouver une structure démocratique, sans affaiblir la rigueur des mesures qu'il devra prendre pour installer et défendre ses premières conquêtes. Par ailleurs, il est nécessairement conduit, dans nos civilisations industrielles, par l'élite organisée des travailleurs ; mais nos sociétés étant des sociétés de structure complexe, il doit chercher, autour de ce noyau directeur, à grouper un aussi large consentement que possible. Aussi bien le personnalisme, qui eût sans doute été libéral en 1789, nous commande aujourd'hui de dénoncer et de combattre toutes les mystifications que la peur sociale pourrait combiner sous son étiquette, et de nous attacher résolument au combat de cette démocratie populaire dont l'Europe cherche aujourd'hui les voies.

Dans ce combat, il a sa note à donner. Ses exigences sont de celles que la violence des tumultes révolutionnaires compromettent à coup sûr, car ce sont des exigences complexes, et des révolutions sont des poussées brutales des grandes forces élémentaires. Mais vingt siècles d'expérience historique ne doivent pas être tout de même percus. Comme les autres, la technique des révolutions s'affine de jour en jour. Il doit être possible d'opérer l'Europe du XX-e siècle sans le défigurer. C'est pour cette réussite one nous parions, pour elle que nous combattons : ne pas compromett les nécessités révolutionnaires par les exigences révolutionnaires, ni les exigences révolutionnaires par les nécessités révolutionnaires.

Quelle que soit la manière dont un personnaliste estime de voir engager aujourd'hui ce combat, cette liberté relative d'insertion ne doit laisser aucun doute sur le sens et sur le point d'application du combat. Et si nos idéaux venaient par malheur à divorcer de nos frères de lutte, c'est avec nos frères de lutte que nous marcherions à leur réconciliation, car les idées ne sont rien sans les hommes qui seuls peuvent les nourrir.

MOUNIER, Emmanuel — Equivoque du personnalisme, Esprit, no. 2, 1947

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

Fils d'un ouvrier agricole, Albert Camus est né en Algérie en 1913. Ayant perdu son père à la guerre de 1914, il sera élevé par sa mère, d'origine espagnole, dans un pauvre appartement d'un quartier populaire d'Alger. Après le baccalauréat, pour mener à bien ses études de philosophie, il doit accepter de menus emplois dans le commerce ou l'administration ; il présente en 1936 un diplôme d'études supérieures sur les rapports de l'hellénisme et du christianisme dans les oeuvres de Plotin et de saint Augustin, mais la tuberculose l'empêchera de passer l'agrégation de philosophie. Dès cette époque il a *la passion du théâtre* et fonde la troupe de „L'Equipe" pour laquelle il adapte *Le Temps du Mépris* de Malraux, le *Prométhée* d'Eschyle et *Les Frères Karamazov* de Dostoïevsky. Il aimera plus tard confier ses idées à des fictions dramatiques et sera aussi un excellent adaptateur de pièces anciennes ou étrangères : *Les Esprits* de Larivey (1953), *La Dévotion à la Croix* de Calderon (1953), *Requiem pour une nonne* de Faulkner (1957), *Les Possédés* de Dostoïevsky (1959).

Devenu journaliste à Alger puis à Paris, il cherche à s'engager en 1940, mais est ajourné pour raison de santé. Sous l'occupation allemande, il tient une place importante dans la Résiatance et devient en août 1944 rédacteur en chef du journal *Combat*, les articles très remarqués qu'il publie désormais seront rassemblés sous le titre d'*Actuelles* (1950 et 1953). Camus continuera à militer en faveur des déshérités et des victimes de la lutte pour la liberté ; il lancera en 1956 un appel aux musulmans en faveur de la trêve en Algérie et

BCU LAUSANNE UNIVERSITY LIBRARY

publiera en 1957, avec Koestler, des *Réflexions sur la peine capitale* tendant à l'abolition de la peine de mort.

Tour à tour essayiste, romancier et auteur dramatique comme J. P. Sartre, Camus se consacrera de plus en plus à sa carrière d'écrivain. Son œuvre pourrait, en gros, s'ordonner autour de deux pôles : l'absurde et la révolte, correspondant aux deux étapes de son itinéraire philosophique.

La prise de conscience du non-sens de la vie le conduit à l'idée que l'Homme est libre de vivre „sans appel", quitte à payer les canséquences de ses erreurs et doit épuiser les joies de cette terre. Ces idées, exposées dans *Le Mythe de Sisyphe* (1942), sont illustrées par le roman de *L'Etranger* (1942) et, en 1944, par deux pièces de théatre : *Caligula* et *Le Malentendu*.

L'auteur aboutit à la découverte d'une valeur qui donne à l'action son sens et ses limites : *la nature humaine*. Cet humanisme apparaît dans *La Peste* (1947) et dans deux pièces de théatre, *L'État de siège* (1948) et *Les Justes* (1950) avant de s'exprimer vigoureusement dans *l'Homme Révolté* (1951).

La carrière de Camus est donc celle d'un psychologue et d'un moraliste. Dans son exigence de probité, avec une réserve et une sobriété toutes classiques, il accorde la première place aux idées et refuse de sacrifier à la magie du style. Pourtant ce serait une erreur de méconaître la variété et l'exacte appropriation de son art d'écrivain. Sans doute a-t-il su nous imposer dans *l'Etranger* et *La Peste* ce style neutre, impersonnel, tout en notations séches et monotones, qui est devenu inséparable du climat de l'absurde ; mais on découvre aisément dans son oeuvre des résurgences de l'aptitude poétique à traduire les sensations dans leur pleine saveur qui triomphait dans Noces (1938), un des premiers essais où, avant l'amère découverte de l'absurde, le jeune Camus célébrait avec fougue ses „noces avec le monde". Et l'on sera sensible à l'ironie et à l'humour qui jettent çà et là de discrétes lueurs, avant de briller de tout leur éclat dans *La Chute* (1956), oeuvre étrange et séduisante dont la verve et le rythme capricieux font songer à la „satire" du Neveu de Rameau.

Cette carrière s'est trouvée prématurément brisée in 1960 par l'accident d'automobile qui coûta la vie à Camus.

Peu auparavant, en 1957, Le Prix Nobel était venu couronner cette oeuvre „qui met en lumière les problèmes se posant de nos jours à la conscience des hommes".

LA SOLIDARITÉ HUMAINE

Le vent se levait à nouveau et Rieux sentit qu'il était tiède sur sa peau. Tarrou se secoua :

— „Savez-vous, dit-il, ce que nous devrions faire pour l'amitié ?

— Ce que vous voulez, dit Rieux.

— Prendre un bain de mer. Même pour un futur saint, C'est un plaisir digne".

Rieux souriait.

— „Avec nos laissez-passer, nous pouvons aller sur la jetée. A la fin, c'est trop bête de ne vivre que lans la peste. Bien entendu, un homme doit se battre pour les victimes. Mais s'il cesse de rien aimer par ailleurs, à quoi sert qu'il se batte ?

— Oui, dit Rieux, allons-y".

Un moment après, l'auto s'arrêtait près des grilles du port. La lune s'était levée. Un ciel laiteux projetait partout des ombres pâles. Derrière eux s'étageait la ville et il en venait un souffle chaud et malade qui les poussait vers la mer. Ils montrèrent leurs papiers à un garde qui les examina assez longuement. Ils passèrent et à travers les terre-pleins couverts de tonneaux, parmi les senteurs de vin et de poisson, ils prirent la direction de la jetée. Peu avant d'y arriver, l'odeur de l'iode et des algues leur annonça la mer. Puis, ils l'entendirent.

Elle sifflait doucement aux pieds des grands blocs de la jetée et, comme ils les gravissaient, elle leur apparut, épaisse comme du velours, souple et lisse comme une bête. Ils s'installèrent sur les rochers tournés vers le large. Les eaux se gonflaient et redescendaient lentement. Cette respiration calme de la mer faisait naître et disparaître des reflets huileux à la surface des eaux. Devant eux, la nuit était sans limites. Rieux, qui sentait sous ses doigts le visage grêlé des rochers, était plein d'un étrange bonheur. Tourné vers Tarrou,

BCU - CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

il devina, sur le visage calme et grave de son ami, ce même bonheur qui n'oubliait rien, pas même l'assassinat.

Ils se déshabillèrent. Rieux plongea le premier. Froides d'abord, les eaux lui parurent tièdes quand il remonta. Au bout de quelques brasses, il savait que la mer, ce soir-là, était tiède, de la tiédeur des mers d'automne qui reprennent à la terre la chaleur enmagasinée pendant de longs mois. Il nageait régulièrement. Le battement de ses pieds laissait derrière lui un bouillonnement d'écume, l'eau fuyait le long de ses bras pour se coller à ses jambes. Un lourd clapotement lui apprit que Tarrou avait plongé. Rieux se mit sur le dos et se tint immobile, face au ciel renversé, plein de lune et d'étoiles. Il respira longuement. Puis il perçut de plus en plus distinctement un bruit d'eau battue, étrangement clair dans le silence et la solitude de la nuit. Tarrou se rapprochait, on entendit bientôt sa respiration. Rieux se retourna, se mit au niveau de son ami, et nagea dans le même rythme. Tarrou avançait avec plus de puissance que lui et il dut précipiter son allure. Pendant quelques minutes, ils avancèrent avec la même cadence et la même vigueur, solitaires loin du monde, libérés enfin de la ville et de la peste. Rieux s'arrêta le premier et ils revinrent lentement, sauf à un moment où ils entrèrent dans un courant glacé. Sans rien dire, ils précipitèrent tous deux leur mouvement, fouettés par cette surprise de la mer.

Habillés de nouveau, ils repartirent sans avoir prononcé un mot. Mais ils avaient le même coeur et le souvenir de cette nuit leur était doux. Quand ils aperçurent de loin la sentinelle de la peste, Rieux savait que Tarrou se disait, comme lui, que la maladie venait de les oublier, que cela était bien, et qu'il fallait maintenant recommencer.

A. CAMUS — *La Peste*. Troisième partie, p. 276—278

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

Née à Paris en 1908, Simone de Beauvoir rencontre Jean-Paul Sartre, au terme de brillantes études, en préparant l'agrégation de philosophie à laquelle tous deux sont reçus en 1929. Frappée d'admiration pour une intelligence qu'elle reconnaît supérieure à la sienne, elle subit l'ascendant de Sartre et devient sa compagne ; leur union est cimentée par un anticonformisme volontiers agressif et par une commune révolte contre leur milieu d'origine. Professeur à Marseille, à Rouen, puis à Paris (jusqu'en 1943), en dépit d'une extrême liberté d'allures, Simone de Beauvoir ne trouve pas dans l'exercice de son métier les conditions favorables à une émancipation totale ; et surtout elle aspire depuis longtemps à affirmer pleinement sa personnalité par la création littéraire.

Romans. Sa carrière d'écrivain commence en 1943 avec *l'Invitée*, roman qui renouvelle le thème éternel de la jalousie : subissant l'existence de l'autre „comme un irréductible scandale", Françoise tuera Xavière, „l'Invitée" dont elle ne peut supporter ni l'immixtion entre elle et Pierre ni la *présence critique*, qui lui semble anéantir son autonomie morale. Puis c'est *Le Sang des Autres* (1944) et *Tous les Hommes sont mortels* (1947), apologul tendont à faire paraître le caractère illusoire de toute aspiration à l'immortalité. Ces thèmes ne manquent pas d'intérêt, mais sont présentés parfois sous une forme trop didactique : l'auteur le reconnaîtra d'ailleurs dans une très intelligente autocritique *(La Force de l'Age)*. En 1954, le prix Goncourt attribué aux *Mandarins* attire sur son oeuvre l'attention du grand public.

Essais. Parallèlement, Simone de Beauvoir traite des thèmes existentialistes au théâtre *(Les Bouches inutiles)* et dans des essais philosophiques *(Phyrrhus et Cinéas,* 1944 ;

BCU LAUSANNE UNIVERSITY LIBRARY

Pour une morale de l'ambiguïté, 1947). Elle consacre une volumineuse étude, *Le Deuxième Sexe* (1949), à la condition de la femme : à l'en croire, il n'est pas plus d'„éternel féminin" que de „nature humaine" ; les traits distinctifs de la psychologie féminine seraient dus à un long asservissement et non à des différences originelles et immusbles ; mais la thèse se trouve compromise par la méconnaissance de l'instinct maternel. Mentionnons encore des reportages plus „engagés" que pittoresques *(L'Amérique au jour le jour* et *La longue Marche*, essai sur la Chine, 1957).

Mémoires. Depuis 1958, Simone de Beauvoir publie ses souvenirs *(Mémoires d'une Jeune Fille rangée*, puis, en 1960, *La Force de l'Age)* : peut-être a-t-elle trouvé là le monde d'expression qui lui convient le mieux. *Les Mandarins* étaient déjà des Mémoires transposés concernant la „chapelle" existentialiste et les rapports entre Sartre et Camus au lendemain de la libération. D'une façon générale l'auteur montrait peu d'invention dans ses romans ; tout à fait égocentrique, peu artiste mais riche d'expériences de toute sorte et goûtant avidement la vie, c'est lorsqu'elle nous parle d'elle-même et de son entourage, sans déguisement ni fiction, que Simone de Beauvoir nous intéresse le plus.

CONDITION DE LA FEMME

Cette histoire remonte très loin ; aussi loin qu'elle remonte, il semble, d'après ce que l'archéologie et l'éthnographie nous enseignent, que ce monde ait toujours appartenu aux mâles ; et ceux-ci ont toujours considéré ce privilège comme l'expression d'une hiérarchie fondée dans l'absolu et dans l'éternité. Faisant de la femme un être inférieur, l'homme se saisit comme supérieur absolument. „Beni soit Dieu notre Seigneur et le Seigneur de tous les mondes qu'il ne m'ait pas fait femme", disait les Juifs dans leurs prières matinales ; cependant leurs épouses murmurent avec résignation : „Beni soit le Seigneur qu'il m'ait créée selon sa volonté". Parmi les bienafaits dont Platon remerciait les dieux, le premier était qu'ils l'aient créé libre et non esclave, le second homme et non femme. De nombreuses enquêtes menées aujourd'hui

parmi des jeunes gens, il résulte qu'à peine un garçon sur 100 souhaite être une fille, qu'environ 75 p. 100 des filles souhaitent avec plus ou moins de constance être des garçons. C'est seulement d'une manière formelle, sur les registres des mairies et dans les déclarations d'identité, que les rubriques : masculin, féminin, apparaissent comme symétrique. Pratiquement, de même que pour les Anciens, il y avait une verticale absolue par rapport à laquelle se définissait l'oblique, il y a un type humain absolu qui est le type masculin. Si je veux me définir il faut que je dise d'abord : „Je suis une femme." Présente à tout ce que je peux penser ou dire sur moi-même il y a cette vérité ; elle est le fond sur lequel se détache toute autre affirmation. Cependant un homme ne commence jamais par se poser comme un individu du sexe mâle : qu'il soit homme, cela va de soi. Je me suis agacée parfois d'entendre des hommes me dire : „Vous pensez telle chose parce que vous êtes une femme" ; mais je savais que ma seule défense c'était de répondre : „Je le pense parce qu'elle est vraie", éliminant par là ma subjectivité ; il n'était pas question de répliquer : „et vous pensez le contraire parce que vous êtes un homme" ; car il est entendu que le fait d'être homme n'est pas une singularité, un homme est dans son droit en étant homme, c'est la femme qui est dans son tort. On pense encore comme au temps de saint Thomas qu'elle est un „homme manqué", un être „occasionnel". Un homme dénué pourtant de tout apparence complexe de supériorité à l'égard des femmes, rêvant sur les mystères de la reproduction bisexuée, dit un jour devant moi : „L'existence des femmes n'est pas une nécessité ontologique, c'est un fait contingent". J'acquiesçai. Puis je m'avisai qu'on aurait su aussi bien dire : „L'existence de l'homme est un fait contingent". Mais c'était une possibilité abstraite : la vérité, même pour moi il était plus facile d'imaginer un univers peuplé seulement d'hommes que de rêver un monde purement féminin. Le rapport des sexes n'est pas celui de deux électricités, de deux pôles, il n'est pas cette relation réciproque du moi et de l'autre qui est aussi un moi par lequel je suis l'autre. L'homme représente à la fois le positif et le neutre, au point qu'on dit „les hommes" pour désigner „les êtres humains", le sens singulier du mot *vir* s'étant assimilé au sens général du mot

homo. La femme apparaît comme le négatif, si bien que toute détermination positive lui est imputée comme limitation — sans réciprocité. Elle a des ovaires, un utérus : voilà des conditions singulières qui l'enferment dans sa subjectivité ; on dit volontiers qu'elle pense avec ses glandes. *Tota mulier in utero*. l'homme oublie superbement que son anatomie comporte aussi des glandes endocrines, des hormones. Il saisit son corps comme une relation directe et normale à un monde qu'il croit appréhender dans son objectivité. Tandis qu'il considère le corps de la femme comme alourdi par tout ce qui le spécifie " un obstacle, une prison. Un historien de la femme, Donaldson, remarque que les définitions symétriques „l'homme est un être humain mâle, la femme un être humain femmelle" ont été asymétriquement mutilées ; on a laissé tomber dans la première l'épithète de mâle et dans la seconde le terme être humain. La femme n'aparaît pas comme un être autonome, mais comme un élément du monde masculin ; elle est l'inessentiel en face de l'essentiel ; il est l'Absolu ; elle est l'Autre.

C'est cette situation que nous devons tenter d'expliquer. Car il ne faut pas croire qu'elle soit immédiatement donnée. Certes, au sein des sociétés animales, on observe de nombreux cas où la femelle subit la domination du mâle : chez les chimpanzés, le vieux mâle règne sur les jeunes singes et sur les guenons, même lorsqu'il sont captifs ; leur donne-t-on des fruits, ils les portent docilement à leur maître qui les consomme et les distribue selon ses caprices. La femelle est la plus faible, elle est asservie à la fonction reproductrice : ces traits suffisent à expliquer sa dépendance. Mais la société humaine se distingue en ce qu'elle est une antiphysis. Conscient et libre, l'homme reprend la nature à son compte ; il la modèle à la fois selon ses possibilités et selon ses besoins et ses désirs : ceux-ci n'expriment pas seulement la vie animale, mais la totalité de son existence, Comment l'homme a-t-il pu asservir la femme ? Pourquoi l'a-t-il fait ?

SIMONE DE BEAUVOIR — *Le Deuxième Sexe*, Gallimard, 1949

BCU IASI / BIBLIOTECA UNIVERSITARY

Né à Paris, en 1905.

Il fit ses études au lycée Henri IV, puis, de 1917 à 1919, au lycée de La Rochelle. Elève de l'Ecole Normale Supérioure de 1924 à 1928, il fut reçu premier à l'agrégation de philosophie, en 1929. De 1931 à 1936, il enseigma la philosophie au lycée du Havre ; de 1937 à 1942, au lycée Pasteur, à Paris ; de 1942 à 1944, au lycée Condorcet. Il demanda et obtint un congé en 1945. — La pensée de Sartre est influencée par Hegel, Husserl et Heidegger. Ses premières recherches philosophiques ont porté sur l'imaginaire et l'imagination, qui consiste à se rendre présent un objet tenu pour absent. „L'acte d'imagination est un acte magique", c'est une incantation destinée à faire apparaître la chose qu'on désire". — La liberté se traduit par le *retrait*, c'est-à-dire la capacité de voir, dans ce qui est, ce que n'est pas. La conscience, qui est liberté et intentiionnalité, est *néantisation*. „La néantisation est l'acte par lequel la conscience se libère de l'en-soi en le pensant ... Le pour-soi, surgit comme néantisation de l'en-soi". Sartre définit ainsi l'en-soi : „Il faut opposer cette formule : l'être en soi est ce qu'il est, à celle qui désigne l'être de la conscience (le pour-soi) celle-ci en effet a *à être* ce qu'elle est ... L'être en-soi n'a pas de *dedans* qui s'opposerait à un *dehors* ... L'en-soi n'a pas de secret : il est massif". L'en-soi désigne souvent, pour Sartre, la réalité matérielle. Sa définition du pour-soi : „Le pour-soi, c'est l'en-soi se perdant comme en-soi, pour se fonder comme conscience". — Le pour-soi est une manière pour l'en-soi d'être sur le monde du non-être. L'existence de la conscience porte témoignage de l'existence des choses. La conscience est *fascinée*

parce qu'elle connaît :„son être est de n'être pas ce à quoi elle est présente". — „Le pour-soi est pour autrui". Sartre analyse *l'autre* et en rend compte par le trouble et la résistance qu'il provoque en nous. Il définit : „Autrui, c'est *l'autre*, c'est-à-dire le moi qui *n'est pas* moi". La découverte de l'autre est un conflit, où les deux parties se posent toujours, l'une comme sujet, l'autre comme objet. Il n'y a jamais deux sujets face à face. „L'enfer, c'est les autres". — Son analyse du projet conduit Sartre à poser comme termes synonymes : être et faire. Pour lui, l'existence précède l'essence. — Telle est succinctement et terminologiquement exposée, une doctrine qui est encore en plein accomplissement.

Oeuvres principales : *L'imagination* (1936), *Essai d'une théorie des émotions* (1939), *L'imaginaire, essai de psychologie phénoménologique* (1940). *L'Etre et le Néant, essai d'ontologie phénoménologique* (1943), *L'existentialisme est un humanisme* (1946), *Réflexions sur la question juive* (1947), *Baudelaire* (1947), *Situations, I, II, III* (1947—1949), *Entretiens sur la politique* (1949), *Saint-Genêt, comédien et martyr* (1953), *Critique de la raison dialectique* (1960).

NOUS AVONS A ÊTRE CE QUE NOUS SOMMES

Si l'homme est qu'il est, la mauvaise foi est à tout jamais impossible et la franchise cesse d'être son idéal pour devenir son être ; mais l'homme est-il ce qu'il est et, d'une manière générale, comment peut-on être ce qu'on est lorsqu'on est comme conscience d'être ? Si la franchise ou sincérité est une valeur universelle, il va de soi que sa maxime „il faut être ce qu'on est" ne sert pas uniquement de principe régulateur pour le jugements et les concepts par lesquels j'exprime ce que je suis. Elle pose non pas simplement un idéal du connaître mais un idéal d'*être*, elle nous propose une adéquation absolue de l'être avec lui-même comme prototype d'être. En ce sens il faut nous *faire être* ce que nous sommes. Mais que *sommes-nous donc* si nous avons l'obligation constante de nous faire être ce que nous sommes, si nous sommes sur le mode d'être du devoir être ce que nous sommes ?

Considérons ce garçon de café. Il a le geste vif et appuyé, un peu trop précis, un peu trop rapide, il vient vers les consommateurs d'un pas un peu trop vif, il s'incline avec un peu trop d'empressement, sa voix, ses yeux expriment un intérêt un peu trop plein de sollicitude pour la commande du client, enfin le voilà qui revient, en essayant d'imiter dans sa démarche la rigueur inflexible d'on ne sait quel automate, tout en portant son plateau avec une sorte de témérité de funambule, en le mettant dans un équilibre perpétuellement instable et perpétuellement rompu, qu'il rétablit perpétuellement d'un mouvement léger du bras et de la main. Toute sa conduite nous semble un jeu. Il s'applique à enchaîner ses mouvements comme s'ils étaient des mécanismes se commandant les uns aux autres ; sa mimique et sa voix même semblement des mécanismes ; il se donne la prestesse et la rapidité impitoyable des choses. Il joue, il s'amuse. Mais à quoi donc joue-t-il ? Il ne faut pas l'observer longtemps pour s'en rendre compte : il joue *à être* garçon de café. Il n'y a rien là qui puisse nous surprendre : le jeu est une sorte de repérage et d'investigation. L'enfant joue avec son corps pour l'explorer, pour en dresser l'inventaire ; le garçon de café joue avec sa condition pour la *réaliser*. Cette obligation ne diffère pas de celle qui s'impose à tous les commerçants. Leur condition est toute de cérémonie, le public réclame d'eux qu'il la réalisent comme une cérémonie, il y a la danse de l'épicier, du tailleur, du commissaire-priseur, par quoi ils s'efforcent de persuader à leur clientèle qu'il ne sont rien autre qu'un épicier, qu'un commissaire-priseur, qu'un tailleur. Un épicier qui rêve est offensant pour l'acheteur, parce qu'il n'est plus tout à fait un épicier. La politesse exige qu'il se contienne dans sa fonction d'épicier, comme le soldat au garde-à-vous se fait chose-soldat avec un regard direct mais qui ne voit point, qui n'est plus fait pour voir, puisque c'est le règlement et non l'intérêt du moment qui détermine le point qu'il doit fixer (le regard „fixé à dix pas"). Voilà bien des précautions pour emprisonner l'homme dans ce qu'il est. Comme si nous vivions dans la crainte perpétuelle qu'il n'y échappe, qu'il ne déborde et n'élude tout à coup sa condition. Mais c'est que, parallèlement, du dedans le garçon de café ne peut être immédiatement garçon de café, au sens où cet

encrier *est* encrier, où le verre est verre. Ce n'est point qu'il ne puisse former des jugements réflexifs ou des concepts sur sa condition. Il sait bien ce qu'elle „signifie" : l'obligation de se lever à cinq heures, de balayer le sol du débit avant l'ouverture des salles, de mettre le percolateur en train, etc. Il connaît les droits qu'elle comporte : le droit au pourboire, les droits syndicaux etc. Mais tous ces concepts, tous ces jugements renvoient au transcendant. Il s'agit de possibilités abstraites, de droits et de devoirs conférés à un „sujet de droit". Et c'est précisément ce sujet que *j'ai à être* et que je ne suis point. Ce n'est pas que je ne veuille pas l'être ni qu'il soit un autre. Mais plutôt il n'y a pas de commune mesure entre son être et le mien. Il est une „représentation" pour les autres et pour moi-même, cela signifie que je ne puis l'être qu'*en représentation*. *Mais* précisément si je me le représente, je ne le suis point, j'en suis séparé, comme l'objet du sujet, séparé par rien, mais ce rien m'isole de lui, je ne puis l'être, je ne puis que *jouer à l'être*, c'est-à-dire m'imaginer que je le suis. Et, par là même, je l'affecte de néant. J'ai beau accomplir les fonctions de garçon de café, je ne puis l'être que sur le mode neutralisé, comme l'acteur est Hamlet, en faisant mécaniquement les *gestes typiques* de mon état et en me visant comme garçon de café imaginaire à travers ces gestes pris comme „analogon". Ce qui je tente de réaliser c'est un être-en-soi du garçon de café, comme s'il n'était pas justement en mon pouvoir de conférer leur valeur et leur urgence à mes devoirs et à mes droits d'état, comme s'il n'était pas de mon libre choix de me lever chaque matin à cinq heures ou de rester au lit, quitte a me faire renvoyer. Comme si du fait même que je soutiens ce rôle à l'existence, je ne le transcendais pas de toute part, je ne me constituais pas comme un *au-delà* de ma condition. Pourtant il ne fait pas de doute que je *suis* en un sens garçon de café — sinon ne pourrais-je m'appeler aussi bien diplomate ou journaliste ? Mais si je ne le suis, ce ne peut être sur le monde de l'être-en-soi. Je le suis sur le mode *d'être ce que je ne suis pas*. Il ne s'agit pas seulement des conditions sociales, d'ailleurs ; je ne suis jamais aucune de mes attitudes, aucune de mes conduites. Le beau parleur est celui qui joue à parler, parce qu'il ne peut *être parlant* : l'élève attentif qui veut *être* attentif, l'oeil rivé sur le maître,

les oreilles grandes ouvertes, s'épuise à ce point à jouer l'attentif qu'il finit par ne plus rien écouter. Perpétuellement absent à mon corps, à mes actes je suis en dépit de moi-même cette „divine absence" dont parle Valéry. Je ne puis dire ni que je *suis* ici ni que je n'y *suis* pas au sens où l'on dit „cette boîte d'allumettes *est* sur la table" : ce serait confondre mon „être-dans-le-monde" avec un „être-au-milieu-du-monde". Ni que je *suis* debout, ni que je *suis* assis : ce serait confondre mon corps avec la totalité idiosyncrasique dont il n'est qu'une des structures, De toute part j'échappe à l'être et pourtant je suis.

(L'Être et le Néant)

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

LEFEVRE, Henri

Né à Hagetmau en 1905.

Directeur de recherches au Centre national de la Recherche Scientifique, il a publié un certain nombre d'études de philosophie marxiste.

Oeuvres principales : *La conscience mystifiée* (1936), *Le matérialisme dialectique* (1939), *Nietzsche* (1939), *Logique formelle, logique dialectique* (1947), *La Critique de la vie quotidienne* (1947), *La Pensée de Marx* (1947), *La Pensée de Lénine* (1957), *Le Marxisme* (1948), *La somme et le reste* (1959).

MARXISME CONTRE EXISTENTIALISME

Trois propositions, trois thèmes illusoires concernant l'humain doivent être éliminés.

Le premier transpose l'humain en un mythe : Le Surhomme. A la faveur du Surhumain, le sous-humain fait irruption.

Le deuxième présente „l'humain" comme une entité abstraite. Ce thème métaphysique se révèle abstrait, inefficace, donc inexistant.

Poue le troisième, l'humain est un thème sentimental d'atttendrissement : les eunuques pleurent sur l'humanité.

— L'homme est une idée, tirée par la méthode dialectique de l'ensemble des sciences. Ni physique, ni biologique, ni géographique, ni historique, ni économique, l'homme est tout cela. L'homme total se présente comme totalité dispersée, et cela non dans la spéculation, mais dans la réalité et dans la conscience de cette réalité. Totalité dispersée, contradictoire

BOSTON UNIVERSITY GENERAL LIBRARY

pratiquement et théoriquement. L'action et la connaissance visent la réalisation de cette idée concrète.

Jusqu'au dépassement de cette situation, l'homme reste divisé contre lui-même, Il est socialement divisé, de toute évidence. On sait moins que l'individu reproduit et, suivant un terme ancien, „symbolise" cette situation sociale. En elle-même, l'individualité différenciée comporte d'un côté une part inférioriséе, asservie, bien qu'en contact avec la nature et la pratique : L'instinct, l'activité quotidienne, et de l'autre une part „supérieure" qui s'hypertrophie, puis décline et tombe dans la décadence lorsqu'elle veut s'affirmer isolément : la pensée, la conscience claire, la vie théorique.

Cette structure de l'individu contradictoire, conscience déchirée comme la société dont il est une parcelle, doit être résolue comme la structure contradictoire de cette société elle-même.

Aux kierkegaardiens, l'analyse dialectique répond en ne se contentant pas de montrer que l'homme est un être social (vérité déjà essentielle bien que banale) mais en montrant que la structure interne de l'individualité correspond à celle de la société. Et Kierkegaard lui-même, pour la critique dialectique, a seulement poussé jusqu'à l'extrême les contradictions de l'individu individualiste, qui sont celles de la société individualiste.

Dans cette société, une classe — la bourgeoisie — s'affirme dans une idéologie de classe qui nie les classes. Et la société dominée par la bourgeoisie proclame l'individu comme un absolu, et au même moment l'accable ; le pose abstraitement au sommet de la hiérarchie, et le nie effectivement.

Dans le „sable humain" chaque grain se sent et se croit seul ; en même temps il se sent confusément oppressé par la foulemont il fait partie, par les moeurs de la classe dominante, par la monotonie de la vie organisée par cette classe. Comment résoudra-t-il cette contradiction ? Par l'évasion vers l'absurde, vers l'impossible.

Lorsque l'individu découvre en lui des contradictions insolubles, et qu'il ne les connaît pas (en les situant dans une connaissance de la réalité humaine) il tombe dans l'angoisse et le désespoir. Or certaines contradictions „vécues" peuvent paraître insolubles, parce que l'histoire avance lentement, très

lentement, considérée à l'échelle individuelle. Alors l'individu, qui veut une solution envers et contre tout, et tout de suite, „hic et nunc"-c'est là son drame — se crée une pseudo-solution. Névrose ou négation d'un des termes du conflit (du probleme) fournissent commodément des pseudo-solutions métaphysiques, mystiques, mythiques.

Aux Nietzschéens, l'humanisme dialectique répond que l'homme n'est pas plus en proie aux forces cosmiques, immédiatement, qu'il n'est solitairement enfermé en lui-même. La méditation (historique, sociale) entre l'individu „moderne" et le cosmique ne peut s'abolir par un décret poético-philosophique.

Donc, si quelqu'un sort de „l'homme théorique", ce ne peut être que par une connaissance de la pratique sociale.

La vertu de l'osmose directe, dela communion immédiate entre l'homme et le cosmos semble aujourd'hui épuisée ; celui qui voudrait maintenant recommencer l'aventure nietzschéenne irait en solitaire refaire les promenades de Nietzsche ; il ne serait probablement plus un grand poète, mais bien plutôt un homme sacrifié au mythe du Cosmos. Le „salut" n'est pas dans cette direction.

Est-ce Surhomme qui émergera de l'humain? Non. L'homme total — l'homme enfin humain — va émerger du long déchirement, de la lutte si longue de l'être conscient contre la nature et contre lui-même.

L'homme ne sera pas dépassé, car l'homme est l'être qui se dépasse.

Quant aux forces „irrationnelles" (l'instinct, la vitalité spontanée), elles font partie de l'humain. La contradiction de la Raison et de l'irrationnel est une contradiction intérieure à l'humain, et résolue par la raison dialectique.

A Husserl, la critique dialectique répond que la Raison disparaît avec l'analyse, avec la prétention d'aller "aux choses elles-mêmes" par la seule conscience du philosophe, sans la science et le concept.

A Heidegger, une seule réponse, et dédaigneuse : est homme l'être qui lutte contre la mort (et contre les complices de la mort) même s'il lui faut défier la mort au cours de cette lutte ?

La rébellion massive de „l'irrationnel", faillite organisée du vieux rationalisme et de l'humanisme vieilli, n'empêcheront pas la victoire de la Raison renouvelée et de l'humanisme.

Les derniers philosophes ont profité de toutes les déficiences de la vieille Raison pour organiser la révolte de l'irrationnel (ré volte ? même pas ! démagogie de littérateurs confusionnistes et de chroniqueurs, sauf quelques rares exceptions . . .).

L'homme aurait pu déjà perdre la partie. La catastrophe politique et „spirituelle" était assez bien préparée !

Mais l'homme peut encore perdre la partie. Si paradoxal que cela puisse paraître à certains, seul l'idéal matérialiste de l'homme total — cet idéal sans idéalisme — peut sauver l'humain. La raison dialectique, et elle seule, peut considérer l'être humain sous tous les aspects et résoudre ses contradictions sans rien perdre de sa réalité.

Seule elle peut reconnaître dans le prétendu „irrationel" les forces fondamentales dont elle émerge et qu'il lui faut orienter, les chaos de contradictions qu'elle peut résoudre. Humanisme et raison sont liés ; donc humanisme concret et raison dialectique ne se séparent pas.

S'il y a „choix", il propose cette alternative : ou l'humain ou le reste, l'autre, l'ombre, la mort, le diable et le dieu, ou encore le monde sans „nous" . . .

(L'Existentialisme, Le Sagittaire, 1946)

BCU IASI / CENTRUL DE VECHIME

THOREZ, Maurice (1900–1964)

Maurice Thorez né le 28 avril 1900 a été pendant de longues années, mineur dans le nord de la France. Dans son roman autobiographique : *Le Fils du peuple* (1950) il brosse le tableau vivant et dramatique de la vie des mineurs français au début du XX-e siècle.

Maurice Thorez fut Secretaire général, puis président du Parti Communiste Français.

Il compte parmi les militants les plus ardents pour le triomphe du socialisme et la sauvegarde de la paix.

CATASTROPHE DANS UNE MINE

. . . . . .

Un jour comme les autres, je jouais avec d'autres gosses du coron lorsque notre attention fut attirée par un grondement sourd, un piétinement lointain, le fracas des sabots sur les pavés. Les gens se précipitaient dans une même direction : je fis comme eux. C'était amusant de galoper, de dépasser les vieux qui soufflaient, les femmes qui portaient leur dernier-né sur le bras. On criait :

— C'est à Courrières ! À la fosse de méricourt ! Il y a 1300 morts !

Ainsi, le 10 ars 1906, je galopai dans la brume glacée et je parcourus, aussi vite que me le permettaient mes petites jambes, les sept kilomètres qui séparent Noyelles-Godault des corons de Méricourt, sur la route de Lens. Des villages environnants, mineurs quittant leur travail, femmes et enfants

BOURGOGNE CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

se bousculant, s'interpellant, brassés, mélangés, emportés, ressemblaient à quelque armée en déroute sur qui s'allongeait l'ombre de la mort.

À Méricourt, je ne vis d'abord rien. Le flot humain venait s'écraser contre une haute grille de fer coupant un long mur de briques. Derrière la grille s'agitaient des hommes noirs, affairés, la tête encapuchonnée, enfoncée dans des appareils étranges. Au loin, dans le brouillard, se profilait le chevalet du puits, aux molettes immobiles. Sur ce paysage lugubre flottait une odeur de suie mouillée, de brulé, de fumée. Bientôt des lamentations, des imprécations s'élevèrent, des femmes hurlaient, échevelées, il y eut des remous. On parlait d'enfoncer la grille. Des gendarmes à cheval surgirent et poussèrent leurs bêtes contre la foule.

Mais celle-ci, toujours plus dense, ne cédait pas d'un pouce le terrain. Des cris aigus fusaient de tous côtés.

— Dites-nous la vérité ! ... Dites-nous ce qu'il y a ! ... Laissez-nous voir ! ... Laissez-nous entrer ! ...

— Mon mari est au fond ...

— Mes enfants sont au fond ...

— Tous les miens sont au fond ...

Je me souviens qu'ensuite, avec d'autres gosses, nous sommes revenus au village, accablé et harassée, et que nous sommes restés longtemps sans jouer et sans nous disputer ...

Les jours suivants, je suis retourné à Méricourt. Il y avait beaucoup de gendarmes, tout le monde était vêtu de noir. Sur le seuil des maisons, le long du coron, les gens pleuraient, des enfants se aerraient autour de leurs mères. Dans les villages des environs, à Sallaumines, à Billy-Montigny, c'était le même spectacle. Partout on transformait des hangars en chapelles ardentes. Les gens parlaient avec reconnaissance des équipes de sauveteurs venues de Wesphalie.

Puis ce furent, sous la neige, les convois désolés, les obsèques des malheureuses victimes. La terrible catastrophe avait remué tout le pays. Depuis longtemps le peuple noir des mineurs se plaignait des salaires de famine, du travail trop pénible, des conditions de sécurité insuffisantes. La colère

grondait contre les conpagnies. Pour grossir les dividendes, treize cents ouvriers avaient connu une affreuse agonie au fond de la mine. À peine enterrés, la compagnie vorace réclamait qu'ils fussent remplacés, elle exigeait le sacrifice de nouvelles victimes. Le désespoir et la révolte coururent de coron en coron, soulevèrent dans un même refus les survivants : la grève éclata.

Une véritable armée d'occupation s'abattit sur le bassin minier ...

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

TEXTES LITTÉRAIRES

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

EN LONGEANT LES QUAIS DE LA SEINE

ANATOLE FRANCE (1844—1924) est né quai Malaquais, à quelques pas de l'Institut de France et du Pont-Neuf, sur la rive qui fait face au palais du Louvre et à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. C'est un vrai Parisien, fils de Parisiens établis libraires.

Dans la boutique de son père, il a dès l'enfance, respiré l'odeur des vieux livres dont les bouquinistes offraient tant d'autres exemplaires au flâneur érudit. Mais surtout, il a eu sous les yeux le spectacle, unique au monde, des quais de la Seine. Il y a senti frémir l'âme même de Paris.

Si j'ai jamais goûté l'éclatante douceur d'être né dans la ville des pensées généreuses, c'est en me promenant sur ces quais où, du Palais-Bourbon à Notre-Dame, on entend les pierres conter une des plus belles aventures humaines, l'histoire de la France ancienne et de la France moderne. On y voit le Louvre, ciselé comme un joyau ; le Pont-Neuf, qui porta sur son robuste dos trois siècles, et plus, de Parisiens musant aux bateleurs en revenant de leur travail criant : „Vive le roi !" au passage des carrosses dorés, poussant des canons en acclamant la liberté aux jours révolutionnaires, ou s'engageant, en volontaires, à servir, sans souliers, sous le drapeau tricolore, la patrie en danger. Toute l'âme de la France a passé sur ces arches vénérables, où des mascarons, les uns souriants, les autres grimaçants, semblent exprimer

BCU Cluj / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

les misères et les gloires, les terreurs et les espérances, les haines et les amours dont ils ont été témoins durant des siècles. On y voit la place Dauphine avec ses maisons de brique (...). On y voit le vieux Palais de Justice, la flèche rétablie de la Sainte-Chapelle, l'Hôtel-de-Ville et les tours de Notre-Dame. C'est là qu'on sent, mieux qu'ailleurs, les travaux des générations, le progrès des âges, la continuité d'un peuple, la sainteté du travail accompli par les aïeux à qui nous devons la liberté et les studieux loisirs. C'est là que je sens pour mon pays le plus tendre et plus ingénieux amour. C'est là qu'il m'apparaît clairement que la mission de Paris est d'enseigner le monde. De ces pavés de Paris, qui se sont tant de fois soulevés pour la justice et la liberté, ont jailli les vérités qui consolent et délivrent. Et je retrouve ici, parmi ces pierres éloquentes, le sentiment que Paris ne manquera jamais à sa vocation.

ANATOLE FRANCE, *Pierre Nozière* (1899). Calmann-Lévy, édit.

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

JEANNE D'ARC, OU LE REFUS D'ABDIQUER (1412–1431)

De toutes les figures de l'histoire de France, il n'en faut pas chercher de plus touchante ni de plus populaire que celle de Jeanne d'Arc. Et son épopée depuis les voix entendues par la petite bergère de Domremy, jusqu'au supplice final, est inscrite dans tous les esprits et dans tous les coeurs, et bien au-delà des frontières de France.

Entre tant d'épisodes émouvants, il en est un qui, à très juste titre, a retenu l'attention et inspiré le beau talent de THIERRY MAULNIER : celui où la jeune fille, près avoir abjuré de force devant le tribunal, reprend, peu à peu conscience d'elle-même et retourne à cette irrésistible vocation où l'appelle „l'autre Jeanne", la Jeanne qui n'a point trahi, la Jeanne qui refuse d'abdiquer...

Dans le cachot, Jeanne ayant abjuré, entend la voix de sa conscience qui parle et qui la rappelle à son devoir. D'où ces personnages : *Jeanne* et *l'Autre Jeanne*.

L'AUTRE JEANNE. — Regarde-moi. Je suis celle qui a trouvé la France sur sa croix et qui l'a déclouée, et par qui est venu pour elle le jour de la Résurrection. Je suis celle que tu es.

JEANNE. — Celle-là, je l'ai reniée par désarroi, par fatigue et par peur du feu. Tout est fini.

L'AUTRE JEANNE. — Je suis celle que tu est des millions d'yeux qui te contemplent. Je t'appelle à moi et je te soutiendral dans tout ce qui te reste à faire. Te verité, c'est la légende. Ta légende te réclame pour te garder jusqu'à la fin des temps. Le moment est venu de ressembler à celle que tu es dans le coeur des hommes. Le moment est venu de me ressembler. Debout !

JEANNE. — Mes Français m'accueillaient à genoux dans les villes et m'acclamaient après les batailles, et remerciaient Dieu de ce que je leur avait été envoyée. Maintenant, ils m'injurient dans les rues de Rouen, quand j'y passe avec ceux qui me gardent, et disent que ei j'ai fait soumission, c'est que je ne venais pas de la part de Dieu.

L'AUTRE JEANNE. — Dans les bourgs et dans les campagnes on croit qu'une fausse Jeanne a été prise à Compiègne et jugée à Rouen, car tu ne peux ni faillir, ni faiblir, care tu es invincible étant guidée par les Anges : et l'on prie pour toi et l'on t'attend. Que dira la France quand elle saura que tu t'es reniée ?

JEANNE. — Je croyais que mon roi viendrait jusqu'à Rouen avec son armée pour me délivrer par force, ou qu'il offrirait rançon pour moi. De mon roi aussi je suis abandonnée.

L'AUTRE JEANNE. — Ton roi n'est roi que parce que tu l'as mené sacre. Ton roi n'est roi que si tes voix dit vrai. Que dira ton roi quand il saura que tu t'es reniée.

JEANNE. — Les voix qui me venaient de Dieu ont fait silence et m'ont délaissée. Ah ! Si l'univers m'abandonne, j'ai du moins besoin de Dieu.

L'AUTRE JEANNE. — Dieu a besoin de toi.

JEANNE. — Besoin de moi ?

L'AUTRE JEANNE. — Quand cesseras-tu de gémir et de chercher partout une aide ? Personne ne viendra à ton secours : tu n'as rien à attendre. C'est toi que l'on attend. Considère non ce qui te soutient, mais ce qui repose sur toi. Considère tout ce qui tombe si tu

tombes. C'est par la charge qu'il porte que l'homme se tient debout.

JEANNE. — Tant de malheur est sur moi...

L'AUTRE JEANNE. — Fais-t'en plus forte.

JEANNE. — Tant de fatigue.

L'AUTRE JEANNE. — Fais-t'en plus forte.

JEANNE. — Tant de honte.

L'AUTRE JEANNE. — Fais-t'en plus forte. (Elle va à elle pour la mettre debout. Jeanne tente une faible résistance). Prétendraistu me résister ? Telle que je te vois, meurtrie, défaite, les yeux battus, les jous salées de larmes, pauvre chose humaine livrée à la fatigue, au sommeil, à la peur. Va, tu ne lutteras pas avec moi comme Jacob avec l'Ange, car tu sais bien maintenant que tu serais terrassée.

JEANNE. — Que prétend-tu de moi ?

L'AUTRE JEANNE. — Tu es allée droit à ton roi qui ne savait plus qu'il était roi, et tu l'as reconnu pour qu'il se reconnût lui-même. Je suis venue vers toi qui ne savais plus que tu était Jeanne et déjà tu t'es reconnue.

JEANNE. — Je te dis donc ce que m'a dit mon roi : „Que faut-il que je fasse ?"

L'AUTRE JEANNE. — Tu as conduit ton roi à Reims pour qu'il y fût sacré. C'est à ton sacre que je te conduis. Comme il le reçoit à Reims, tu le recevras à Rouen.

JEANNE. — Quel sacre peut-il y avoir pour la pauvre fille que je suis ?

L'AUTRE JEANNE. — Un sacre plus brillant que le plus beau sacre royal. Quelles hautes flammes l'éclairent ! Tu seras ne, Jeanne, auprès des Saintes Martyres. Reine pour tous ceux qui, comme toi, comparaîtront devant des juges de politique et de vengeance, dans la solitude et le désarroi, et sauront que tu es près d'eux. Reine de tous ceux que l'on tue injustement aux quatre coins du monde. Reine des peuples qu'on

BCU LIBRARY TALLINN

opprime, reine des vaincus qu'on bâillonne, reine des prisons et des supplices, reine de la foule des libertés qui n'en finissent pas d'être tuées et de renaître, reine de l'espoir intraitable. Reine, voici le jour du sacre. Voici la foule rassemblée. Voici sur toi les yeux du monde. Voici le prêtre avec son livre. Voici l'ampoule et la couronne.

JEANNE. — Voici la mort. Je n'ai que dix-neuf ans.

L'AUTRE JEANNE. — Jeanne, je t'appelle à ton dernier combat. Reprends l'habit qui convient au combat. Reprends l'habit d'homme.

JEANNE. — Je leur ai fait serment...

L'AUTRE JEANNE. — Nul serment ne vaut s'il est fait par contrainte. Reprends ton courage, reprends ta vérité, reprends la bataille. Reprends ton habit d'homme ! Es-tu prête ?

JEANNE. — Je suis prête.

THIERRY MAULNIER, *Jeanne et les Juges* (1949). Gallimard, édit.

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

Elle est le couer du pays, comme Paris en est la tête. Et même, par le calme et la pureté de ses paysages, par la lenteur sinueuse des fleuves qui la traversent, par la richesse de ses jardins et la variété de ses vignobles, par la douceur de l'air que l'on respire et la grâce des châteaux qui font l'honneur des bords de la Loire, du Cher et de l'Indre, par la qualité du langage qui s'y parle, elle donne peut-être de la France une image plus exacte, on voudrait dire plus authentique.

Quelques-uns de ses fils, d'ailleurs, comptent parmi les plus grands écrivains qu'ait produits la France : RABELAIS, DESCARTES, VIGNY, BALZAC.

Connaissez-vous cette contrée que l'on a surnomée le jardin de la France, ce pays où l'on respire un air si pur dans les plaines verdoyantes arrossées par un grand feuve ? Si vous avez traversé, dans les mois d'été la belle Touraine, vous aurez longtemps suivi la Loire paisible avec enchantement, vous aurez regretté de ne pouvoir déterminer, entre les deux rives, celle où vous choisirez votre demeure, pour y oublier les hommes auprès d'un être aimé. Lorsqu'on accompagne le flot jaune et lent du beau fleuve, on ne cesse de perdre ses regards dans les riants détails de la rive droite. Des vallons peuplés de jolies maisons blanches qu'entourent des bosquets, des coteaux jaunis par les vignes ou blanchis par les fleurs du cerisier, de vieux murs couverte de chè-

BCU CLUJ / UNIVERSITY LIBRARY

vrefeuilles naissants, des jardins de dans les oeuvres de ses habitants industrieux roses d'où sort tout à coup une tour rose élancée, tout rappelle interésse la fécondité de la terre ou l'ancienneté de ces monuments rieun est inutile : il semble que dans leur amour d'une aussi belle patrie, seule province de France que n'occupa jamais l'étranger, ils n'aient pas voulu perdre le moindre espace de son terrain, le plus léger grain de son sable. Vous croyez que cette vieille tour démolie n'est habitée que par des oiseaux hideux de la nuit ? Non. Au bruit de vos chevaux, la tête riante d'une jeune fille sort du lierre poudreux, blanchi sous la poussière de la grande route ; si vous gravissez un coteau hérissé de raisins, une petite fumée vous avertit tout à coup qu' une cheminée est à vos pieds ; c'est que le rocher même est habité, et que des familles de vignerons respirent dans ses profonds souterrains, abritées dans la nuit par la terre nourricière qu'elles cultivent laborieusement pendant le jour. Les Tourangeaux sont simples comme leur vie, doux comme l'air qu'ils respirent et forts comme le sol puissant qu'ils fertilisent. On ne voit sur leurs traits bruns ni la froide immobilitée du Nord, ni la vivacité grimacière du Midi : leur visage a, comme leur caractère, quelque chose de la candeur du vrai peuple de saint Louis (...) ; leur langage est le plus pur français, sans lenteur, sans vitesse, sans accent ; le berceau de la langue est là, près du berceau de la monarchie.

ALFRED DE VIGNY. — *Cinq Mars*
(1826)

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

Si La Rochefoucauld, Pascal, le chevalier de Méré surtout, se sont appliqués à définir l'*honnête homme*, c'est qu'il représente un type achevé du Français du XVII-e siècle, qu'il est l'expression idéale de toute une société.

L'honnête homme a une belle taille, des membres forts et souples, des gestes aisés, un maintient élégant. Il est apte à tous les exercices de guerre ou de plaisir, bon cavalier, bon chasseur, adroit à la paume, à la lutte et à la nage, musicien et bon danseur, connaissant les jeux du hasard et les pratiquant sans folie. Le plus grand plaisir de la société étant la conversation, il connait à la fois le prix des considérations sérieuses et des bagatelles bien dites. Modeste en parlant de soi, franc à louer les autres, il n'a rien qui le rendrait fâcheux. Il n'est ni querelleur, ni grognon, ni emporté, ni complimenteur, ni opintâtre. Il fuit la raillerie médisante, la bouffonnerie, les petites façons. Il ne joue pas au prédicateur en chambre. Il ne tire pas l'attention sur lui, il sait écouter et profiter de ce qu'il entend ; il n'élève jamais le ton de la voix pour prendre avantage sur ceux qui ne parlent pas si haut. Il aime la campagnie des femmes pour ce qu'ellea apportent d'agrément, de finesse, de galanterie subtile. Il est capable de dessiner un paysage, de lever un plan, d'apprécier la beauté d'une statue, d'un tableau ou d'une médaille. Il lit tout ce qu'il faut lire et sait tout ce qu'il faut savoir, sans prétendre pourtant rivaliser avec les docteurs et les savants. Pour lui, la véritable beauté de l'esprit consiste dans un discernement juste et délicat, inséparable du bon sens. En parlant, il cherche le mot juste, l'expression exacte, non le faux brillant. S'il écrit, il ne s'applique pas seulement à plaire par la pureté du style, la

vivacité du tout et les grâces du langage, mais plus encore par la justesse des idées, la force de la doctrine, l'abondance de la raison. Mais il est loin de toute solennité conventionnelle, de toute gravité cérémonieuse à l'espagnole, l'expression triviale ne l'effraie pas. Il fait en public et sans se gêner quantité de choses que la civilité de notre temps ordonne de faire en cachette et sans en parler. Rien en lui d'affecté, d'hypocrite, de faux, de fade, de gourmé.

Cette raison, à laquelle il accorde tant de confiance, n'est pas une simple puissance d'abstraction et de déduction. C'est la conformité de l'esprit avec le réel, la faculté dominatrice qui permet de voir clair en soi-même et de prendre des choses une conscience entière. C'est en ce sens que Racine a écrit que le caractère de Phèdre est ce qu'il a mis de plus raisonnable sur le théâtre. Il veut dire : de plus vraisemblable, de plus fidèle à la vérité psychologique, à l'observation du coeur humain. Au fond, l'honnête homme est un homme qui sait vivre. Mais si le savoir-vivre, sous sa forme élémentaire, est le talent de se bien comporter en société, savoir vivre est un art infiniment plus relevé, puisqu'il consiste à mener, de parti pris, une vie remplie, noble et difficile, avec la parfaite connaissance de ses forces et le souci qu'elles soient bien employées. Certains disent, sans nuances, que l'honnêteté est la quintessance, le comble et la couronnement de toutes les vertus. D'autres unissent le mot à la prudence, à l'honneur à la foi, à la droiture, à l'intégrité, à la discrétion. Méré, qui fut l'ami de Pascal, précise d'une manière décisive que l'honnête homme se comporte d'une manière agissante et comode, plutôt qu'en philosophe. En d'autres termes, l'honnête homme est dans la vie. Il se distingue des autres par le jugement, par la clairvoyance de l'esprit, par la sérénité du coeur, par la maîtrise de soi dans la conduite. Capable d'éprouver des passions fortes, il n'a pas d'inquiétude maladive, il n'est pas de ces désespérés qui vivent aujord'hui comme s'ils devaient mourir demain. Par ses lectures, il a acquis du discernement, de la sagesse, mais plus encore par la pratique des choses et par la connaissance des hommes, expérience directe, franche aiguisée.

PIERRE GAXOTTE. — *Histoire des Français.* (1951). Flammarion, édit.

L'esprit de VOLTAIRE, esprit voltairien, deux expressions qu'il ne faut pas confondre... mais qui peuvent s'associer, comme on le verra ci-dessous.

Qui ne sourirait devant l'histoire de Voltaire rencontrant au cours d'une promenade le *Saint Viatique* et se découvrant avec respect ? Un ami s'étonne :

L'AMI. — Eh quoi ! Vous vous êtes donc réconcilié avec Dieu ?

VOLTAIRE. — Nous saluons, mais nous ne nous parlons pas !

On lui parlait du savant anatomiste Haller. Il en fit un grand éloge :

VOLTAIRE. — Oh ! M. Haller, grand savant, grand philosophe, grand poète !

UN AMI. — C'est d'autant mieux à vous d'un dire du bien qu'il ne dit que du mal de vous !

VOLTAIRE. — Après tout, nous nous trompons peut-être l'un et l'autre !

Après *Nanine*, qui avait été d'ailleurs un retentissant échec, l'abbé Pellegrin se plaignait auprès de Voltaire :

PELLEGRIN. — J'ai retrouvé dans votre tragédie de nombreux vers pris dans mes pièces ! Je m'étonne qu'un homme si riche prenne le bien d'autrui !

VOLTAIRE. — Vous aurais-je volé sans le savoir. Je ne m'étonne plus de la chute de ma pièce.

BCU LAUSANNE CENTRALE UNIVERSITY LIBRARY

A la première d'*Oedipe*, qui avait eu un gros succès, un gentilhomme s'approcha de l'auteur et familièrement :

LE GENTILHOMME. — Mes compliments, Voltaire !

VOLTAIRE. — Merci, assurément ; mais ne pourriez-vous dire : monsieur de Voltaire ?

LE GENTILHOMME. — Oubliez-vous la différence de naissance qui nous sépare ?

VOLTAIRE. — Je ne l'oublie pas. Cette différence fait que je porte mon nom, et que vous êtes écrasé par le vôtre !

Le même jour, Fontenelle lui faisait un compliment un peu pointu :

FONTENELLE. — Mon cher Voltaire, puis-je vous parler en toute sincérité ?

VOLTAIRE. — Je vous en prie.

FONTENELLE. — Vous n'êtes pas propre au théâtre. Votru style est trop brillant, vous avez trop d'esprit.

VOLTAIRE. — Je m'en corrigerai et, pour commencer, je vais relire vos oeuvres.

Il savait en certaines occasions être modeste. M. de Boisgelin louait la limpidité de son style :

„Peuh ! fit-il, les ruisseaux ne sont clairs que parce qu'ils ne sont pas profonds".

Il aimait jouer aux petits jeux. Chez la duchesse du Maine, il propose un soir une assez agréable énigme :

Cinq voyelles une consonne
En français, composent mon nom
Et je porte sur ma personne
De quoi l'écrire sans crayon.

(Le mot était : oiseau)

A la mort du philosophe, Catherine II, tsarine, acheta sa bibliothèque ; elle y trouva un cahier manuscrit plein de notes

inédite qu'o publia en 1880 sous le titre : *Sottisier de Voltaire*. En voici quelques très brefs extraits :

„Nou cherchons tous le bonheur, mais sans savoir où il est, comme ces ivrognes qui cherchent leur maison sachant confusément qu'ils en ont une..." (...)

„Les hommes seront toujours fous et ceux qui croient les guérir sont les plus fous de la bande..." (...)

„Il y a une différence si immense entre celui qui a sa fortune faite et celui qui doit la faire, que ce ne sont plus deux créatures de la même espèce..."

On lit encore dans le *Sottisier* cette réflexion demeurée d'une si brûlante actualité :

„Il n'y a point aujourd-hui de nation qui murmure plus que la française, qui obéisse mieux et qui oublie plus vite".

LÉON TREICH. — *L'esprit français* (1943). Les Editions de Paris

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

MORT DE GAVROCHE

Nombreux sont les *mouvements révolutionnaires* qui ont secoué Paris, dans la première moité du XIX-e siècle. Chaque fois — et c'est là un fait remarquable — *des barricades* s'élevèrent dans les rue de la capitale.

L'émeute de 1832, que décrit VICTOR HUGO dans *Les Misérables*, peut être considérée comme une des plus représentatives. Et *Gavroche*, Le Sourire de Paris, créé, ou plutôt animé par le génie du poète, demeure un *type* de la littérature française.

Il rampait à plat ventre, galopait à quattre pattes, prenait son panier aux dents, se tordait, glissait, ondulait, serpentait d'un mort à l'autre, et vidait la giberne ou la cartouchière comme une singe ouvre une noix.

De la barricade, dont il était encore assez près, on n'ossait lui crier de revenir de peur d'appeller l'attention sur lui.

Sur un cadavre, qui était un caporal, il trouva une poire à poudre.

„Pour la soif", dit-il, en la mettant dans sa poche. A force d'aller en avant, il parvint au point où le brouillard de la fusillade devenait transparent.

Si bien que les tirailleurs de la ligne rangés et à l'affût derière leur levée de pavés, et les tirailleurs de la banlieu massés à l'angle de la rue, se montrèrent soudainement quelque chose qui remuait dans la fumée.

BCU CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

Au moment où Gavroche débarrassait de ses cartouches un sergent gisant près d'une borne, une balle frappa le cadavre.

„Fichtre ! fit Gavroche, voilà qu'on me tue mes morts."

Une deuxième balle fit étincelere le pavé à côté de lui. Une troisième renversa son panier.

Gavroche regarda et vit que cela venait de la banlieu. Il se dressa tout droit, debout, les cheveux au vent, les mains sur les hanches, l'oeil fixé sur les gardes nationaux qui tiraient, el il chanta :

On est laid à Nanterre,
C'est la faute à Voltaire,
Et bête à Palaiseau,
C'es la faute à Rousseau.

Puis il ramassa son panier, y remit, sans en perdre une seule, les cartouches qui en étaient tombées, et avançant vers la fusillade, alla dépouiller une autre giberne. Là une quatrième balle le manqua encore. Gavroche chanta :

Je ne suis pas notaire,
C'est la faute à Voltaire.
Je suis petit oiseau,
C'est la faute à Rousseau.

Une cinquième balle ne réussit qu'à tirer de lui un troisième couplet :

Joie est mon caractère,
C'est la faute à Voltaire.
Misère est mon trousseau
C'est la faute à Rousseau.
Cela continua ainsi quelque temps.

Le spectacle était épouvantable et charmant. Gavroche fusillé, taquinaint la fusillade. Il avait l'air de s'amuser beaucoup. C'était le moineau béquetant les chasseurs. Il répondait à chaque décharge par un couplet. On le visat sans cesse, on le manquait toujours. Les gardes nationaux et les soldats riaient en l'ajustant. Il se couchait, puis se redressait, s'effaçait

dans un coin de porte, puis bondissait, disparaissait, reparaissait, se sauvait, revenait, ripostait à la mitraille par des pieds de nez, et cependant pillait les cartouches, vidait les gibernes, et remplissait son panier. Les insurgés, haletants d'anxiété, le suivaient des yeux. La barricade tremblait, lui, chantait. Ce n'était pas un enfant, ce n'était pas un homme ; c'était un étrange gamin-fée. On eût dit le nain invulnérable de la mêlée. Les balles couraient après lui, il était plus leste qu'elles. Il jouait on ne sait quel effrayant jeu de cachecache avec la mort ; chaque fois que la face camarde du spectre s'aprochait, le gamin lui donnait une pichenette faire d'imprierre deux coups.

Une balle pourtant, mieux ajustée ou plus traître que les autres, finit par atteindre l'enfant feu follet. On vit Gavroche chanceler, puis il s'affaissa. Toute la barricade poussa un cri ; mais il y avait de l'Antée dans ce pygmée ; pour le gamin, toucher le pavé, c'est comme pour le géant toucher la terre ; Gavroche n'était tombé que pour se redresser ; il resta assis sur son séant, un long filet de sang rayait son visage, il éleva ses deux bras en l'air, regarda du côté d'où était venu le coup, et se mit à chanter :

Je suit tombé par terre,
C'est la faute à Voltaire,
Le nez dans le ruisseau,
C'est la faute à...

Il n'acheva point. Une seconde balle du même tireur l'arrêta court. Cette fois il s'abattit la face contre le pavé, et ne remua plus. Cette petite grande âme venait de s'envoler.

VICTOR HUGO. — *Les Misérables* (1862).

BCU IASI / CETPA UNIVERSITY LIBRARY

Héritier de Voltaire var la souplesse de la pensée et la limpidité du style. ANDRÉ MAUROIS est aussi un des Français qui connaissent le mieux les Anglo-Saxons. Nul ne paraissait plus qualifié pour établir entre les un et les autres une spirituelle comparaison.

Un écrivain américain, Claude Washburn, a dit de nous : „Les Français sont logiques dans un monde de folie. Pour eux, non seulement 2 et 2 font 4, mais 32 et 32 font 64, et non 4 589 comme pour tout le monde. Leurs esprits sont ordonnés, balayés et clairs comme leur langage." Et un homme d'Etat anglais : „Quand je discute avec un Français, très vite vient un moment où il me dit : „Tout de même, vous reconnaissez que 2 et 2 font 4 ?" Je réponds : „Non", et la coopération efficace commence."

A la vérité, Anglais et Américains se trompent en croyant les Français logiques. Il arrive, très souvent, que les Français soit passionné au point d'oublier toute logique. Souvenons-nous de l'Affaire Dreyfus ou des discussions sur la C.E.D. Nous avons eu Descartes et sa méthode, mais aussi Pascal et son abîme ; Voltaire, mais Rousseau ; Anatole France, mais Maurice Barrès. Ce qui reste exact, c'est que le Français a le goût des idées et le respect de l'intelligence ; en cela contraire à l'Anglais, qui a la méfiance des idées générales et le respect du caractère. Chez nous la culture occupe, dans l'échelle des valeurs, une place plus élevée qu'ailleurs.

BCU CLUJ UNIVERSITY LIBRARY

Hier, dans un train, j'écoutais parler deux ingénieurs français :

„Ah ! qu'il est difficile, soupirait l'un d'eux, de faire un rapport pour le patron ! Il ne se contente pas de faits ; il veut des idées transcendantes sur la politique et l'économie."

Et l'autre, un peu plus tard, parlant de l'affaire qu'il dirige :

„Elle est, disait-il, comme le Pélican de Musset. Elle se laisse dévorer par ses filiales."

Idées transcendantes... Citations littéraires... Dialogue très français.

Le polytechnicien, qui joue dans la vie de notre pays un rôle capital, constitue un remarquable exemple du culte de l'intelligence. Non seulement „il met en équations la guerre, la tempête et l'amour", mais il exige que les faits se soumettent à ses raisonnements. Voyez, dans *Les Cyclones* de Jules Roy, ce personnage de technicien qui a calculé un avion supersonique et qui, malgré les accidents, n'admet pas que l'événement prenne le pas sur l'aérodynamique. Qui de nous n'a connu des ingénieurs qui jugeaient scandaleux que la mer démolît leurs digues ? Des généraux qui mettaient leur point d'honneur à ne pas sacrifier leur doctrine à l'évidence contraire ? Les administrations françaises sont les seules à émailler leurs règlements de formules mathématiques, qui dissimulent la complexité du réel sous la précision inhumaine des coefficients. Les partis politiques français s'attachent vlus aux principes qu'aux conséquences.

ANDRÉ MAUROIS. — *Portrait de la France et des Français* (1955). Hachette, édit.

BCU IASI / CENTRUL DE CULTURĂ ȘI DOCUMENTARE

C'est à MARCEL-EDMOND NAEGELEN que nous demanderons une conclusion pour cette partie de notre ouvra.

Cet Alsacien, qui appartient à la gauche du Parlament, s'est penché avec une tendresse inquiète sur l'histoire de notre pays. Son témoignage est celui d'un patriote et d'un ardent champion de l'humanité.

Le cardinal de Florence, légat du pape Clément VII auprès du roi de France Henri IV de 1596 à 1598, écrivait au Saint-Siège : „Ce pays que l'on gouverne au petit bonheur, c'est miracle qu'il puisse subsister." C'est un miracle qui dure depuis des siècles, avec des hauts et de bas, avec des périodes où la France dominait et d'autres où elle semblait abattue (...).

Nous savons que la France avec sa population de quarante-trois millions d'habitants, son Afrique du Nord impatiente d'échapper à sa tutelle, son industrie insuffisante pour l'armement qu'exigerait la guerre, sans bombes atomiques devant les forces énormes qui montent, ne peut plus, ne veut plus connaître ses hauts et ses bas, grimper au premier rang pour retomber dans la défaite : 1811—1815 ; 1919—1940. Elle doit être avare de son sang révandu par tant de guerres. Il lui faut savoir qu'elle ne peut plus obtenir par la force brutale la prédominance ou la gloire. Sa force ne peut être désormais que dans la pensée, sa prédominance et sa gloire dans la qualité des idées qu'elle répandra et qu'elle fera admettre.

BCU CLUJ / KOLOZSVÁR UNIVERSITY LIBRARY

Il n'est pas de solitude dans le monde de la philosophie, de la littérature, des arts, des sciences. Nous ne serons pas seuls quand nous serons, à l'O.N.U., dans les conférences internationales, politiques, littéraires, scientifiques, la voix de la sagesse et de l'humanité. Nul, nous l'avons vu, ne peut sacrifier si peu que ce soit à la France en souvenir des sacrifices qu'elle a sonsentis. Nous sommes seuls quand il s'agit de nos propres intérêtes. Nous ne le serons pas quand nous exprimerons ce qui est l'éternelle aspiration des hommes au temps où plane la menace des bombes et des nuages atomiques.

Il faut renoncer à la forme de grandeur et de solitude où s'est endormi Napoléon dans Sainte-Hélène. Il faut conquérir la grandeur et l'universel amour qui engendrent les oeuvres impérissables de l'esprit que ne peut détruire aucun Waterloo. Malgré le poids de sa grandeur politique passée, malgré ses faiblesses présentes, malgré sa solitude quand sont en cause ses biens matériels, la France peut et doit être une très grande nation.

Avec Ernest Renan nous croyons en „ses éternelles puissances de renaissance et de résurrection". Le monde attend, car il en a besoin, de la France une nouvelle preuve de sa vitalité. Nous ne serons plus une grande puissance militaire. Nous serons une grande force intellectuelle et morale et par conséquent politique.

Et si la guerre devient impossible parce que les hommes auront trop peur de ses affets, si la paix durable et sûre règne sur la terre, alors qui pourra disputer à la France une des toutes premières places ? Cette ambition peut paraître dans cette période si agitée un rêve insensé. Mais c'est justement parce que le monde est en pleine ébullition et que l'homme vient de s'emparer de la force atomique que nous pouvons espérer être à la veille de temps nouveaux où la France redeviendra très grande, lorsque au règne actuel de la force, de la méfiance et de la haine aura succédé l'ère de l'harmonie, de l'idée et de la beauté.

M.-E. NAEGELEN. — *Grandeur et Solitude de la France* (1956). Flammarion, édit.

POUR UNE TÊTE „BIEN FAITE" PLUTÔT QUE „BIEN PLEINE"

Il appartenait aux écrivains de la Renaissance de poser le problème de l'éducation rationnelle. Déjà RABELAIS s'élève, dans son *Pantagruel* (1532) et son *Gargantua* (1534) contre l'instruction toute livresque de scolastiques. Il réclame en faveur de l'observation et, déclarant que „science sans conscience n'est que ruine de l'âme", associe, dans l'éducation, l'honnêteté et le savoir. Mais il fait à la mémoire une part excessive et son élève sera surtout „un puits de science".

Aussi l'idéal de MONTAIGNE nous paraît-il plus proche du nôtre. Et l'on peut lui attribuer le mérite d'avoir défini, sans le nommer, la culture, qui est avant tout épanouissement de la pensée et du coeur, au contact des meilleurs esprits, comme les plantes s'épanouissent par une patiente assimilation des sucs qui les nourissent.

A un enfant de maison, qui recherche les lettres, non pour le gain, ni tant pour les commodités externes que pour les signes propres et pour s'en enrichir et parer au-dedans, ayant plutôt envie d'en tirer un habile homme qu'un savant, je voudrais aussi qu'on fût soigneux de lui choisir un conducteur qui eût plutôt la tête bien faite que bien pleine, et qu'on y requit tous les deux, mais plus les moeurs et l'entendement que la science ; et qu'il se conduisît en sa charge d'une nouvelle manière.

BCU CLUJ UNIVERSITY LIBRARY

Qu'il ne lui demande pas seulement compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance ; et qu'il juge du profit qu'il aura fait, non par le témoignage de sa mémoire mais de sa vie.

Qu'il lui fasse tout passer par l'étamine, et ne loge rien en sa tête par simvle autorité et à crédit. Les principes d'Aristote ne lui soient principes, non plus que ceux des Stoïciens ou Épicuriens. Qu'on lui propose cette diversité de jugements : il choisira s'il peut, sinon il demeurera en doute :

„Che „non men che saper, dubbiar m'aggrada".

Car s'il embrasse les opinions de Xénophon et de Platon par son propre discours, ce ne seront plus les leurs, ce seront les siennes. Qui suit un autre, il ne suit rien. Il ne trouva rien, voire il ne cherche rien. *„Non sumus sub rege ; sibi quisque se vindicet".* Qu'il sache qu'il sait, au moins. Il faut qu'il emboive leurs humeurs, non qu'il apprenne leurs préceptes. Et qu'il oublie hardiment, s'il veut, d'où il les tient, mais qu'il se les sache approprier. La vérité et la raison sont communes à un chacun, et ne sont non plus à qui les a dites premièrement, qu'à qui les dit après. Ce n'est non plus selon Platon que selon moi, puisque lui et moi l'entendons et voyons de même. Les abeilles pillotent de çà de là les fleurs, mais elles en font après le miel qui est tout leur ; ce n'est plus thym ni marjolaine : ainsi les pièces ampruntées d'autrui, il les transformera et confondra, pour en faire un ouvrage tout sien : à savoir son jugement. Son institution, son travail et étude ne vise qu'à le former.

MONTAIGNE. — *Essais* (1580—1592), I, ch. XXVI

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

Reprenant et développant le principe de Montaigne, que le précepteur doit se conformer au train naturel de l'enfant et non lui imposer le sien, ROUSSEAU a longuement exposé dans son *Émile* les principes d'une éducation pratique, conforme à la psychologie, conforme aux exigences de la nature.

Émile a peu de connaissances, mais celles qu'il a sont véritablement siennes, il ne sait rien à demi. Dans le petit nombre des choses qu'il sait et qu'il sait bien, la plus importante est qu'il y en a beaucoup qu'il ignore et qu'il peut savoir un jour ; beaucoup plus, que d'autres hommes savent et qu'il ne saura de sa vie ; et une infinité d'autres qu'aucun homme ne saura jamais. Il a un esprit universel, non par les lumières, mais par la faculté d'en acquérir ; un esprit ouvert, intelligent, prêt à tout, et, comme dit Montaigne, sinon instruit, du moins instruisable. Il me suffit qu'il sache trouver l'à quoi bon sur tout ce qu'il fait, et le pourquoi sur tout ce qu'il croit. Encore une fois, mon objet n'est point de lui donner la science, mais de lui apprendre à l'acquérir au besoin, de la lui faire estimer exactement ce qu'elle vaut, et de lui faire aimer la vérité par-dessus tout. Avec cette méthode on avance peu, mais on ne fait jamais un pas inutile, et l'on n'est point forcé de rétrograder.

Émile n'a que des connaissances naturelles et purement physiques. Il ne sait pas même le nom de l'histoire, ni ce que c'est que métaphysique et morale. Il connaît les rapports

BCU FRIBOURG UNIVERSITY LIBRARY

essentiels de l'homme aux choses, mais nul des rapports moraux de l'homme à l'homme. Il sait peu généraliser d'idées, peu faire d'abstractions. Il voit des qualités communes à certains corps sans raisonner sur ces qualités en elles-mêmes. Il connaît l'étendue abstraite à l'aide des figures de la géométrie ; il connaît la quantité abstraite à l'aide des signes de l'algèbre. Ces figures et ces signes sont les supports de ces abstractions, sur lesquels ses sens se reposent. Il ne cherche point à connaître les choses par leur nature, mais seulement par les relations qui l'intéressant. Il n'estime ce qui lui est étranger que par rapport à lui ; mais cette estimation est exacte et sûre. La fantaisie, la convention n'y entrent pour rien. Il fait plus de cas de ce qui lui est plus utile ; et, ne se départant jamais de cette manière d'apprécier il ne donne rien à l'opinion.

Il se considère sans égard aux autres, et trouve bon que les autres ne pensent point à lui. Il n'exige rien de personne. Il est seul dans la société humaine il ne compte que sur lui seul. Il a droit aussi plus qu'un autre de compter sur lui-même, car il est tout ce qu'on peut être à son âge. Il n'a point d'erreurs, ou n'a que celles qui nous sont inévitables ; il n'a point de vices, ou n'a que ceux dont nul homme ne peut se garantir. Il a le corps sain, les membres agiles, l'esprit juste et sans préjugés, le couer libre et sans passions. L'amour propre, la première et la plus naturelle de toutes, y est encore à peine exalté. Sans troubler le repos de personne, il a vécu content, heureux et libre, autant que la nature l'a permis. Trouvez-vous qu'un enfant ainsi parvenu à sa quinzième année ait perdu les précédentes ?

J. J. ROUSSEAU. — *Emile* (1762).
Livre III

BCU IASI / CENTRUL DE DIGITIZARE

D'image plus exacte de l'enseignement primaire (ou du premier degré), on n'en trouvera poit ailleurs que dans ces écoles de campagne, où, le plus souvent, un seul maître doit faire la classe simultanément à des enfants dont l'âge varie de six à quatorze ans. Et il faut, comme ALAIN FOURNIER (1886—1914), y avoir été élève soi-même, pour être capable d'en traduire la vie si particulière et parfois si mouvementée.

Le narrateur, fils de l'instituteur M. Seurel, s'est lié avec un élève, *le grand Meaulnes*, qui a fait une fugue. Dès lors, il atend avec impatience, comme tous ces camarades, le retour du fugitif parti depuis déjà trois jours.

Le quatrième jour fut un des plus froids de cet hiver-là. De grand matin, les premiers arrivés dans la cour se réchauffaient en glissant autour du puits. Ils attendaient que le poêle fût allumé dans l'école pour s'y précipiter.

Derrière le portail, nous étions plusieurs à guetter la venue des gars de la campagne. Ils arrivaient tout éblouis encore d'avoir traversé des paysages de givre, d'avoir vu les étangs glacés, les taillis où les lièvres détalent... Il y avait dans leurs blouses un goût de foin et d'écurie qui alourdissait l'air de la classe, quand ils se pressaient autour du poêle rouge. Et ce matin-là, l'un d'eux avait apporté dans un panier un écureuil gelé qu'il avait découvert en route. Il essayait, je me souviens, d'accrocher par ses griffes, au poteau du préau, la longue bête raidie...

Puis la pesante classe d'hiver commença...

Un coup brusque au carreau nous fit lever la tête. Dressé contre la porte, nous aperçumes le grand Meaulnes secouant avant d'entrer le givre de sa blouse, la tête haute et comme ébloui !

Les deux élèves du banc le plus rapproché de la porte se précipitèrent pour l'ouvrir ; il y eut à l'entrée comme un vague conciliabule, que nous n'entendîmes pas, et le fugitif se décida enfin à pénétrer dans l'école.

Cette bouffée d'air frais venue de la cour déserte, les brindilles de paille qu'on voyait accrochées aux habits du grand Meaulnes, et surtout son air de voyageur fatigué, affamé, mais émerveillé, tout cela fit passer en nous un etrange sentiment de plaisir et de curiosité.

M. Seurel était descendu du petit bureau à deux marches où il était en train de nous faire la dictée ; et Meaulnes marchait vers lui d'un air agressif. Je me rappelle combien je le trouvai beau, à cet instant, le grand compagnon, malgré son air épuisé et ses yeux rougis par les nuits passées au-dehors, sans doute.

Il s'avança jusqu'à la chaire et dit, du ton très assuré de quelqu'un qui rapporte un renseignement :

„Je suis rentré, monsieur.

— Je le vois bien, répondit M. Seurel, en le considérant avec curiosité... Allez vous asseoir à votre place."

Le gars se retourna vers nous, le dos un peu courbé, souriant d'un air moqueur comme font les grands élèves indisciplinés lorsqu'ils sont puit, et, saisissant d'une main le bout de la table, il se laissa glisser sur son banc.

„Vous allez prendre un livre que je vais vous indiquer, dit le maître — toutes les têtes étaient alors tournées vers Meaulnes —, pendant que vos camarades finiront la dictée."

Et la classe reprit comme auparavant. De temps à autre le grand Meaulnes se tournait de mon côté, puis il regardait par le fenêtres, d'où l'on apercevait le jardin blanc, cotonneux, immobile, et les champs déserts, où parfois descendait un corbeau. Dans le classe, la chaleur était lourde, auprès du poêle rougi. Mon camarade, la tête dans les mains, s'accouda pour lire : à deux reprisese je vis ses paupières se fermer et je crus qu'il allait s'endormir.

„Je voudrais aller me couche, monsieur, dit-il enfin, en levant le bras à demi. Voici trois nuits que je ne dors pas."

— Allez ! dit M. Seurel, désireux surtout d'éviter un incident.

Toutes les têtes levées, toutes les plumes en l'air, à regret nous le regardâmes partir, avec sa blouse fripée dans le dos et ses souliers terreux.

Que la matinée fut lente à traverser ! Aux approches de midi, nous entendimes là-haut, dans la mansarde, le voyageur s'apprêter pour descendre. Au déjeuner, je le retrouvai assis devant le feu, pendant qu'aux douze cops de l'horloge, les grands élèves et les gamins, éparpillés dans la cour neigeuse, filaient comme des ombres devant la porte de la salle a manger.

De ce déjeuner, je ne me rapelle qu'un grand silence et qu'une grande gêne. Tout était glacé. (...) Enfin, le desser terminé, nous pûmes tous les deux bondir dans la cour. Cour d'école, après midi, où les sabots avaient enlevé la neige..., cour noircie où le dégel faisait dégoutter les toits du préau..., cour pleine de jeux et de cris perçants ! Meaulnes et moi, nous longeâmes en courent les bâtiments. Déjà deux ou trois de nos amis du bourg laissaient la partie et accouraient vers nous en criant de joie, faisant gicler la boue sous leurs sabots, les mains aux poches, le cache-nez déroulé. Mais mon compagnon se précipita dans le grande salle, où je le suivis, et referma la porte vitrée juste à temps pour supporter l'assaut de ceux qui nous poursuivaient. (...)

Dans la classe qui sentait les châtaignes et la piquette, il n'y avait que deux balayeurs, qui déplaçaient les tables. Je m'aprochai du poêle pour m'y chauffer paresseusement en attendant la rentrée, tandis qu'Augustin Meaulnes cherchait dans le bureau du maître et dans les pupitres. Il découvrit bientôt un petit atlas, qu'il se mit à étudier avec passion, debout sur l'estrade, les coudes sur le bureau, la tête entre les mains.

Je me disposais à aller près de lui ; je lui aurais mis la main sur l'épaule et naus aurions sans doute suivi ensemble sur la carte le trajet qu'il avait fait, lorque soudain la porte de comunication avec la petite classe s'ouvrit toude battante sur la carte le trajet qu'il avait fait, lorsque soudain la porte

du bourg et de trois autres de la campagne, surgit avec un cri de triomphe. (...)

À son entrée, Meaulnes leva la tête et, les sourcils froncés, cria aux gars qui se précipitaient sur le poêle, en se bousculant :

„On ne peut donc pas être tranquille une minute, ici !

— Si tu n'est pas content, il fallait rester où tu étais", répondit, sans lever la tête, Jasmin Delouche qui se sentait appuyé par ses compagnons. (...)

Mais déjà Meaulnes était sur lui. Il y eut d'abord une bousculade ; les manches des blouses craquèrent et se décousirent. Seul, Martin, un des gars de la campagne entrés avec Jasmin, s'interposa :

„Tu vas le laisser !" dit-il, les narines gonflées, secouant la tête comme un bélier.

D'une poussée violente Meaulnes le jeta, titubant, les bras ouverts, au milieu de la classe ; puis, saisissant d'une main Delouche par le cou, de l'autre ouvrant la porte, il tenta de le jeter dehors. Jasmin s'agrippait aux tables et traînait les pieds sur les dalles, faisant crisser ses souliers ferrés tandis que Martin, ayant repris son équilibre, revenait à pas comptés, la tête en avant, furieux. Meaulnes lâcha Delouche pour se colleter avec cet imbécile et il allait peut-être se trouver en mauvaise posture, lorsque la porte des appartements s'ouvrit à demi. M. Seurel parut, la tête tournée vers la cuisine, terminant, avant d'entrer, une conversation avec quelqu'un...

Aussi tôt la bataille s'arrêta. Les uns se rangèrent autour du poêle, la tête basse, ayant évité jusqu'au bout de prendre parti. Meaulnes s'assit à sa place, le haut de ses manches découssu et défroncé. Quant à Jasmin, tout congestionné, on l'entendit crier durant les quelques secondes qui précédèrent le coup de règle du début de la classe :

„Il ne peut plus rien supporter maintenant. Il fait le malin. Il s'imagine peut-être qu'on ne sait pas où il a été.

— Imbécile ! Je ne le sais pas moi-même", répondit Meaulnes, dans le silence déjà grand.

Puis haussant les épaules, la tête dans les mains, il se mit à apprendre ses leçons.

ALAIN FOURNIER. — *Le Grand Meaulnes* (1913). Émile-Paul, édit.

BCU LIBRARY

L'enseignement de la littérature est un des plus ardus qui soient, surtout lorsqu'on prétend, comme en France le faire reposer sur l'étude d'*auteurs classiques*, c'est à dire morts depuis des siècles et dont l'intérêt échappe souvent aux élèves.

D'où l'effort accompli aujourd'hui par de jeunes professeurs pour *rendre la vie* à de vieux textes, fût-ce au prix d'expressions argotique et de rapprochements un peu hasardeux avec l'actualité.

Un professeur du second degré, dons c'est la première année d'enseignement, reçoit la visite de l'inspecteur général. Un peu ému, il confie à l'un de ses élèves le soit d'*expliquer* un passage de Phèdre (1677) selon la méthode assez particulière qu'il a inaugurée dans sa classe.

L'ÉLÈVE — Jusqu'à Racine jamais une femme n'avait fait la cour à un homme sur la scène. Les femmes doivent se tenir tranquilles, sourtout au XVII-e siècle. C'est l'homme qui commence

Oui, prince, je languis, je brûle pour Thésée.

Phèdre est plus âgée qu'Hyppolyte. Mais pas beaucoup plus. Ce n'est pas une vieille femme, comme à la Comédie-Française. Elle a peut-être vingt-cinq ans. On se marie jeune dans le Midi. Elle est très jolie.

Elle se demande comment elle va faire pour avouer son amour à ce jeune homme. C'est pour ça qu'elle ne dort pas depuis plusieurs nuits.

BCU CLUJ UNIVERSITY LIBRARY

Elle a trouvé un truc. Elle va faire semblant de penser à son mari Thésée. Mais c'est au fils de son mari qu'elle pense : Hippolyte. Un fils qu'il a eu d'une autre femme. Justement ils se ressemblent comme deux gouttes d'eau. Et ils ont la même cuirasse.

Phèdre est très amoureuse. Elle a un tempérament de feu. C'est la petite-fille du Soleil, qui atteint une température de 6 500° dans la Photospère. En plus, il fait très chaud en Grèce, surtout en été. Et la pièce se passe vers le 14 juillet. C'est le moment des grandes fêtes où on représente les tragédies en plein air. Les gens apportent leurs saucissons.

Phèdre n'en peut plus. Elle a rêvé à Hippolyte toute la nuit. Elle s'est tordue sur son lit. On étouffe dans ce palais. *Je languis, je brûle pour Thésée.* Et le rejet au début du vers suivant : *Je l'aime.* C'est tout à fait un corps de femme qui palpite.

Je l'aime, non point tel que l'ont vu les enfers,
Volage adorateur de mille objets divers,
Qui va du dieu des morts déshonorer la couche...

Thésée est un coureur. Phèdre en profite pour le glisser les yeus des hommes. Mais il n'y a que les plus amoureuses „objets". Les „objets", au XVII-e siècle, c'étaient les femmes. Il a déshonoré la couche du dieu des morts. Il est descendu aux Enfers exprès pour enlever sa femme Proserpine. Ce qui prouve aussi son courage. Le dieu des morts était terrible. Et sa couche se trouvait en un endroit effrayant.

Mais fidèle, mais fier, et même un peu farouche...

Voilà la déclaration qui commence. Vera 638. C'est le portrait de Thésée jeune. Il n'est plus comme ça maintenant. Admirons au pasage la ruse des femmes. Remarquer l'allitération *fidèle, fier, farouche.* Ces *f* donnent beaucoup de charme à la description. Remarquons aussi le nombre de syllabes : *Fidèle :* trois. *Fier :* une. *Farouche :* trois, mais qui ne comptent que pour deux, à cause de l'élision de l' *e* muet à la fin du vers.

La fidélité, c'est la première qualité chez l'homme, pour une femme : trois syllabes. Mais un homme qui ne serait que fidèle, la femme ne l'aimerait pas. Il faut qu'il soit fier, qu'il

la domine, mais pas trop : une syllabe. Il faut qu'il soit même un peu farouche et qu'elle craigne de le perdre. Cette crainte l'excite beaucoup : deux syllabes.

Charmant, jeune, trainant tous les coeurs après soi...

Phèdre y va de plus en plus fort. Une fois qu'elle est lancée une femme ne sait plus s'arrêter.

Un homme peut être *fidèle, fier et même un peu farouche* sans qu'on l'aime. Mais s'il est *charmant*, cela veut dire qu'on l'aime. Et, en plus, s'il est *jeune !*... Surtout si la femme l'est moins que lui !... et s'il *traîne tous les coeurs après soi !*... Il est bien normal qu'il traîne aussi celui de Phèdre.

Tel qu'on dépeint nos dieux...

Ce Thésée, elle l'adore. Comme aujourd'hui une femme et à un homme : Mon ange.

ou tel que je vous vois...

Ça y est ! Elle l attaque directèment. Une femme qui veut un homme, rien ne lui résiste. Elle commence en catimini, puis elle y va da face. Hippolyte ne peut s'y tromper. Ce n'est pas de son père qu'il s'agit, même jeune, mais de lui.

Ce petit demi-vers est un des mieux faits pour le théâtre. Racine n'a pas besoin de dire entre parenthèses que l'actrice doit se remuer comme ceci ou comme cela : même si l'actrice qui joue Phèdre est mauvaise, ce demi-vers la pousse dans le dos et la force à pivoter vers Hippolyte. Elle le regarde.

Il avait votre port, vos yeux, votre langage...

Nous y sommes en plein ! „Votre port", c'est sa prestance, sa démarche, sa haute taille. Ce qui fait que lorsqu'une femme voit arriver un homme de loin, elle dit : c'est Lui ! Et son coeur bat „Vos yeux". Les femmes aiment beaucoup les yeux des hommes. Mais il n'y a que les plus amoureuses qui le leur disent. „Votre langage". Les femmes aiment beaucoup le voix des hommes. Elle les trouble. Surtout les voix chaudes du Midi. On s'en rend compte à la Radio...

L'inspecteur général avait pris des notes.

„Très bien !... Très bien !..." répétait-il en hochant la tête.

Quelques heures après ma classe, il me reçut dans le bureau du proviseur. Comme je frappais à la porte, celui-ci sortit et m'adressa le plus gracieux sourire. L'inspecteur m'accueillit avec chaleur.

„Eh bien, mais c'est excellent ! dit-il. Voilà exactement ce que je veux. Trop de professeurs tuent toutes ces choses par leur formalisme. Il faut les ressusciter. Par l'allusion à l'actualité, les quiproquos, les plaisanteries même. Les classes ne sont pas des cimetières, mais des sources bouillantes de vie."

Il me félicita d'avoir fait brûler l'amour dans *Phèdre*. „Cette pièce est un brasier. Il ne faut pas l'éteindre. Tant pis si elle met le feu au lycée !"

PAUL GUTH. — *Le Naïf aux quarantes enfants.* (1954). Albin Michel, édit.

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

Fondé en 1530 par François I-er, le *Collège de France* apparaît comme une des institutions *les plus vénérables* de notre pays. À l'origine, seuls le latin, le grec et l'hébreu y étaient enseignés. Mais peu à peu toutes les branches du savoir humain y furent représentées.

Si les Cours du Collège de France sont *ouverts à tous*, en général ils n'attirent pas les foules. D'où l'ironie à peine feinte, avec laquelle JÉRÔME et JEAN THARAUS décrivent l'engouement de ce public de snobs qui se pressaient aux conférences, pourtant austères, du célèbre philosophe *Henri Bergson*.

Cette communion, c'en était une, avait lieu le vendredi. Ce jour-là, s'alignait devant le Collège de France une file de voitures élégantes, comme aux jours de première devant le Théâtre-Français ou l'Opéra-Comique. On ne sait trop pourquoi aux environs de 1905, la philosophie des *Données immédiates de la Conscience* était devenue à la mode dans les salons parisiens. Avec étonnement, M. Leroy-Beaulieu, célèbre économiste, qui faisait ses leçons dans la même salle que M. Bergson et immédiatement avant lui, voyait son amphithéâtre, ordinairement presque vide, se peupler par miracle d'une foule inattendue. C'étaient les étudiants de Sorbonne ou les clercs de Saint Sulpice, qui se condamnaient à regarder pendant une heure sa bonne figure de chien

BCU CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

d'aveugle qui tient une sébile, pour être sûrs d'avoir une place au cours du philosophe, et aussi de pauvres hères et des valets de pied qui retenaient des places pour le femmes du monde éprises de métaphysique.

J'y venais, moi aussi, quelquefois pour voir M. Bergson jongler avec des oeufs, sans jamais en casser un seul devant cet étonnant public. Cette image d'ailleurs n'est juste qu'à demi, car M. Bergson parlait les mains jointes, les index allongés et appuyés par le bout l'un sur l'autre, et sans faire d'autre geste que de fendre l'air doucement avec la pointe de ses doigts ; mais elle exprime tant bien que mal ce que je trouvai de précision aérienne dans le jeu de son esprit. N'ayant nullement, comme Péguy, l'appétit métaphysique, j'admirais surtout chez le maître le discours si subtil, où des images rares et charmantes étaient tissées dans la trame de l'analyse philosophique, étaient cette analyse elle-même. Pendant une heure, il m'entraînait dans l'ivresse la plus agréable. Des choses compliquées et lointaines paraissaient toutes faciles et proches. Au sortir de la leçon, j'ignore si les belles personnes qui regagnaient leur voiture étaient plus heureuses que moi, mais dès que l'enchantement de la parole avait cessé, j'éprouvais toutes les peines du monde à ramasser la substance de ce que j'avais entendu, tellement cette pensée fluide me semblait liée intimement à l'expression et aux mots. Chaque fois que je m'y essayais, j'avais l'impression d'abîmer une oeuvre d'art parfaite et de me réciter des vers faux.

J. et J. THARAUD. *Notre cher Péguy* (1926). Plon, édit.

BCU IASI / CENTRUL DE DOCUMENTARE

C'est un petit métier, un des nombreux métiers de la rue que celui de „marchand des quatre-saisons". Il a pourtant ses lettres de noblesse en littérature, depuis qu'il a fourni à ANATOLE FRANCE le sujet d'un de ses contes les plus populaires : *L'Affaire Crainquebille.*

Le ton de l'écrivain est évidemment satirique : mais l'ironie n'altère ici ni la vérité de la scène, ni la vivacité du récit.

Jérôme Crainquebille, marchand des quatre-saisons, allait par la ville, poussant sa petite voiture et criant : „Des choux, des navets, des carottes !" Et, quand il avait des poireaux, il criait : „Bottes d'asperges !" parce que les poireaux sont les asperges du pauvre. Or, le 20 octobre, à l'heure de midi, comme il descendait la rue Montmartre, Mme Bayard, cordonnière *A l'Ange gardien*, sortit de sa boutique et s'approcha de la voiture légumière. Soulevant dédaigneusement une botte de poireaux :

„Ils ne sont guère beaux, vos poireaux. Combien la botte ?

— Quinze sous, la bourgeoise. Y a pas meilleur.

— Quinze sous, trois mauvais poireaux ?"

Et elle rejette la botte dans la charrette, avec un geste de dégoût.

C'est alors que l'agent 64 survint et dit à Crainquebille :

„Circulez !"

BCU CLUJ / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

Un tel ordre lui sembla légitime et conforme à la nature des choses. Tout disposé à y obéir, il pressa la bourgeoise de prendre ce qui était à sa convenance.

„Daut encore que je choisisse la marchandise", répondit aigrement la cordonnière.

Et elle tâte de nouveau toutes les bottes de poireaux, puis elle garda celle qui lui parut la plus belle et elle la tint contre son sein comme les saintes, dans les tableaux d'église, pressent sur leur poitrine la palme triomphale.

„Je vais vous donner quatorze sous. C'est bien assez. En encore il faut que j'aille les chercher dans la boutique, parceque je ne les ai pas sur moi".

Et, tenant ses poireaux embrassés, elle rentra dans la cordonnerie où une cliente, portant un enfant, l'avait précédée.

A ce moment, l'agent 64 dit pour la deuxième fois à Crainquebille :

„Circulez !

— J'attends mon argent, répondit Crainquebille.

— Je ne vous dis pas d'attendre votre argent ; je vous dis de circuler", reprit l'agent avec fermeté.

Cependant la cordonnière, dans sa boutique, essayait des souliers bleus à un enfant de dix-huit mois dont la mère était pressée. Et les têtes vertes de poireaux repossaient sur le comptoir.

Depuis un demi-siècle qu'il poussait sa voiture dans les rues, Crainquebille avait appris à obéir aux représentants de l'autorité. Mais il se trouvait cette fois dans une situation particulière, entre un devoir et un droit. Il n'avait pas l'esprit juridique. Il ne comprit pas que la jouissance d'un droit individuel ne le dispensait pas d'accomplir un devoir social. Il considéra trop son droit qui était de recevoir quatorze sous, et il ne s'attacha pas assez à son devoir qui était de pousser sa voiture et d'aller plus avant et toujours plus avant. Il demeurs.

Pour la troisième fois, l'agent 64, tranquille et sans colère lui donna l'ordre de circuler. Contrairement à la coutum brigadier Montanciel, qui menace sans cesse et ne sévit jamais, l'agent 64 est sobre d'avertissements et prompt à verbaliser. Tel est son caractère. Bien qu'un peu surnois, c'est un excellent serviteau et loyal soldat. Le courage d'un lion et la douceur d'un enfant. Il ne connait que sa consigne.

„Vous n'entendez donc pas, quand je vous dis de circuler!"

Crainquebille avait de rester en place une raison trop considérable à ses yeux pour qu'il ne la crût pas suffisante. Il l'exposa simplement et sans art :

„Nom de nom ! puisque je vous dis que j'attends mon argent".

ANATOLE FRANCE — *Crainquebille* (1901). Calman-Lévy, édit.

On devine la suite : le pauvre Crainquebille finira par tomber sous le coup d'outrage à agent et passera en „correctionnelle", c'est-à-dire devant le tribunal de première instance et sera condamné à quinze jours de prison.

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

Tout le monde connaît le nom de Blériot, de Guynemen, de Pelletier d'Oisy, de Mermoz, de Clostermann ; de tous les aviateurs enfin que des raids spectaculaires ou des services de guerre éclatants ont placés en vedette. Mais il est d'autres pilotes, ceux qui se consacrent au transport des voyageurs ou du courrier dont la vie, pourtant si souvent mise en péril, est ignorée du grand public.

C'est pour ces héros méconnus que SAINT-EXUPÉRY, avant de disparaître au cours d'une reconnaissance, en 1944, a écrit ses fameux romans *Vol de Nuit* et *Terre des Hommes*.

La femme du pilote, réveillée par le téléphone, regarda son mari et pensa :

„Je le laisse dormir encore un peu".

Elle admirait cette poitrine nue, bien carénée, elle pensait à un beau navire.

Il reposait dans ce lit calme, comme dans un port, et, pour que rien n'agitât son sommeil, elle effaçait du doigt ce pli, cette ombre, cette houle, elle apaisait ce lit, comme d'un doigt divin, la mer.

Il ouvrit les yeux.

„Quel heure est-il ?

— Minuit.

— Quel temps fait-il ?

— Je ne sais pas..."

BCU LAUSANNE TRAUNIVERSITY LIBRARY

Il se leva. Il marchait lentement vèrs la fenêtre en s'étirant.

„Je n'aurai pas très froid. Quelle est la direction du vent ?

— Comment veux-tu que je sache...“

Il se pencha :

„Sud. C'est très bien. Ça tien au moins jusqu'au Brésil“.

Il remarqua la lune et se connut riche. Puis ses yeux descendirent sur la ville.

Il ne la jugea ni douce, ni lumineuse, ni chaude. Il voyait déjà s'écouler le sable vain de ses lumières.

„A quoi penses-tu ?“

Il pensait à la brume possible du côté de Porto Alegre.

„J'ai ma tactique. Je sais par où faire le tour...“

Il s'inclinait toujours. Il respirait profondément, comme avant de se jeter, nu, dans la mer.

„Tu n'es même pas triste... Pour combien de jours t'en vas-tu ?“ Huit, dix jours. Il ne savait pas. Triste, non ; pourquoi ?

Ces plaines, ces villes, ces montagnes... Il partait libre, lui semblait-il, à leur conquête. Il pensait aussi qu'avant une heure il posséderait et rejetterait Buenos Aires.

Il sourit :

„Cette ville... j'en serai si vite loin. C'est beau de partir la nuit. On tire sur la manette des gaz, face au Sud, et dix secondes plus tard on renverse le paysage, face au Nord. La ville n'est plus qu'un fond de mer“.

Elle pensait à tout ce qu'il faut rejeter pour conquérir.

„Tu n'aimes pas ta maison ?

— J'aime ma maison...“

Mais déjà sa femme le savait en marche. Ces larges épaules pesaient déjà contre le ciel.

Elle le lui montra.

„Tu as beau temps, ta route est pavée d'étoiles“.

Il rit :

„Oui“.

Elle posa la main sur cette épaule et s'émut de la sentir tiède : cette chair était donc menacée ?...

„Tu es très fort, mais sois prudent !

— Prudent, bien sûr...“

Il rit encore.

BCU Cluj / Central University Library

Il s'habillait. Pour cette fête, il choisissait les étoffes les plus rudes, les cuirs les plus lourd, il s'habillait comme un paysan. Plus il devenait lourd, plus elle l'admirait.

Elle-même bouclait cette ceinture, tirait ces bottes.

„Ces bottes me gênent.

— Voilà les autres.

— Cherche-moi un cordon pour ma lampe de secours".

Elle le regardait. Elle réparait elle-même le dernier défaut dans l'armure : tout s'ajustait bien.

„Tu es très beau".

Elle l'aperçut qui se peignait soigneusement.

„C'est pour les étoiles ?

— C'est pour ne pas me sentir vieux.

— Je suis jalouse..."

Il rit encore, et l'embrassa, et la serra contre ses pesants vêtements. Puis il la souleva à bras tendus, comme on soulève une petite fille, et, riant toujours, la coucha :

„Dors !"

Et fermant la porte derrière lui, il fit dans la rue, au milieu de l'inconnaissable peuple nocture, le premier pas de sa conquête.

Elle restait là. Elle regardait, triste, ces fleurs, ces livres, cette douceur, qui n'étaient pour lui qu'un fond de mer.

A. DE STINT-EXUPÉRY. — *Vol de Nuit* (1932). Gallimard, édit.

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

Pour mériter le beau nom d'homme de théâtre, il ne suffit pas d'être acteur ou metteur en scène, ou directeur de troupe. Il faut être tout cela à la fois, et même un peu plus, accessoiriste ou costumier, par exemple, si le besoin s'en fait sentir. En un mot, il faut, comme un Molière jadis, comme un Dullin ou un Jouvet hier, comme un JEAN-LOUIS BARRAULT aujourd'hui, „servir avec le même amour toutes les professions, tous les corps de métier, et même toutes les corvées" qui suppose la vie des planches.

Dans une troupe qui se respecte, il y a, si l'on veut, trois sortes d'acteurs : les aînés, les adultes et les jeunes.

Avec les aînés, l'homme travaille en quelque sorte „à distance". Par égard, respect, tact et habileté. L'âge professionnel a des droits, c'est la coutume et c'est aussi la récompense méritée de tant d'années d'efforts, de sacrifices. L'aîné a de la science qui s'est construite en traversant certainement plusieurs esthétiques dramatiques. L'aîné est enrichissant pour l'homme de théâtre, il apporte des traditions qui, pour n'être pas toutes valables (le goût change vite au théâtre), n'en ouvrent pas moins, quelquefois, des horizons insoupçonnés. Entre lui et cet aîné qui „travaille", il y a échange, apport mutuel. Toutefois, l'homme doit arriver à persuader l'aîné de la nécessité de quelques apports nouveaux qui sortent de sa science habituelle. Les deux artistes s'observent : „Où me

mène-t-il ?" se dit l'aîné. „Acceptera-t-il ces propositions nouvelles ?" pense l'homme.

Avec ceux qui sont de la génération de l'homme, les rapports sont plus brutaux. C'est du corps à corps, les rapports sont moins fragiles, la science est de la même source et les nouveautés ne sont pas tellement étrangères aux deux.

Avec les jeunes, le problème est double. Il faut d'abord les instruire pour pouvoir les utiliser. L'homme, parfois, interrompt le travail proprement dit de la pièce et consacre un moment de la répétition à du dressage à l'état pur. Ce temps perdu, il le retrouvera plus tard. Ou bien, il confie le jeune à l'aîné, ou c'est un adulte qui le rode.

C'est cette mêlée humaine qui crée ce qu'on appelle une famille de théâtre.

Au cours de ces heures fiévreuses passées très près les una des autres, il se crée une intimité, une affection presque physique que l'homme de théâtre goûte particulièrement. Cette tendresse, ce climat amoureux est une de ses grandes joies. Il aime ses acteurs littéralement. Il voudrait les soigner s'ils sont malades. Il voudrait les rendre parfaits, faire disparaître leurs défauts. Il souffre quand ils ne savent pas discerner ce qui leur convient ou non. Il se sent accroché à eux par on ne sait quel mystérieux et diabolique cordon ombilical.

Il y a deux sortes d'hommes de théâtre : celui qui, dans les répétitions, reste l'examinateur de sa troupe, et celui qui en est le passionné entraîneur.

Le premier dirige la répétition de la salle, comme quelque spectateur idéal devenu censeur au nom du Public. Le second s'agite sur la scène à côté des acteurs et il partage de moitié leurs efforts afin de les aider à trouver. Il se dresse devant eux nez à nez, pour les hypnotiser. Il les prend par le bras, comme s'il guidait brusquement un aveugle. Il se dissimule derrière eux, la bouche contre l'oreille, comme s'il était leur ange gardien... ou quelque démon, après tout !

Les deux ont autant d'amour ; le premier est plus frois, le deuxième est plus voluptueux.

JEAN-LOUIS BARRAULT. — *Je suis homme de théâtre*, (1955). Edit. du Conquistador

BCU IAȘI

Le français prit une brusque extension au XVII-e siècle. Il y avait à cela deux raisons : le prestige diplomatique de la France, le génie de ses écrivains classiques.

Au siècle suivant, l'universalité du français devint un phénomène si évident que beaucoup essayèrent d'en discerner les causes. Elles tenait surtout à ce travail d'épuration, d'affinement et de précision que la société parisienne avait poursuivi pendant plus d'un siècle et qui s'est continué jusqu'à nos jours.

RIVAROL, dans son Discours sur l'Universalité de la Langue française, s'en tient parfois à des généralités. Mais sa dissertation vaut encore aujourd'hui par certaines formules devenues quasi proverbiales.

Clarté de la langue française

Ce qui distingue notre langue ancienne et moderne, c'est l'ordre et la construction de la phrase. Cet odre doit toujours être direct et nécessairement clair. Le Français nomme d'abord le *sujet* de la phrase, ensuite le *verbe* qui est l'action, et enfin *l'objet* de cette action : voilà la logique naturelle à tous les hommes ; voilà ce qui constitue le sens commun. Or cet ordre si favorable, si nécessaire au raisonnement, est presque toujours contraire aux sensations, qui nomment le premier l'objet qui frappe le premier : c'est pourquoi *tous* les peuples, abandonnant l'ordre direct, ont eu recours aux tournures plus ou

BCU CLUJ / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

moins hardies, selon que leurs sensations ou l'harmonie des mots, l'exigeaient, et l'inversion à prévalu sur la terre, parce que l'homme est plus impérieusement gouverné par les passions que par la raison.

Le Français, par un privilège unique, est seul resté fidèle à l'ordre direct, comme s'il était toute raison ; et on a beau, par les mouvements les plus variés et toutes les ressources du style, déguiser cet ordre, il faut toujours qu'il existe : et c'est en vain que les passions nous bouleversent et nous sollicitent de suivre l'ordre des sensations : la syntaxe française est incorruptible. C'est de là que résulte cette admirable clarté base éternelle de notre langue : ce qui n'est pas clair n'est pas français ; ce qui n'est pas clair est encore anglais, italien, grec ou latin. Pour apprendre les langues à inversion, il suffit de connaître les mots et leurs régimes ; pour apprendre la langue française, il faut encore retenir l'arrangement des mots. On dirait que c'est d'une géométrie tout élémentaire, de la simple ligne droite que s'est formée la langue française ; et que ce sont les courbes et leurs variétés infinies qui présidé aux langues grecque et latine. La nôtre, règle et conduit la pensée ; celles-là se précipitent et s'égarent avec elle dans le labyrinthe des sensations, et suivent tous les caprices de l'harmonie : aussi furent-elles merveilleuses pour les oracles, et la nôtre les eût absolument décriés (...).

Si on ne lui trouve pas les diminutifs et les mignardises de la langue italienne, son allure est plus mâle. Dégagée de tous les protocoles que la bassesse inventa pour la vanité et la faiblesse pour le pouvoir, elle en est plus faite pour la conversation, lien des hommes et charme de tous les âges ; et puisqu'il faut le dire, elle est de toutes les langues la seule qui sit une probite attachée à son génie. Sûre, sociale, raisonnable, ce n'est plus la langue française, c'est la langue humaine. Et voilà pourquoi les puissances l'ont appelée dans leur traités : elle y règne depuis les conférences de Nimègue ; et désormais les intérêts des peuples et les volontés de rois reposeront sur une base plus fixe ; on ne sèmera plus la guerre dans des paroles de paix.

RIVAROL. — *Discours sur l'Universalité de la Langue française* (1784)

Rabelais (1494—1553). Le père de Pantagruel (1532) et de Gargantua (1534) n'est pas seulement un humaniste de haut vol ni un des „prêtres du rire", comme l'a dit Hugo ; c'est aussi un très grand artiste, qui mérite pleinement l'éloge de Chateaubriand : „Rabelais a crée les lettres françaises".

Son génie s'exprime surtout dans sa puissance d'invention verbale : une puissance qu'aucun écrivain français n'a surpassée, et qui, du reste oblige souvent le lecteur à recourir à une édition explicative. Mais à ce don unique il faut joindre un mouvement et comme une joie d'écrire, une verve, une truculence qui confèrent au style une exubérance prodigieuse. Ee parfois encore, comme dans la pièce ci-dessous, un extraordinaire talent de mettre en scène, de faire vivre sous nos yeux une tranche de la vie populaire.

A Paris, en la rôtisserie du Petit-Châlet, au-devant de l'ouvroir d'un rôtisseur, un faquin mangeait son pain à la fumée du rôt et le trouvait, ainsi parfumé, grandement savoureux. Le rôtisser le laissait faire. Enfin, quand tout le pain fut bâfré, le rôtisseur happe le faquin au collet et voulait qu'il lui payât la fumée de son rôt. Le portefaix disait en rien n'avoir ses viandes endommagé, rien n'avoir du sien pris, en rien ne lui être débiteur.

BCU LIBRARY

La fumée dont était question évaporait par dehors ; ainsi comme ainsi se perdait-elle ; jamais n'avait été ouï que, dans Paris, on eût vendu fumée de son rôt en rue. Le rôtisseur répliquait que de fumée de son rôt n'était tenu nourrir les faquins et reniait, en cas qu'il ne le payât, qu'il lui ôterait ses crochets. Le faquin tire son tribart et se mettait en défense.

L'altercation fut grande ; le badaud peuple de Paris accourut au débat de toutes parts. Là se trouva à propos Seigny Joan la Fol, citadin de Paris. L'ayant aperçu, le rôtisseur demanda au faquin : „Veux-tu sur notre différend croire ce noble Segny Joan ? — Oui, par le sambreguoy", répondit le portefaix.

Adoncques Seigny Joan, avoir leur discord entendu, commanda au faquin qu'il lui tirât de son baudrier quelque pièce d'argent. Le portefaix lui mit en main un tournois philippus. Seigny Joan le prit et le mit sur son épaule gauche, comme explorant s'il était de poids ; puis le timpait sur la paume de sa main gauche, comme pour voir s'il était de bon aloi ; puis le posa sur la prunelle de son oeil droit, comme pour voir s'il était bien marqué. Tout ce fut fait en grand silence de tout le badaud peuple, en ferme attente du rôtisseur et désespoir du faquin. Enfin le fit sur l'ouvroir sonner par plusieurs fois. Puis en majesté présidentale, tenant sa marotte au poing comme si fût un sceptre et affublant en tête son chaperon de martres singesses à oreilles de papier, fraisé à points d'orgues, toussant préalablement deux ou trois bonnes fois, dit à haute voix :

„La cour vous dit que le faquin, qui a son pain mangé à la fumée du rôt, civilement a payé la rôtisseur au son de son argent. Ordonne ladite cours que chacun se retire en sa chacunière, sans dépens, et pour cause."

RABELEAIS. — *Pantagruel*, Tiers Livre (1546)

Les moralistes français ne se distinguent pas uniquement par une façon amère, sombre, un peu abrupte de juger les hommes et les choses. Ils possèdent en outre un style qui leur est propre, une écriture qui vise à la brièveté, à la concision, à la densité, et qui semble bien avoir pour idéal d'enfermer le plus de sens dans le moins de mots possible.

Déjà Pascal avait donné à la prose française la force et l'élégance, et Voltaire pourra dire : „Le premier livre de génie qu'on vit en prose fut le recueil des *Lettres provinciales* ... Il faut rapporter à cet ouvrage l'époque de la fixation du langage."

Après Paascal, LA ROCHEFOUCAULD allait porter à une perfection aiguë la phrase française et particulièrement la maxime.

Réflexions et maximes

L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs.

Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui.

On n'est jamais ni si heureux ni si malheureux qu'on se l'imagine.

Si l'on juge l'amour par la plupart de ses effets, il ressemble plus à la haine qu'à l'amitié.

BCU/S.I. CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé.

Chacun dit du bien de son coeur, et personne n'en ose dire de son esprit.

L'esprit est toujours la dupe du coeur.

Le refus de la louange est un désir d'être loué deux fois.

Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves se perdent dans la mer.

Les vices entrent dans la composition des vertus, comme les poisons entrent dans la composition des remèdes. La prudence les assemble et les tempère, et elle s'en sert utilement contre les maux de la vie.

Qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il croit.

La véritable éloquence consiste à dire tout ce qu'il faut, et à ne dire que ce qu'il faut.

La jeunesse est une ivresse continuelle ; c'est la fièvre de la raison.

Il y a dans la jalousie plus d'amour-propre que d'amour.

La fortune et l'humeur gouvernent le monde.

Maximes. (1665)

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

S'il fallait chercher une illustration parfaite de la prose française, on la trouverait sans peine dans l'oeuvre de VOLTAIRE. Car personne n'a manié notre langue avec autant d'aisance et de naturel que l'auteur de *Zadig* (1747 et de *Candide* (1759). Ou peut même affirmer que par lui elle a été portée à l'un de ses points de perfection.

La qualité majeure du style voltairien semble être la netteté. Tout ce qui risque d'alourdir l'expression ou de fausser la pensée est banni au profit de la légèreté et de la limpidité. La phrase court droit au but : elle ne s'embarasse ni de vaine redondance, ni de fausse symétrie, ni d'enjolivement d'aucune sorte. L'art, ici, consiste à mépriser l'artifice...

LE BÛCHER

Il y avait alors dans l'Arabie une coutume affreuse, venue originairement de Scythie, et qui, s'étant établie dans les Indes par le crédit des brachmanes menaçait d'envahir tout l'Orient. Lorsqu'un homme marié était mort, et que sa femme bien-aimée voulait être sainte, elle se brûlait en public sur le corps de son mari. C'était une fête solennelle qui s'appelait le bûcher du veuvage. La tribu dans laquelle il y avait eu le plus de femmes brûlées était la plus considérée. Un Arabe de la tribu de Sétoc étant mort, sa veuve, nommée Almona, qui était fort dévote, fit savoir le jour et l'heure où elle se jetterait dans le feu au son des tambours et des trompettes. Zadig

remontra à Sétoc combien cette horrible coutume était contraire au bien du genre humain ; qu'on laissait brûler tous les jours de jeunes veuves qui pouvaient donner des enfants à l'Etat, ou du moins élever les leurs ; et il le fit convenir qu'il fallait, si l'on pouvait, abolir un usage si barbare. Sétoc répondit : Il y a plus de mille ans que les femmes sont en possession de se brûler. Qui de nous osera changer une loi que le temps a consacrée ? Y a-t-il rien de plus respectable qu'un ancien abus ? — La raison est plus ancienne, reprit Zadig. Parlez aux chefs des tribus et je vais trouver la jeune veuve."

Il se fit présenter à elle ; et après s'être insinué dans son esprit par des louanges sur sa beauté, après lui avoir dit combien c'était dommage de mettre au feu tant de charmes, il la loua encore sur sa constance et son courage. „Vous aimiez donc prodigieusement votre mari ? lui dit-il. — Moi ? point du tout, répondit la dame arabe. C'était un brutal, un jaloux, un homme insupportable ; mais je suis fermement résolue de me jeter sur son bûcher. — Il faut, dit Zadig, qu'il y ait apparemment un plaisir bien délicieux à être brûlée vive. — Ah ! cela fait frémir la nature, dit la dame ; mais il faut en passer par là. Je suis dévote ; je serais perdue de réputation, et tout le monde se moquerait de moi si je ne me brûlais pas." Zadig, l'ayant fait convenir qu'elle se brûlait pour les autres et par vanité, lui parla longtemps d'une manière à lui faire aimer un peu la vie, et parvint même à lui inspirer quelques bienveillance pour celui qui lui parlait. „Que feriez-vous enfin, lui dit-il, si la vanité de vos brûler ne vous tenait pas ? — Hélas ! dit la dame, je crois que je vous prierais de m'épouser."

Zadig était trop rempli de l'idée d'Astarté pour ne pas élucider cette déclaration ; mais il alla dans l'instant trouver les chefs des tribus, leur dit ce qui s'était passé, et leur conseilla de faire une loi par laquelle il ne serait permis à une veuve de se brûler qu'après avoir entretenu un jeune homme tête à tête pendant une heure entière. Depuis ce temps aucune dame ne se brûla en Arabie. On eut au seul Zadig l'obligation d'avoir détruit en un jour une coutume si cruelle, qui durait depuis tant de siècles. Il était donc le bienfaiteur de l'Arabie.

Zadig, chapitre XI (1747)

Il fut le Prince de la Jeunesse en 1820, au lendemain des *Méditatitons*. Aujourd'hui, l'ampleur et la chaleur de sa voix lui font tort ; pour les lecteurs essoufflés que nous sommes devenus, elles ont trop longue haleine... Et pourtant, il a revivifié le lyrisme français, exténué depuis plus d'un siècle. Il est d'instinct retourné à la source originelle de toute vraie poésie : le coeur. Aussi (comme *Le Cid* et *Andromaque, La Nouvelle Héloïse* et *René)* les *Premières Méditations* sont-elles un commencement dans l'histoire des lettres françaises.

Des pièces de ce recueil, où l'on dirait que l'âme de Chateaubriand s'est exprimée avec la musique de Racine, *Le Lac* reste à juste titre la plus fameuse.

LE LAC

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'Océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?

O lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! Je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !

BCU LAUSANNE UNIVERSITY LIBRARY

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes ;
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés ;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence,
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flotes harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos,
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots :

„O temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices,
Suspendez votre cours !
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours !

„Assez de malheureux ici-bas vous implorent :
Coulez, coulez pour eux ;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;
Oubliez les heureux.

„Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit ;
Je dis à cette nuit : „Sois plus lente" ; et l'aurore
Va dissiper la nuit.

„Aimos donc, aimons donc, de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons !
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;
Il coule et nous passons !"

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur ?

Hé quoi ! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace ?
Quoi ! passés vour hamais ? Quoi ! tout entiers perdus ?
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface.
Ne nous les rendra plus ?

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
Parlez : nous rendez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez ?

O lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux !

Qu'il soit dans le zéphir qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés !

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit et l'on respire,
Tout dise : „Ils ont aimé !"

Méditations poétiques. (Écrit en septembre 1817

BCU IAȘI CENTRUL DE CERCETĂRI LIBRARY

Ne nous méprenons voint sur son orgueil : c'est celui d'un homme blessé par la vie et qui cherche au fond de soi, et de soi seul, le moyen de penser son inguérissable blessure. Pour lui, la Poésie ne saurait donc être considérée comme un simple artifice d'expression : elle est la réalité même, et presque la seule certitude en ce monde. Par là, elle libère l'Homme, écrasé ou trahi de toutes parts, et affirme la victoire de l'Esprit, sur les forces aveugles de la Nature...

LA MAISON DU BERGER (fragment)

Eva, j'aimerai tout dans les choses créés,
Je les contemplerai dans ton regard rêveur
Qui répandra partout ses flammes colorées,
Son repos gracieux, sa magique saveur ;
Sur mon coeur déchiré viens poser ta main pure,
Ne me laisse jamais seul avec la Nature,
Car je la connais trop pour n'en pas avoir peur.

Elle me dit : „Je suis l'impassible théâtre
Que ne peut remuer le pied de ses acteurs ;
Mes marches d'émeraude et mes parvis d'albâtre,
Mes colonnes de marbres ont les dieux pour sculpteurs.
Je n'entends ni vos cris, ni vos soupirs ; à peine
Je sens passer sur moi la comédie humaine
Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.

BCU CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

„Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,
A côté des fourmis les populations ;
Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,
J'ignore en les portant les noms des nations.
On me dit une mère et je suis une tombe.
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
Mon printemvs ne sent pas vos adorations.“ (...)

C'est là que me dit sa voix triste et superbe,
Et dans mon couer alors je la hais, et je vois
Notre sang dans son onde et nos morts sous son herbe
Nourissant de leurs la racine des bois.
Et je dis à mes yeux qui lui trouvaient des charmes :
Ailleurs tous vos regrets, ailleurs toutes vos larmes,
Aimez ce que jamais on ne verra deux fois.

Oh ! Qui verra deux fois ta grâce et ta tendresse,
Ange doux et plaintif, qui parle en soupirant ?
Qui naîtra comme toi, portant une caresse
Dans chaque éclair tombé de ton regard mourant,
Dans les balancements de ta tête penchée,
Dans ta taille indolente et mollement couchée,
Et dans ton pur sourire amoureux et souffrant ?

Vivez, froide nature, et revivez sans cesse
Sous nos poids, sur nos fronts, puisque c'est votre loi ;
Vivez, et dédaignez, si vous êtes déesse,
L'homme, humble passager, qui dut vous être un roi ;
Plus que tout votre règne et que vos splendeurs vaines,
J'aime la majesté des souffrances humaines ;
Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi.

1844. Paru dans *Les Destinées*
en 1864

BCU IASI / CENTRALA / LIBRARY

Après *La Nuit vénitienne* (1830), MUSSET, alors tout juste âge de vingt ans, tourna le dos à la scène. Il n'en continua pas moins d'écrire des pièces, soit en les rassemblant sous le titre un peu désabusé de *Spectacle dans un Fauteuil* (1832), soit en les publiant dans la Revue des Deux Mondes ou *Le Constitutionnel*, mais sans penser, semble-t-il, qu'elles vussent être un jour représentées. Or, par un curieux paradoxe, de tout le théâtre romantique, c'est celui de Musset qui est resté le plus vivant et qui, aujourd'hui encore, est joué le plus volontiers.

C'est que l'écrivain, plutôt que de prétendre réaliser d'ambitieuses formules, écoutait la voix de son coeur. Un couer déchiré, écartelé entre un pessimisme foncier et une ironie prompte à découvrir le ridicule des choses. Dans nombre de ses pièces, Musset s'est d'ailleurs dédoublé sous la forme d'un héros dévoré de tristesse, tel qu'est FANTASIO, et d'un personnage de franc bon sens, tel qu'est son ami *Spark*...

FANTASIO (1834)

SPARK. — Tu me fais l'effet d'être revenu de tout.

FANTASIO. — Ah ! pour être revenu de tout, mon ami, il faut être allé dans bien des endroits.

SPARK. — En bien, donc ?

BCU INSTITUTE LIBRARY

FANTASIO. — Eh bien, donc ! où veux-tu que j'aille ? Regarde cette vieille ville enfumée ; il n'y a pas de places, de rues, de ruelles où je n'aie traîné ces talons usés, pas de maisons où je ne sache quelle est la fille ou la vieille femme dont la tête stupide se dessine éternellement à la fenêtre ; je ne saurais faire un pas sans marcher sur mes pas d'hier ; eh bien, mon cher ami, cette ville n'est rien auprès de ma cervelle. Tous les recoins m'en sont cent fois plus fatigués ; je m'y suis promené en cent fois plus de sens, dans cette cervelle délabrée, moi son seul habitant ! Je m'y suis grisé dans tous les cabarets ; je m'y suis roulé comme un roi absolu dans une carrosse dorée ; j'y ai trotté en bon bourgeois sur une mule pacifique, et je n'ose seulement pas y entrer comme un voleur, une lanterne sourde à la main.

— Je ne comprends rien à ce travail perpétuel sur toi-même. Moi, quand je fume, par exemple, ma pensée se fait fumée de tabac ; quand je bois, elle se fait vin d'Espagne ou bière de Flandre ; quand je baise la main de ma maîtresse, elle entre par le bout de ses doigts effilés pour se répandre dans tout son être sur les courants électriques ; il me faut le parfum d'une fleur pour me distraire, et de tout ce que renferme l'universelle nature, le plus chétif objet suffit pour me changer en abeille et me faire voltiger çà et là avec un plaisir toujours nouveau.

FANTASIO. — Tranchons le mot, tu es capable de pêcher à la ligne ?

SPARK. — Si cela m'amuse, je suis capable de tout.

FANTASIO. — Même de prendre la lune avec les dents ?

SPARK. — Cela ne m'amuserait pas.

FANTASIO. — Ah, ah ! qu'en sais-tu ? Prendre la lune avec les dents n'est pas à dédaigner. Allons jouer en trente et quarante.

SPARK. — Non, en vérité.

FANTASIO. — Pourquoi ?

SPARK. — Parce que nous perdrions notre argent.

FANTASIO. — Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que tu va imaginer là ! Tu ne sais quoi inventer pour te torturer l'esprit. Tu vois donc tout en noir, minérable ? Perdre notre argent ! Tu n'as don dans le coeur ni foi en Dieu, ni espérance ? Tu es donc un athée épouventable, capable de me dessécher le coeur et de me désabuser de tout, moi qui suis plein de sève de jeunesse ? (Il se met à danser).

SPARK. — En vérité, il y a de certains moments où je ne jurerais pas que tu n'es pas fou.

Acte I, sc. II

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

ARAGON n'eût peut-être été qu'un surréaliste parmi tant d'autres, brillamment doué sans doute, mais incapable de produire une oeuvre, au sens précis du terme, si l'évenement — c'est-à-dire la guerre et l'occupation — n'avait soudain fécondé son inspiration. Alors, une foi neuve la souleva et lui dicta les pièces patriotiques, où la force de l'éloquence le dispute à la richesse des images.

JE VOUS SALUE MA FRANCE...

Je vous salue ma France arrachée aux fantômes
et rendue à la paix. Vaisseau sauvé des eaux.
Pays qui chante. Orléans. Beaugency. Vendôme.
Cloches, clochers sonnez l'angélus des oiseaux.

Je vous salue ma France aux yeux de tourterelle
Jamais trop mon tourment, mon amour jamais trop.
Ma France, mon ancienne et nouvelle querelle
Sol semé de héros, ciel plein de passereaux.

Je vous salue ma France où les vents se calmèrent
Ma France de toujours que la géographie
Ouvre comme une paume aux souffles de la mer
Pour que l'oiseau du large y vienne et se confie.

BCU LAUSANNE CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

Je vous salue ma France où l'oiseau de passage
De Lille à Roncevaux, de Brest au Mont Cenis
Pour la première fois à fait l'apprentissage
De ce qu'il peut coûter d'abandonner un nid.

Patrie également à la colombe ou l'aigle
De l'audace et du chant doublement habitée
Je vous salue ma France où les blés et les seigles
Mûrissent au soleil de la diversité.

Je vous salue ma France où le peuple est habile
A ces tavaux qui font les jours émerveillés
Et que l'on vient de loin saluer dans sa ville
Paris mon coeur trois ans vainement fusillé.

Heureuse et forte enfin qui porte pour écharpe
Cet arc-en-ciel témoin qu'il ne tonnera plus
Liberté dont frémit le silence des harpes
Ma France, d'au-delà le déluge, Salut.

Le Musée Grévin (1943). Les Editeurs français réunis

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

Ce qui reste de son oeuvre est infime : cinq ou six poèmes, pas plus. Et pourtant, APOLLINAIRE a ranimé la poésie française au moment où, dans l'air raréfié du symbolisme, elle ne risquait rein de moins que l'asphyxie...

Il n-a pas craint de revenir à la romance, voire à la complainte populaire. Il a quelque peu versé dans la bohème, donné à l'un de ses recueils le titre peu académique d'ALCOOLS, s'est frotté au mouvement cubiste et y a puisé le goût de désintégrar le réel pour le reconstituer suivant un ordre plus authentique. Bref, il a été un grand précurseur, le novateur qui a révélé à peu près tout les maîtres mots, du lyrisme contemporain.

LE PONT MIRABEAU

Sous le pont Mirabeau coule la Seine
Et nos amours
Faut-il qu'il m'en souvienne
Le joie venait toujours après la peine

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure.

BCU IAȘI - CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

Les mains dans les mains restons face à face
Tandis que sous
Le pont de nos bras passe
Des éternels regards l'onde si lasse

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure.

L'amour s'en va comme cette eau courante
L'amour s'en va
Comme la vie est lente
Et comme l'Espérance est violente
Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure.

Passent les jours et passent les semaines
Ni temps passé
Ni les amours reviennent
Sous le pont Mirabeau coule la Seine

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure.

Alcools (1913). Gallimard

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

JACQUES PRÉVERT (né en 1900)

Très jeune, JAQUES PRÉVERT a subi l'influence du surréalisme. Il y a gagné le goût d'une poésie libérée, parfois même révoltée. D'où ses fréquentes colères contre les puissants de ce monde, contre les pouvoirs constitués. Mais, poète au coeur tendre, il a su souvent prendre une sorte de revanche lyrique en chantant des sentiments simples et purs comme l'amour, ou des êtres innocents comme les animaux et les fleurs.

POUR TOI MON AMOUR

Je suis allé au marché aux oiseaux
Et j'ai acheté des oiseaux
Pour toi
mon amour
Je suis allé au marché aux fleurs
Et j'ai acheté des fleurs
Pour toi
mon amour
Je suis allé au marché à la ferraille
Et j'ai acheté des chaînes
De lourdes chaînes
Pour toi
mon amour

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

Et puis je suis allé au marché aux esclaves
Et je t'ai cherchée
Mais je ne t'ai pas trouvée
mon amour

Paroles (1946). Editions du *Point du Jour*, Gallimard

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

LE CHAT ET L'OISEAU

Un village écoute désolé
Le chant d'un oiseau blessé
C'est le seul oiseau du village
Et c'est le seul chat du village
Qui l'a à moitié dévoré
Et l'oiseau cesse de chanter
Le chat cesse de ronronner
Et de se lécher le museau
et le village fait à l'oiseau
De merveilleauses funérailles
Et le chat qui est invité
Marche derrière le petit cercueil de paille
Où l'oiseau mort est allongé
Porté par une petite fille
Qui n'arrête pas de pleurer.
Si j'avais su que cela te fasse tant de peine
Lui fit le chat,
Je l'aurais mangé tout entier
Et puis je t'aurais raconté
Que je l'avais vu s'envoler
s'envoler jusqu'au bout du monde
Là-bas où c'est tellement loin
Que jamais on n'en revient
Tu aurais eu moins de chagrin
Simplement de la tristesse
Et des regrets.
Il ne faut jamais faire
Les choses à moitié.

Histoires (1946). Éditions du *Pré aux Clercs*

BCU LAUSANNE UNIVERSITY LIBRARY

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

BIBLIOGRAPHIE

Les biographies des écrivains et des philosophes français ont été retracées d'après :

1. *Chàrrier — Des Granges* : La littérature expliquée, Ed. Hatier, 1938.
2. *Marcel Braunschvig* : Notre Littérature étudiée dans les textes, Ed. A. Colin, 1929.
3. *Lagarde* et *Michard* : Les Grands Auteurs Français du Programme, Ed. Bordas, 1964.
   — XVI-ème siècle.
   — XVII-ème siècle.
   — XVIII-ème siècle.
   — XIX-ème siècle.
   — XX-ème siècle.
4. *Dictionnaire illustré des philosophes*, Ed. Seghers, 1962.

804.0 - 8.2

BIBL. CENTRALĂ UNIVERSITARĂ
„M. EMINESCU" IAȘI

184/1976 | 21.X.15 | Lei 5,60

BCU IAȘI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

Tiparul executat sub comanda nr. 212/976.
Tiraj 400 ex. Bun de tipar Docteur ès lettres *George Hanganu*

Executat în cadrul Tipografiei
Universității din București

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY

J 12 14 - 197 6. DEP. LEGAL

Lei 5,60

BCU IASI / CENTRAL UNIVERSITY LIBRARY